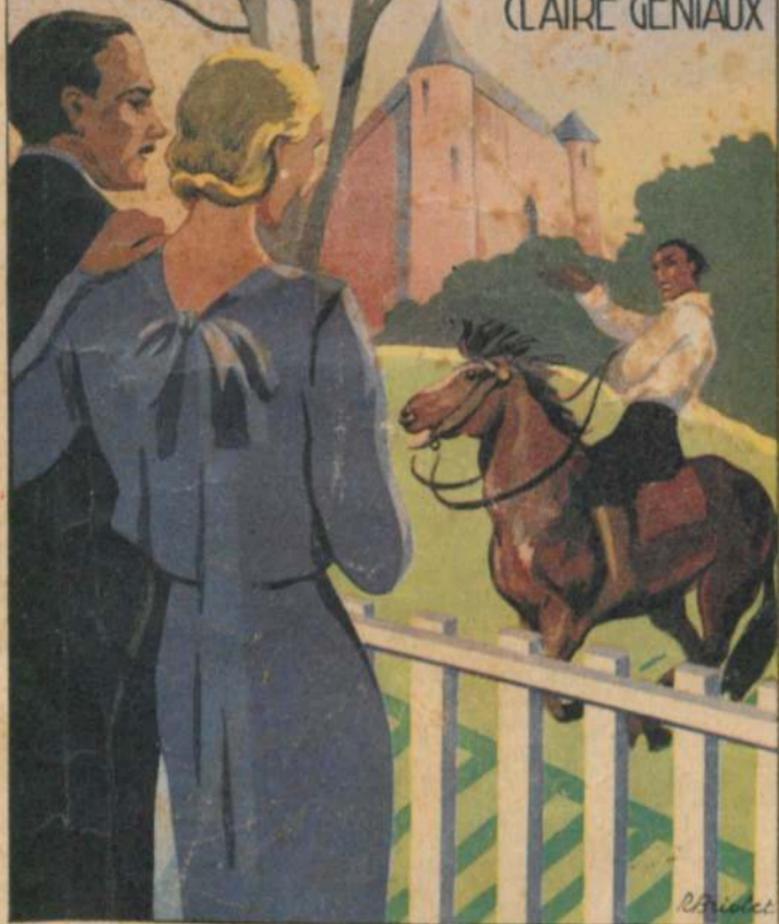


# PALADINS MODERNES

Par  
CLAIRE GÉNIAUX



1 fr. 50



Éditions du  
Petit Echo de la Mode  
1, Rue Gazan, PARIS (IX<sup>ème</sup>)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",  
1, rue Gazan, PARIS (XIV<sup>e</sup>).

## Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

## RUSTICA

*Journal universel illustré de la campagne*

paraît tous les samedis,

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,

Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

## LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de  
roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

## MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

## LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

## PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 8 pages grand format dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

## GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

*Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.*

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

## La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

**LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES  
PARUS DANS LA COLLECTION  
"STELLA"**

- Pierre AGUÉTANT : 327. *Les Noces de la terre et de l'amour.*  
 Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*  
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*  
 Marin ALBANESI : 334. *Sally et son mari.*  
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*  
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*  
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*  
 Marc AULÈS : 253. *Tragique réprise.* — 288. *Nodia.* — 320. *Fausse route.*  
 F. de BAILLEHACHE : 340. *La fiancée infidèle.*  
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales.*  
 José BOZZI : 317. *Lendemain de bal.*  
 BRADA : 9]. *La Branche de romarin.*  
 Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindrez.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*  
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre.*  
 André BRUYÈRE : 254. *Ma cousine Raisin-Vert.* — 306. *Sous la Bourrasque.*  
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*  
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*  
 CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 209. *Le Vœu d'André.*  
 CHANTAL : 339. *Cœur de Danoise.*  
 J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*  
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable.*  
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort.* — 310. *La Conscience de Gilberte.*  
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith.*  
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*  
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour.* — 280. *Je ne veux pas aimer !*  
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*  
 Victor FELI : 127. *Le jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*  
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*  
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Emine.*  
 Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*  
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtrie par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épave.*  
 Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*  
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau.* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.* — 341. *Le Mauvais pas.*  
 Anne-Marie GASZTOWTT : 326. *La Sœur du bandit.*  
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*  
 Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.*  
 Jean HÉRICART : 272. *Les Cœurs nouveaux.*  
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie.* — 289. *Les Cendres du cœur.*  
 Mrs HUNGERFORD : 319. *Ame de coquette.* — 338. *Doris.*  
 Jean JÈGO : 311. *Et l'amour vint.* — 329. *L'Amoureux de Frida.*  
 Marcel IDIERS : 308. *Le Mariage de Nelly.*  
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*  
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*  
M. J. LEDUIC : 309. *L'Enigme.*  
Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage.*  
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*  
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.* — 304. *Le Mystérieux chemin.*  
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*  
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*  
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.*  
Anne MOUËNS : 250. *La Femme d'Alain.* — 266. *Dette sacrée.* — 281. *Plus haut !* — 314. *La Butissonnière.* — 337. *Gisèle exilée.*  
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*  
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*  
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*  
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur.*  
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*  
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane.*  
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié.*  
Alice PUJO : 2. *Pour lui !*  
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs.*  
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse.*  
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*  
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*  
Pierre de SAXEL : 284. *Une Belle-Mère à tout faire.* — 316. *Pour elle !*  
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*  
Gilberte SOURY : 324. *Maryalls.*  
Jean THIÉRY : 312. *Nouveaux venus.*  
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire.*  
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie.*  
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettote.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*  
Maurice VALLET : 225. *La Crucelle Viotre.*  
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis.* — 274. *La Chanson de Gisèle.*  
Vasco de KEREVEN : 247. *Syloia.*  
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*  
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres.*  
Adèle VIGES : 336. *La Coupe brisée.*  
Patricin WENTWORTH : 295. *La Fuite éperdue.*  
H. WILLETTE : 328. *Claire Daoril.*  
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 300. *Etre princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.  
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

CLAIRE GÉNIAUX

---

PALADINS  
MODERNES



**COLLECTION STELLA**

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV<sup>e</sup>)



Bidou

# PALADINS

## MODERNES

---

Lorsque M. et M<sup>me</sup> Verget, accompagnés de leur fille Herminie, pénétrèrent dans la cour de la gare de Questembert, ils s'avancèrent vers une automobile de louage qui attendait sans espoir d'improbables clients.

Le chauffeur, l'air renfrogné à l'idée de conduire ces étrangers à travers de mauvais chemins, doublait les kilomètres afin d'établir son prix. La somme demandée parut exagérée aux Verget.

— Pourquoi ne prendrions-nous pas ce break antique? proposa Herminie, amusée. Cet équipage est plus en rapport qu'une automobile avec le vieux manoir que nous allons visiter.

— Si le cocher se montre plus raisonnable, je ne demande pas mieux, répondit M. Verget : ce mode de locomotion nous permettra de mieux apprécier le charme du paysage.

M<sup>me</sup> Verget, ayant examiné sans indulgence la guimbarde haut perchée sur ses roues, aux ressorts fatigués et aux coussins poussiéreux et déchirés qui perdaient leurs crins, eut une moue dédaigneuse :

— Nous y serons secoués comme dans un panier à salade... Aïe! mes pauvres reins!

Elle n'hésita plus devant l'économie qu'ils allaient réaliser lorsque le cocher, les ayant aper-

çus, accourut vers eux en essayant, avec la manche de sa blouse bleue, ses moustaches ruisselantes du cidre qu'il était allé boire à l'auberge et leur demanda le tiers de la somme exigée par le chauffeur.

Cinglés à grands coups de fouet, les chevaux s'ébranlèrent, et, dès qu'ils prirent le trot, M<sup>me</sup> Verget gémit :

— Nous serons moulus, ce soir !

Mais M. Verget et sa fille, bien résolus à trouver tout admirable dans ce Morbihan qu'ils visitaient pour la première fois, sourirent et se serrèrent affectueusement la main en signe de contentement. Gênés par le plafond bas et les rideaux de cuir qui les obligeaient à ployer leurs hautes tailles, penchés à la portière, ils regardaient, de leurs yeux du même bleu pâle de fleur de lin, à droite et à gauche de la route, bordée de talus hérissés de chênes têtards, le paysage de laudes, de bois et de prairies qui se déroulait dans une harmonie de vieux « gobelins ».

Parvenus au sommet de la côte, les chevaux fumants s'ébrouèrent d'aise en faisant retentir les grelots de leurs colliers. « Enfin, semblaient-ils dire, nous allons pouvoir souffler ! »

Comme le cocher, le visage à l'abri d'un vaste feutre bourru à pannes de velours, semblait hésiter avant d'engager son équipage dans un chemin encaissé, crevé d'ornières, la voix fraîche d'Herminie proposa :

— Descendons, si vous le voulez, et rendons-nous à pied au Pender. Ce chemin abrité par ces vieux chênes semble délicieux.

— Herminie a raison, approuva M. Verget en ouvrant la portière ; d'autant plus que, à force d'être incliné, mon dos sent la courbature.

Ayant posé pied à terre, il se redressa et tendit la main à sa fille.

Plus petite et douée d'un certain embonpoint, M<sup>me</sup> Verget, dont les reins s'étaient ankylosés, eut plus de peine à s'extraire du break, dont le toit avait écrasé la plume-couteau de sa toque brune, et le marchepied parut, à ses jambes engourdies, séparé du sol par une distance énorme.

— Puisque vous préférez aller à pied, dit le cocher en ressaisissant ses guides, je vais mettre

mes chevaux à l'abri de ce châtaignier ? *Cocotte* et *Bichette* trouveront de l'ombre en vous « espérant ».

— C'est cela, mon ami ; vos braves bêtes ont bien gagné un peu de repos. C'est incroyable ! Ce Morbihan, dont les collines ne sont guère plus hautes que des clochers, est accidenté et doit être fatigant pour les chevaux. Dans une heure, nous vous rejoindrons ici.

— A votre idée, Monsieur. Je suis bien capable de faire comme mes bêtes et de m'endormir aussi !

— Quel charme dans ce pays vallonné, parsemé de villages, de fermes, de boqueteaux et de sapinières ! s'exclama Herminie en s'avancant légèrement sous le berceau des chênes dont les énormes racines soutenaient dans leurs tentacules les levées de terre des hauts talus.

— Ne marche pas si vite, ma chérie, tu vas t'essouffler. Te voilà déjà rouge, fit observer M<sup>me</sup> Verget en examinant sa fille avec une attention inquiète.

— C'est de plaisir, maman. J'ai hâte d'arriver au Pender. J'en ai l'intuition, c'est là, à l'extrémité encore invisible de ce chemin, que se cache le manoir depuis si longtemps rêvé... Ecoutez, papa, la voix des cloches qui salue notre arrivée dans la paroisse du Mengan !

Une sonnerie à prétentions joyeuses, et qui n'était que haletante, annonçait un baptême.

Comme les Verget arrivaient à un carrefour, ils virent s'avancer un cortège entre les broussées verdâtres des ajoncs, sur un sentier qui sinuait avec des hésitations inexplicables, comme si les gens qui l'avaient tracé de leurs pieds n'étaient pas eux-mêmes assurés du but qu'ils poursuivaient. En avant-garde, une femme, coiffée d'un bavolet, portait, comme une offrande, un nouveau-né enveloppé de bandelottes de laine multicolores, à la façon d'une petite momie. Près de la marraine, le parrain, glabre cultivateur à figure sacerdotale, laissait pendre, au bout du bras tombé, son chapeau dont les rubans de velours s'accrochaient aux buissons. Derrière eux, quelques parents résignés marchaient

à lourdes enjambées, leurs épaules paraissant chargées d'un faix invisible.

M. Verget salua de la main, tandis que M<sup>me</sup> Verget et sa fille s'approchaient du bébé, dont le voile fut retiré. Aussitôt, il geignit, sa petite face, ridée et rougeaude, tordue par une grimace.

— Qu'il est mignon ! s'exclama Herminie.

Et, du bout de son index, elle caressait délicatement le visage ridé du nouveau-né et s'efforçait, par ses agaceries, de le faire sourire. Son instinct maternel lui faisait répéter le même geste et employer le même langage que sa mère.

Ayant haussé ses épaules, qu'élargissait un châle de velours violet, la marraine prononça :

— Beau ! Ça se peut bien ! Mais, pour sûr, encore un qui pâtera !

— La souffrance est le lot de tous les hommes, répliqua sentencieusement l'ancien conseiller à la Cour.

— Bah ! Pas pour ceux qui ont leur pain cuit ! riposta le parrain, en enveloppant d'un regard sans bienveillance ces promeneurs oisifs.

Immobile, Herminie contemplait de ses yeux ravis l'enfant, emmaillotté, suivant un usage antique, de bandelettes qui symbolisaient peut-être, pour ces Bretons croyants, les liens du péché dont le baptême allait délivrer ce fils d'Adam. A la galerie de l'église, la sonnerie haletante se tut. Alors ce fut le silence accablant d'une campagne aux friches stériles. Puis une rumeur s'éleva à travers les ténébreuses sapinières de l'horizon et, quand le cortège fut parvenu au carrefour, planté en son centre d'un calvaire moussu, la marraine, lassée, posa le nouveau-né sur l'entablement de la croix, tandis que les cultivateurs de leur suite saluaient ou se signaient.

L'enfant, abandonné sous le divin crucifié, vagit de faim ou de terreur.

— Quel spectacle ! comme seule la Bretagne pouvait m'en offrir ! s'exclama la jeune fille en rejoignant ses parents qui l'attendaient avant de pénétrer dans la ferme d'Yves Plouben, chargé de leur faire visiter le Pender.

La tête inclinée, Herminie suivait ses parents,

Elle marchait, étroite et longue, plus distinguée que gracieuse, avec une sorte de hâte. Ayant gardé, à vingt-deux ans, son air de pensionnaire, puérilement elle se murmurait :

« Afin que mon émotion soit plus forte et ma vision plus complète, je ne regarderai que lorsque nous nous trouverons en face du « manoir ».

A ce moment, Plouben, avec l'allure cérémonieuse d'un gentilhomme recevant des hôtes, descendant son chapeau jusqu'aux genoux, pria dignement Monsieur, Madame et la demoiselle de vouloir bien passer devant lui.

La barrière franchie, Herminie leva les yeux. A l'extrémité d'une pelouse ovale, l'humble manoir du Pender s'apercevait comme une vignette encadrée par les branches en pendentifs de ses pins et de ses châtaigniers. Une tourelle, qui enfermait l'escalier à vis, rompait la façade de granit aux petites ouvertures à croisillons.

Les mains jointes sur son étroite poitrine, Herminie s'était arrêtée, et ses grands yeux bleus regardaient le Pender avec une joie à la fois si grave et si profonde qu'ils semblaient en prendre possession. Puis, sans hésitation, elle s'avança dans l'allée sablée qui, contournant la pelouse, aboutissait à la porte cintrée du manoir. Les arbustes négligés débordaient les massifs et la jeune fille dut s'incliner pour passer sous les blancs arceaux des spirées en fleurs. Son écharpe, du même bleu pâle que les pans de ciel qui apparaissaient entre les vapeurs en mousseline soufflées par l'Océan voisin, fut accrochée au passage par un rosier devenu géant, dont les branches épineuses enlaçaient un laurier.

A voir ainsi s'avancer la jeune fille, dont le visage ne reflétait ni surprise ni étonnement, seulement la joie douce du retour, on eût dit qu'elle rentrait chez elle, après une courte absence, charmée de retrouver chaque chose à sa place coutumière. Emue, le souffle un peu court, elle chuchotait :

— Je te reconnais, cher manoir de mes rêves. C'est bien ainsi que je t'imaginai : la barrière blanche, l'ombre amie de tes tilleuls, la pelouse douce à mes pas, le granit argenté de tes vieux

murs, et la tourelle qui atteste ta noblesse et ton ancienneté. Quel bonheur de vivre là!

Et, comme pour mieux s'en pénétrer, Herminie ferma ses paupières. Mais le Pender s'effaça de sa rétine. Comme dans un film où les images se superposent rapidement sur l'écran, elle revit, avec une intensité qui lui fit mal, la ville fumouse, bruyante, tumultueuse, où une foule vulgaire, parmi laquelle elle se sentait étrangère, la bousculait, la froissait.

Sans remarquer l'exiguïté des ouvertures qui devaient mal éclairer les pièces, M. Verget, ses sourcils arqués sur son grand front et une étonnante expression de candeur éclairant ses traits, sévères au repos, admirait sans réserve la gentilhommière.

Au-dessus de l'accolade de la porte à boudins, sur un écusson en corbelet, se distinguaient encore une tête de cerf et une croix ansée, arme des anciens seigneurs de ce logis.

— Savez-vous le nom des gentilshommes qui habitaient ce manoir? interrogea Louise, tournée vers le vieux Plouben.

— Ma foi, Madame, n'étaient-ils pas morts avant que je fusse né?

— Et vous n'avez jamais eu la curiosité de vous en informer, vous qui vivez près de cette propriété, dont vous êtes le gardien?

Le petit vieillard passa sa paume sur son nez courbe, d'un air indifférent.

— Hervé-Sébastien-Herbot de Corcoat habitait encore cette gentilhommière à la Restauration, dit M. Verget, le front levé vers la tourelle dont le toit conique s'évasait sur ses coyaux.

— Ça se pourrait, répondit Plouben. Mon père racontait que le monsieur de ce château, revenu de l'émigration, ayant appris que la jeune fille qu'il avait aimée était morte de misère dans les prisons, ouvrait chaque nuit la haute fenêtre de cette tour et appelait, avec des sanglots qu'on prenait pour des bêlements de moutons : « Adèle! Adèle! »

Herminie, parvenue devant la porte surmontée par l'écusson des Corcoat, s'était arrêtée, comme surprise de la trouver close. Elle entendit le récit

du vieux Plouben, et l'humble maison dans laquelle elle pénétra, à la suite de ses parents, lui parut plus touchante.

Il fallait descendre cinq marches pour atteindre au niveau du parquet de chêne de la grande et unique salle du rez-de-chaussée, maintenue dans une pénombre perpétuelle par l'exiguïté de ses ouvertures.

A l'observation de Louise, son mari répondit avec un nouveau rire :

— Etroites, sans doute, mais quelle douceur ! Et voyez donc ?

De l'index, il désignait une vaste cheminée à rabats et bancs de chêne sous le baldaquin.

Herminie s'y était déjà blottie, et son visage allongé, reposant sur ses paumes, elle semblait écouter le poème des longues méditations devant l'âtre aux flammes claires et dansantes. Elle laissa sa mère examiner avec soin la cuisine, de vastes dimensions, plus ténébreuse encore avec ses baies grillées et d'où les plus élémentaires commodités de la vie moderne étaient absentes. M<sup>me</sup> Verget supputait ce que pourrait coûter l'aménagement de cette cuisine, car, à la campagne, où, se répétait-elle avec satisfaction, l'on vit presque exclusivement des produits de sa propriété, il faut que la cuisine offre toutes les facilités.

Elle rejoignit, à l'étage, son mari et sa fille et s'accorda avec eux pour trouver du charme aux chambres basses sous leurs grosses poutres de chêne, cependant à peine éclairées par leurs ouvertures à petits carreaux sertis de plomb.

— Plouben, interrogea Edmond avec une gravité naïve, pensez-vous cette vieille demeure agréable à habiter ?

— Oui, dame ! pour du monde riche, le Pender doit être ben plaisant !

Après un silence, le vieillard ajouta :

— Il faut dire que je ne connais rien du monde, que cette paroisse et Vannes où je fus deux fois en ma vie.

— Pas possible ! s'exclamèrent en chœur les Verget.

— Mais suivez-moi à l'étage, vous n'avez pas tout regardé.

Par un escalier à vis, dont les marches triangulaires étaient entées sur leur noyau à spirale, M. et M<sup>me</sup> Verget atteignirent, sous le toit de la tourelle, une bibliothèque circulaire. Trois meurtrières vitrées prenaient jour sur le jardin. Tandis qu'au levant et au midi la vue était limitée par une bordure de chênes d'émond ou de châtaigniers en fleurs, dont l'odeur fade saturait l'air, au couchant se silhouettait, sur une colline de schiste violet, encadrée par des bois noirs, un château aux tours cylindriques casquées de hauts toits d'ardoise. Herminie, qui, la première, le découvrit, ne put retenir un cri d'admiration :

— Venez voir ! Quelle vue admirable !

— C'est le château du Trer, à M. le comte de Bignan, expliqua Plouben. Tout ce pays que vous tenez sous vos regards lui appartient. Ah ! c'est un homme de conséquence que M. le comte !

— Comment, ce serait le château de mon ancienne amie de pension, Anne-Marie ? s'exclama Herminie. Quelle joie pour moi de devenir sa voisine... et sa vassale !

— Ça se peut bien ! répondit Plouben. C'est quasiment comme ça qu'on appelle la demoiselle du comte de Bignan.

Edmond examinait, dans les casiers, quelques vieux ouvrages harnachés de cuir fauve qui s'étaient l'un sur l'autre comme dans un profond sommeil. Pas un bruit ne s'entendait en dehors de la douce respiration de l'air, au bord des toitures. Remontant à son visage pensif ses longues mains blanches, le conseiller s'en couvrit les yeux et parut réfléchir. Lorsqu'il les retira, il demanda avec une expression de bonheur :

— Êtes-vous convaincue, Louise, que nous nous plairons ici ?

Sans répondre directement, M<sup>me</sup> Verget répliqua en désignant Herminie, demeurée en contemplation devant le château du Trer, dont les toitures bleues se moiraient de reflets gorge-de-pigeon sous les reflets d'un soleil doucement voilé :

— Demandez-le à notre fille !

M. Verget toucha doucement le bras d'Herminie qui tressaillit. Et, comme il répétait son interrogation :

— Croyez-vous, mes amies, que nous nous plairons ici ?

Herminie, d'une voix contenue, répondit :

— Je me demande si je ne suis pas le jouet d'un songe, tant le Pender s'identifie aux manoirs décrits dans tous les romans que j'ai lus sur cette poétique Bretagne. Je crains de me réveiller tout à coup à notre troisième étage de la rue de la Convention et d'entendre le ferraillement des tramways sur les rails et les trompes des autos. Ici, quel merveilleux silence... et quelle délicieuse demeure !

— Je ne sais si ton frère partagera ton enthousiasme, petite exaltée, interrompit M<sup>me</sup> Verget. Ne nous accusera-t-il pas d'avoir voulu jouer aux châtelains en achetant cette gentilhommière qui, je vous l'accorde, a bien son charme, mais qui est loin de réunir le minimum de confort et d'hygiène que je m'étais imposé de trouver.

— Ah ! maman, Germain ne pourra qu'être ému comme nous le sommes par le charme du Pender. Quel douceur pour lui, pendant les vacances de l'Université, de venir s'y reposer !

— Pauvre Germain, puisse-t-il être reçu à son agrégation ! Quel coup de collier il doit donner en ce moment ! reprit la mère, soucieuse et attendrie.

Comme ils se dirigeaient vers la barrière, Herminie, dont les regards semblaient voilés de ces vapeurs qui tamisaient le bleu du ciel d'été, s'écria en se retournant vers ses parents :

— Nous n'avions pas remarqué ce cadran d'ardoise, surmonté d'une tête de prophète.

Doublant son lorgnon, M. Verget le plaça sur un ceil pour déchiffrer une inscription entaillée sur la dalle et lut de sa voix posée de magistrat accoutumé à la proclamation des verdicts :

L'ombre passe  
et repasse.  
L'homme passe  
et pas  
ne repasse.

Considérant sa femme et sa fille avec mélancolie, Edmond murmura :

— Hélas ! l'éternité ne nous est-elle possible à

nous-mêmes que lorsque nous ne sommes plus que des ombres?...

Attristée, M<sup>me</sup> Verget regardait sa fille, de santé fragile, qui, penchée sur le cadran, l'examinait avec une gravité trop grande pour ses vingt ans. Lui prenant tendrement le bras, elle l'entraîna et, s'efforçant à la gaieté, dit :

— *Cocotte* et *Bichette* auront brouté toute l'herbe du talus. Nous sommes restés au Pender beaucoup plus longtemps que nous ne pensions!

— A bientôt, cher vieux manoir! murmurait Herminie en refermant la barrière. Je te laisse mon cœur. Garde-le bien jusqu'à notre prochain retour.

— Mesdames et Monsieur ne veulent-ils pas se rendre jusqu'au dolmen du Kéronnec? leur offrit à ce moment Plouben.

— Et pour quoi faire, mon ami?

— Parce que ces pierres, que nous appelons ici l'Allée des Fées, dépendent du Pender, et ce dolmen n'a pas son pareil dans tout le Morbihan.

— Oh! père, l'entendez-vous? s'exclama Herminie, ravie.

— Je ne suis pas moins satisfait que toi, ma chère enfant, dit M. Verget. Allons admirer ce chef-d'œuvre de la préhistoire.

— La nuit va nous surprendre avant notre retour à Questembert, protesta Louise.

Mais le magistrat et sa fille repartirent que toute l'ombre du monde ne les empêcherait pas de visiter leur Allée des Fées.

\* \* \*

Au sommet d'une vaste lande d'une dizaine d'hectares, au sol rouge, hérissée d'ajoncs et de genêts, les trente-deux pierres levées, surmontées de leurs énormes dalles, formaient un appareil imposant. On eût dit un monôme de formidables plésiosaures, de bêtes informes et terribles, sortant des gouffres de la terre, pour ramper vers le golfe, dont la vasque grandiose miroitait au dernier soleil.

— C'est d'une beauté écrasante, déclara Edmond. Allons-nous voir apparaître des druides avec leurs faucilles d'or et leur gui?

Herminie voulut grimper sur le dolmen.

— Quel panorama, père! Et quelles couleurs ravissantes! Que de flèches ajourées! Et toutes ces voilures rouges, vertes, orangées, bleues!

Resté sur la lande, le vieillard qui les guidait cria :

— Tenez-vous bien! Veillez à vos pieds! Il y a des vides entre les dalles et, des fois, vous pourriez tomber jusqu'aux enfers. Oui! il existe une caverne sous l'Allée des Fées. Il y en a qui disent : « C'est les Romains qui creusèrent ce souterrain pour en extraire l'étain qu'ils brûlaient. » D'autres gens y voient plutôt une façon de « kabino ». C'est ainsi qu'on appelle le diable par chez nous. Ce qu'il y a de certain, c'est que personne n'aimerait descendre dans ce trou, car on ne sait quelles créatures cornues on trouverait en fin de compte!

La jeune fille avait écouté ce récit naïf avec amusement.

— Allons, notre Pender est une merveille, puisqu'il a même sa légende et son Allée des Fées, convint M. Verget.

— Maintenant, sauvons-nous! commanda Louise en rompant l'enchantement qui retenait son mari et sa fille.

S'étant approchée de ses parents, Herminie, les mains jointes, s'écria :

— Oh! vivre, vivre dans ce pays, quelle douceur!

\* \* \*

Dès le lendemain de son installation au Pender, Herminie, que la joie avait empêchée de dormir, levée à l'aube, se dirigea vers le Mengan afin d'assister à la messe.

L'allégresse de cette fraîche matinée rendait sa marche si légère qu'elle avait l'impression d'avancer, comme il arrive parfois dans les rêves, sans même effleurer de la pointe du pied l'herbe humide de rosée.

Elle se hâtait dans le chemin encaissé, sous un berceau d'aubépine, d'églantiers et de clématites, et le claquement joyeux du fouet des petits pâtres dans les prairies émaillées de fleurs rythmait son pas. Herminie se disait avec ravissement :

« Songer que, chaque jour, une joie pareille peut se renouveler ! »

Bientôt, le clocher du Mengan, cuirassé d'ardoises argentées, apparut entre les branches des chênes, au-dessus des maisons qui, sous leur toison de chaume, semblaient un troupeau rassemblé autour de son pasteur.

Après avoir jeté un regard admiratif au porche où les saints locaux : les Gobrien, les Maudez, les Herbot et les Tugdual étaient gauchement sculptés dans le granit, la jeune fille pénétra dans l'église. Troublée dans son recueillement, elle regardait les branches des frênes du cimetière balancer leurs ombres bleues à travers les verrières, le prêtre à cheveux blancs, l'enfant de chœur, blond comme Brizeux au presbytère d'Arzano, qui agitait allégrement sa clochette, et les vieilles femmes priant à l'abri de leurs coiffes monacales.

L'idée de passer son existence dans cette campagne retirée du mouvement de la vie moderne, et qui eût épouvanté toute autre jeune fille, ravissait Herminie. Elle ne se sentait pas faite pour la vie trépidante et tout extérieure des grandes villes ; sa nature profonde, repliée sur elle-même, rêveuse et timide, se satisferait de ce cadre étroit, de cette atmosphère silencieuse.

La famille Verget était, pour leurs amis, un anachronisme. On aurait pu croire que, depuis leur naissance, enfermés sous une cloche pneumatique, on avait fait le vide autour d'eux. Le grand bouleversement dans les mœurs les habitudes et les caractères, résultat de la guerre, et qui ébranlait jusqu'à la société bourgeoise, ne les avait pas effleurés. Ils le constataient avec une horreur comique et, au lieu d'en rechercher les causes et d'en comprendre la nécessité et peut-être aussi la grandeur, ils gémissaient stérilement.

Elevée dans les grandes villes où la carrière de magistrat de son père s'était déroulée, Herminie se sentait de plus en plus étrangère à une société où les jeunes filles hardies, sportives, passionnées de danse, de plaisirs bruyants, considéraient l'amour et le mariage avec la lucidité d'hommes d'affaires. Ses parents, déjà âgés, à mesure que la vieille société bourgeoise dont ils étaient la par-

faite expression se modernisait, retournés vers le passé, s'imaginaient, dans leur candeur, que leur culte pour une époque dont ils se refusaient à voir les faiblesses et les injustices la ferait revivre ou, tout au moins, la prolongerait.

Les circonstances s'étaient accordées au goût de sa famille pour composer à Herminie une atmosphère favorable. Parce que, petite fille, le médecin l'avait déclarée délicate, ils l'avaient retirée de la société et des plaisirs des enfants de son âge. D'abord élevée à la maison par un professeur qui venait chaque jour lui donner des leçons, elle avait vécu repliée sur elle-même. A quatorze ans, sa santé s'étant affermie, elle avait été mise en pension au Sacré-Cœur de Nantes où M. Verget, heureux de se rapprocher de la Bretagne, terre élue de la tradition et de la poésie, venait d'être nommé président. Là, elle avait eu pour compagnes des jeunes filles dont les vieux noms celtiques, cependant rudes comme le granit de leurs manoirs, avaient pour elle la suavité d'une musique. Chose curieuse, il lui semblait respirer, dans ce couvent où la présence des filles des gros industriels de Chantenay et de Saint-Nazaire apportait un élément de richesse et de mondanité, l'air du siècle, alors que dans l'austère appartement que ses parents occupaient dans un vieil et solennel hôtel, toute la douceur et la gravité du passé s'imposaient à elle.

Nés de parents âgés et d'une souche épuisée, Herminie et son frère Germain manquaient de jeunesse et d'ardeur à vivre.

Orphelin dès sa petite enfance, Edmond avait été élevé par un vieil oncle grave qui, par les gens de la Restauration qu'il avait connus dans sa jeunesse, plongeait au loin dans le passé et se rattachait un peu à l'ancien régime. Ce vieillard, exclusivement nourri d'auteurs anciens, avait inculqué à son neveu l'horreur des temps modernes et l'avait tenu, le plus longtemps possible, éloigné du monde. Lorsque Edmond débuta comme substitut, son esprit solidement cultivé n'avait de la vie aucune expérience. Respectueux des lois qu'il était chargé d'appliquer et d'une société dont il critiquait cependant les tares, il eût pu, au cours

de sa longue carrière, prononcer des jugements dont la sévérité eût frisé l'injustice, si sa parfaite bonté ne l'eût porté à l'indulgence. Théoricien de l'idéal, il fut choqué du positivisme des ouvriers qu'il coudoyait sans cesse sur les trottoirs et qu'il était souvent appelé à juger, et il ne voulut même pas se demander si leurs revendications étaient justifiées. Combien plus respectable lui apparaissait le paysan des provinces traditionnalistes comme la Bretagne qui, résigné à son sort, ne demandait à Dieu que son pain quotidien. Incorrigible rêveur, Edmond, afin de distraire sa fille, dont la lecture était le seul plaisir, lui avait donné en pâture une littérature qui a le privilège d'embellir l'existence et de farder les héros. A côté des œuvres classiques, elle s'était complue aux romans qui, afin de mieux exalter l'héroïsme, lui donnaient pour cadre des temps révolus ou des provinces gardiennes du passé. C'est ainsi que, fillette, elle s'était émerveillée des histoires sentimentales de Zénaïde Fleuriot ; jeune fille, les romans de Pierre Maël et de Paul Féval avaient excité son imagination. Elle prononçait avec délice les noms de « Viviane », « Ondine de Rhuys », « Fée des grèves » qui lui semblaient recéler toute la poésie et la réalité de la Bretagne ! C'est ainsi qu'elle avait bâti avec des matériaux pris dans les livres le manoir idéal où elle aspirait à vivre.

Que de fois Herminie avait entendu sa mère, de sens plus pratique et préoccupée par le coût croissant de la vie, s'écrier :

— Lorsque ton père prendra sa retraite, nous irons vivre à la campagne ! Quel plaisir pour moi d'avoir un potager et d'élever des volailles et des lapins !

Le soir, tandis que le fracas des tramways, des autos, parvenait jusqu'à eux, tous les trois, en l'absence de Germain, étudiant à la Faculté de Rennes, se plaisaient à évoquer la vieille maison tout imprégnée encore de l'âme des générations qui l'auraient habitée, le jardin planté d'arbres centenaires et le potager où, parmi les fleurs rustiques, Louise multiplierait les légumes variés.

Réduit à sa retraite et à de maigres rentes — car leurs fonds russes et ottomans ne leur rappor-

taient plus rien — le magistrat ne pourrait pas continuer à faire vivre sa famille dans une grande ville ; la sagesse s'unissait donc au sentiment pour leur conseiller de se retirer aux champs. Les bénéfices réalisés par les agriculteurs pendant la guerre impressionnaient les Verget. Dans leur naïveté et leur ignorance, il leur semblait tout simple de faire fructifier abondamment la terre.

Après de longues recherches à travers le Finistère, les Côtes-du-Nord et le Morbihan, leur bonne étoile les avait conduits jusqu'au Pender. Herminie remerciait la destinée qui lui permettait enfin d'exister dans un milieu où son âme crépusculaire, faite pour l'ombre des chapelles et des vieux logis, exhalerait son suave parfum. D'une vive imagination, silencieuse par timidité, elle n'aurait plus à souffrir de l'indifférence des jeunes gens de son monde. Elle sentait qu'elle avait trouvé au Pender la thébaïde qui garderait son cœur de tous les froissements.

A sa sortie de l'église, chargée par sa mère de faire quelques achats, elle entra dans une mercerie-épicerie-quincaillerie qui lui parut le magasin le plus impressionnant du bourg.

La boutique aux ouvertures en plein cintre, dans une antique maison à façade rugueuse et lucarnes à tympan moulurés, était contiguë à un hangar rempli de sacs de chaux, de ciment et de matériaux de construction, sur lequel elle lut :

*Joseph Perrotin, entrepreneur*

La rusticité de la devanture plut à M<sup>lle</sup> Verget.

Le magasin tenu par M<sup>me</sup> Perrotin, une grosse paysanne qu'élargissait encore la jupe à vertu-gadin, le châle de velours frappé et le raide tablier de popeline verte, parut à Herminie un véritable capharnaüm. L'épicerie, la mercerie, la faïence, la poterie et la ferraille s'y entassaient dans les recoins obscurs.

Au bruit que fit la porte à son entrée, une jeune fille élégamment vêtue, la canne sous le bras, qui marchandait des écheveaux de laine, se retourna. Une double exclamation jaillit qui fit ouvrir la

bouche d'étonnement à M<sup>me</sup> Perrotin, trônant à son comptoir.

— Anne-Marie!

— Vous, Herminie, pas possible! Ce sont donc vos parents qui ont acheté le Pender?

— Oui. Comme j'en suis heureuse! N'est-ce pas providentiel que ce vieux manoir se trouve dans votre voisinage?

— Vous parlez comme M<sup>me</sup> Saint-Tarsitus, remarqua en riant M<sup>lle</sup> de Bignan. Vous n'avez pas changé, Herminie!

— Je vous avoue que, si je n'avais pas su votre présence au Trer, j'aurais eu de la peine à vous reconnaître... Il y a loin de vos cheveux nattés dans le dos, de votre pèlerine de pensionnaire, à cette coiffure masculine et à ce costume de sport.

Et M<sup>lle</sup> Verget, vêtue sans grâce dans une robe vieillotte, regardait avec surprise la jupe courte au-dessus de bottes de cuir fauve, le petit paletot bien coupé et, sur la belle chevelure de la nuance des châtaignes, le feutre brun crânement posé. Mais, à travers leurs costumes, l'un très moderne, l'autre démodé, les jeunes filles cherchaient à découvrir leurs sentiments.

En réalité, Anne-Marie et Herminie n'avaient eu au couvent que de banales relations de camaraderie; aucune amitié profonde ne les avait véritablement liées, tant, déjà, leurs goûts et leurs aspirations différaient. Herminie avait surtout subi le prestige qui s'attachait au nom de Bignan, l'un des plus vieux de la Bretagne. Depuis leur sortie de pension, elles n'avaient conservé aucune relation et il avait fallu le surprenant hasard de ce voisinage pour leur donner le désir de resserrer leurs liens.

— Venez me voir bientôt, Herminie. Mon père sera charmé de connaître les nouveaux propriétaires du Pender. Il redoutait d'avoir pour voisin quelque nouveau riche ou étranger douteux. Je vais tout de suite le rassurer.

— J'imagine la joie de papa, répliqua Herminie, à la pensée qu'il sera reçu avec bienveillance dans cet admirable château du Trer dont il a déjà étudié l'histoire.

— Oui, je sais, M. Verget est un érudit... Quoique

mon père ne fasse aucun cas de nos archives, ils s'entendront très bien sur la politique, la tradition, le passé et toutes ces vieilles lunes, prononça irrévérencieusement Anne-Marie, avec un petit rire ironique... Bon! je vous scandalise?... Vous êtes toujours bien la même, petite sainte de vitrail, et le Pender, ce vieux reliquaire, vous conviendra à merveille... Madame Perrotin, faites-moi un paquet de ces écheveaux verts, orange, saphir et rubis.

Tournée vers Herminie, Anne-Marie expliqua :

— Mon père ne peut pas supporter de me voir lire en sa présence, aussi, le soir, à la veillée, je tricote pour les pauvres.

— Et vous employez ces laines éclatantes?

— Ne sont-elles pas amusantes? Pourquoi voudriez-vous que les indigents fussent condamnés à porter des vêtements couleur de poussière et d'ennui? Je m'illusionne peut-être, mais j'espère que ces tricots bariolés égayeront un peu leur misère. Si j'étais directrice d'orphelinat ou de pénitencier, j'évitais dans le costume tout ce qui pourrait rappeler à ces pauvres gosses leur triste condition.

— Votre cœur est aussi excellent que votre esprit est original, Anne-Marie, dit Herminie avec admiration.

Et elle se sentit chétive et gauche devant l'impérieuse et élégante M<sup>lle</sup> de Bignan. Joseph Perrotin, dans le fond du magasin, remuait à grand fracas de la ferraille; il se redressa. Vêtu d'un costume mi-paysan, mi-citadin, il se dégageait de toute sa personne une impression de force, de ruse et de jovialité.

Otant de ses cheveux embroussaillés, couleur de cidre, son chapeau à pannes de velours, il salua les jeunes filles. S'adressant à Anne-Marie, il dit d'un air suffisant :

— Ah! si tous les nobles du pays parlaient comme vous, mademoiselle de Bignan, il ne serait plus aussi humiliant pour les pauvres de recevoir la charité!

Anne-Marie répliqua :

— Bientôt, il n'y aura plus de pauvres dans le pays à qui je puisse offrir mes tricots. Tous nos

Bretons font comme vous, Perrotin : ils s'enrichissent !

— Ah ! si l'on peut dire ! protesta le gros homme. A côté de vous, mademoiselle de Bignan, nous serons toujours des gueux...

Observant Herminie qu'il n'avait pas encore aperçue, il reprit :

— Ah ! c'est vous, la demoiselle du Pender ? Je vous souhaite la bienvenue !... Si M. Verget a besoin de matériaux pour les réparations ou les agrandissements, je le servirai en ami... On est content d'avoir dans la commune un ancien magistrat.

— J'espère, Herminie, que vous viendrez m'aider à mon dispensaire et à ma consultation des nourrissons ?

— Bien volontiers, quoique je n'aie aucune compétence, acquiesça M<sup>lle</sup> Verget avec embarras.

— Vous ferez votre apprentissage d'infirmière ; cela vous fera du bien. Il est inadmissible aujourd'hui qu'une femme ne sache pas donner à un malade ou à un blessé les premiers soins. Dans nos campagnes, les accidents du travail sont assez fréquents, et un pansement rapidement fait peut parfois sauver une vie.

— Ainsi, Anne-Marie, vous vous consacrez à des œuvres sociales ?

— Que de grands mots ! répliqua M<sup>lle</sup> de Bignan en riant. Me « consacrer », comme vous y allez ! Je m'en occupe, voilà tout, et j'y prends un certain intérêt.

— M<sup>lle</sup> de Bignan ne vous dit pas le bien qu'elle fait dans le pays ! Il n'y a plus de mortalité infantile dans la commune depuis que les mères lui apportent chaque semaine leurs bébés et suivent ses conseils, déclara M<sup>me</sup> Perrotin avec un sourire obséquieux.

A la croisée des chemins de fer et du Mengan, les jeunes filles se séparèrent sur la promesse de se revoir bientôt.

Quelques instants après, Herminie se retourna : de son pas énergique et rapide, Anne-Marie s'éloignait, scandant sa marche des petits coups secs de sa canne sur la route sonore.

Allongé dans l'herbe au pied d'un tilleul, Germain, qui s'éveillait, ouvrit les yeux.

La pensée encore ensommeillée, il voyait à travers les feuillages passer dans le ciel orageux de pesants nuages. Puis, lorsqu'il les abaissait, il découvrait l'humble gentilhommière au ton de vieil étain que ses parents venaient d'acquérir et où ils campaient, sommairement installés, dans leur hâte d'y passer l'été.

Arrivé de Paris la veille et le cerveau surmené par un concours où il avait échoué, Germain ne se lassait pas d'écouter le silence de la campagne, ce silence prodigieux qui vous surprend, vous charme parce que bientôt l'on y découvre les mille bruits dont il est fait, d'abord imperceptibles : bruissements de feuillages, bourdonnements d'insectes, frôlements d'ailes de papillons, frémissement des herbes, et qui, peu à peu, si l'on persiste à lui prêter l'oreille, finit par accabler.

Par cette lourde et moite journée, Germain, lassé, le trouvait délicieux. Le Pender, inhabité depuis longtemps, se réveillait de son long sommeil, et toutes ses étroites croisées ouvertes laissaient pénétrer dans les pièces, où persistait une odeur de moisi, un peu de chaleur et de lumière.

M<sup>me</sup> Verget, à l'abri d'un vaste chapeau, s'empressait de l'office au potager, et il voyait passer entre les arbres la robe de toile bleue d'Herminie qui, un sécateur aux doigts, élaguait les arbustes et mettait de côté les branches fleuries pour en égayer la salle.

Enfermé dans la petite bibliothèque circulaire de la tourelle, M. Verget compulsait les vieux volumes de l'ancien propriétaire, piqués par l'humidité et grignotés par les souris ; il attendait le réveil de Germain pour continuer la visite minutieuse de leurs terres.

Germain ne se décidait pas à se lever. Tout en ruminant avec amertume son échec, il éprouvait un bien-être inconnu dans cette prise de contact avec une nature qu'il n'avait jamais regardée que dans les livres. Se vautrer dans l'herbe pouvait donc avoir un charme ? Était-ce un effet de la grande dépression nerveuse où le laissaient ces semaines d'efforts et sa déception, ou bien « le

sein de Cybèle », sur lequel il reposait, avait-il une vertu réelle d'apaisement et de plénitude ?

Comme Herminie, Germain manquait de cette ardeur de vie physique qui prouve la jeunesse. Habitué par les enseignements et les exemples de sa famille à considérer l'existence comme une succession de graves devoirs, il ignorait cette exubérance de mouvement qui se manifestait d'une façon souvent brutale chez ses camarades.

Il y avait en ses gestes et en ses pensées quelque chose d'étriqué, non pas tant parce qu'il manquait d'étoffe, mais parce qu'il se sentait ligoté par des liens dont il n'avait pas le courage de s'évader. Il souffrait d'un manque d'adaptation à une société où seuls les forts et les aventureux triomphent.

Désemparé, aigri, Germain était tiré à hue et à dia entre les forces du passé qu'héréditairement il sentait si puissantes en lui et l'avenir vers lequel l'entraînaient les curiosités de son esprit. Il n'attendait guère de satisfaction de la morne carrière d'universitaire qui s'ouvrirait pour lui.

— A quoi bon « s'en faire » ! s'exclamait-il soudain, à haute voix. Je suis ici pour me mettre au vert, me dorer la peau et me faire un peu de muscle, puisque mes parents, en s'installant au Pender, m'en donnent l'occasion. Ne les attristons pas par ma morosité, eux qui sont tout à la joie de leur nouvelle existence.

Courbaturé par sa sieste sur l'herbe, Germain se leva et rejoignit Herminie. Trop grand et mince, le jeune homme, que des habitudes exclusivement sédentaires et intellectuelles avaient marqué, se voûtait légèrement. Son visage était long et étroit comme celui de son père et de sa sœur, mais il tenait de sa mère ses yeux bruns, aux francs regards. Considérant sa sœur qui s'avancait vers lui les bras chargés de branches de budléia et de seringa, il s'écria joyeusement :

— Petite sœur, sais-tu bien que cette vie de rustique châtelaine, pour laquelle tu sembles vraiment avoir été créée, te convient à merveille ? Je n'ai jamais vu sur tes joues cette roseur et cet air de santé. A Nantes, tu avais la pâleur mystique des vierges de Roger de La Pasture. Prends quelque

embonpoint, et tu deviendras une jeune fille tout à fait charmante...

Herminie sourit, puis reprit, souriante :

— Je ne puis te faire le même compliment, mon pauvre Germain. Tu te ressens du surmenage de ces derniers mois et, avec ton vaste front et ta mine ascétique, tu ressembles à un moine macéré dans la pénitence et l'érudition.

— Tu me flattes par cette comparaison que je ne mérite pas,... aussi, afin de reprendre une apparence plus humaine, je viens me mettre au vert. Ces prairies humides qui nous entourent me donnent un désir animal de m'y vautrer et de m'y livrer à des cabrioles comme les jeunes veaux du vieux Plouben qui, ce matin, ayant trouvé notre barrière ouverte, ont pris leurs ébats sur la pelouse avec des jeux de queue vraiment drôles. Je ne m'étais encore jamais douté combien un veau pouvait être amusant à regarder...

Herminie, que ses dispositions d'esprit ne portaient guère à remarquer le côté comique des êtres, regarda son frère avec des yeux surpris ; puis, secrètement réjouie de le voir prendre tant de plaisir aux choses de la campagne, elle rit à son tour.

Le bruit de leurs voix avait attiré l'attention de M. Verget qui, penchant son visage par la meurtrière vitrée de la bibliothèque, leur dit :

— Je descends vous rejoindre.

Quelques instants après, la famille Verget était réunie autour d'une table rustique, dans l'ombre d'un pignon qu'une clématite recouvrait de sa robuste verdure étoilée de fleurs violettes et bleues.

— Eh bien ! mon grand, interrogea M<sup>me</sup> Verget en effleurant de ses lèvres le front pâle de son fils, es-tu un peu reposé ?

— J'ai dormi comme cela ne m'était pas arrivé depuis des mois, sur cette herbe moelleuse, et, ainsi que je le disais tout à l'heure à Herminie, je me découvre des goûts de ruminant.

— Alors, tu nous approuves d'avoir acquis le Pender ?

— Je suis trop ignorant des questions agricoles pour vous dire si cet achat représente une bonne ou une mauvaise affaire, et je m'en rapporte entiè-

rement à votre sagesse, ... ou plutôt à vos goûts. J'en subis le charme, pour l'instant. J'éprouve la sensation délicieuse du repos, de la liberté, comme d'une grande détente de tout mon être... On dirait que le temps suspend son vol ! Si j'étais destiné, comme vous, à y passer ma vie, je le considérerais sans doute avec d'autres yeux... Ne craignez-vous pas, une fois accoutumés à votre nouvelle existence, de souffrir de cette transplantation ? Je redoute que, dans ce pays, vous ne soyez seuls, absolument seuls de votre espèce.

— Et qui te le fait supposer ? répliqua vivement M. Verget. Il n'y a pas, dans le Morbihan, que des Plouben, bien que je t'avoue le plaisir qu'est pour moi la fréquentation de ce vieux paysan d'une véritable noblesse et le type demeuré intact d'une race mystique. Qui te dit que, dans les nombreuses gentilhommières que nous avons déjà découvertes, tapies parmi leurs bois sombres, il n'y ait pas des êtres cultivés et de rapports agréables ?

— Je ne prétends pas nier, *a priori*, qu'il ne se trouve, parmi les gentilshommes campagnards ou bourgeois de notre entourage, des gens ayant d'autres préoccupations que le rapport de leurs terres, ... mais songez, père, aux amis que vous étiez habitué à fréquenter à Nantes, aux diverses sociétés d'érudits dont vous étiez membre, et ne vous flattez pas de retrouver l'équivalent chez vos voisins.

— Certes, j'éprouvais un grand plaisir à discuter avec mes collègues, presque tous d'esprit distingué, mais qui, bien des fois, froissèrent mes convictions les plus chères par le culte excessif qu'ils vouaient à ce qu'ils nomment : le progrès. Songe que, condamné à vivre presque toute mon existence dans de grandes cités industrielles où des êtres de mon espèce se sentent irrémédiablement étrangers, j'ai aspiré de toutes mes forces à plonger, avant de mourir, autrement que par des lectures et des rêveries, dans le passé et dans la tradition. Quelle province de France, mieux que la fidèle Bretagne, dont le sol est encore hérissé des menhirs et des dolmens, ces plus antiques témoignages des religions humaines et du

culte des ancêtres, pouvait convenir à cette expérience ?

— Voilà bien où je voulais en venir. Jusqu'à présent, vous n'avez vécu dans le passé qu'en imagination et je redoute que la réalité ne vous déçoive. D'abord, ce passé que vous croyez retrouver n'est peut-être qu'une apparence. Le mouvement est la loi de ce monde ; vous semblez l'oublier...

M. Verget niait doucement de la tête, tandis qu'Herminie, extasiée, semblait prendre à témoin tout ce qui les entourait. Le vent qui venait de la mer avait dissipé tous les nuages orageux et la gentilhommière enlevait sa haute toiture safranée par les orseilles sur un couchant couleur de rose-thé. A l'extrémité du jardin, un pin tourmenté dessinait ses branches charbonneuses sur le ciel qui, vers l'Orient, se nuançait de gris perle et d'améthyste. Dans le chemin déjà envahi par l'ombre, on entendait le piétinement sourd des troupeaux qui allaient à l'abreuvoir avant de regagner pour la nuit leurs tièdes étables. Le claquement de fouet d'un petit pâtre précipitait leur marche, et l'enfant lançait à plein gosier un chant qu'il voulait joyeux et qui n'était que plaintif. L'angélus du soir tintait à la petite église du Mengan.

Comme inspirée, Herminie se leva, et, tournée vers son frère, elle récita, d'une voix que l'émotion faisait trembler, ces vers de Brizeux :

O maison du Moustoir ! Combien de fois la nuit  
Ou quand j'erre le jour dans la foule et le bruit  
Tu m'apparais ! Je vois les toits de ton village  
Baignés à l'horizon dans les mers de feuillage,  
Une grêle fumée au-dessus, dans un champ.  
Une femme de loin appelant son enfant,  
Ou bien un jeune pâtre assis près de sa vache,  
Qui, tandis qu'indolente elle pâit à l'attache,  
Entonne un air breton si plaintif et si doux  
Qu'en le chantant ma voix vous ferait pleurer tous.

Germain, surpris, regardait sa sœur comme s'il la découvrait. Pas jolie avec sa figure longue de « primitif », comme celle de son père, et d'une pâleur de parchemin, avec des cheveux d'un blond

de seigle, tirés en arrière des tempes émaciées ; aucune coquetterie n'était en elle, et cependant il en émanait une grâce exquise. L'intelligence et la bonté brillaient dans ses yeux, dont l'azur naïf était ombré par des cils d'ébène, et les plis de sa bouche grande révélèrent sa volonté. Cette contemplative avait ses heures d'activité matérielle. Comme une trappistine, elle partageait ses jours en lectures, méditations et travaux ménagers, même rebutants, pour se vaincre, s'humilier et satisfaire son sentiment du devoir. Mais, comme étrangement protégée par une éducation sévère elle ignorait tout de la vie, elle ne comprenait pas que son frère pût trouver quelque charme à l'existence active et bruyante des grandes cités. En dehors du Pender, le monde lui apparaissait plein d'embûches, de laideur, de mal, et elle eût voulu y retenir Germain pour qu'il fût préservé,

\* \* \*

Le lendemain, M. Verget et son fils, cérémonieusement habillés d'une jaquette et d'un veston noirs, Louise et Herminie, vêtues correctement de « tailleurs » sombres, se dirigèrent vers le château du Trer. Après avoir suivi un dédale de chemins creux où les feuillages des chênes répandaient une ombre glauque pleine de douceur et de fraîcheur, soudain, entre deux châtaigniers verruqueux, larges et trapus, qui poussaient avec une sorte de violence conquérante leurs racines traçantes à travers le schiste violacé de la lande, le château féodal du Trer leur apparut.

— Quelle vision ! s'écria Herminie. On dirait une vignette de Guillaume de Tyr pour l'histoire des croisades.

— Le donjon du Trer pourrait, en effet, figurer dans cet ouvrage du XIII<sup>e</sup> siècle, répondit M. Verget.

Et, tout aussi charmé que sa fille, il admirait le vaste et romantique château fort qui se silhouettait comme une orfèvrerie sur le fond bleu de roi d'une haute futaie. Au-dessus des tours, un ciel nuageux, lacéré par le vent, laissait filtrer les rayons de soleil qui faisaient étinceler l'étang

où se miraient les remparts. A droite et à gauche, des collines ardoisières, aux échines en dents de scie, accusaient la pauvreté du sol.

— Comme Anne-Marie doit être heureuse de vivre dans un pareil château ! s'exclama Herminie.

— Si le caractère des châtelains du Trer correspond à la splendeur de leur habitation, nous allons être émerveillés. Attends-toi, Herminie, à voir surgir un paladin contemporain d'Olivier de Clisson, dit Germain pour taquiner sa sœur, ... à moins que le vicomte de Bignan ne se présente à toi sous les dehors d'un sportsman ou d'un chauffeur d'une soixante-chevaux.

— Méchant frère ! tu souffles sur mon rêve comme sur une fleur de pissenlit, repartit Herminie, en fronçant ses épais sourcils noirs, car elle venait d'évoquer la silhouette trop moderne d'Anne-Marie.

En cette chaude journée d'août, la campagne moissonnée semblait une immense ruche dont elle avait la couleur blonde. Une rumeur, qui, de loin, paraissait un bourdonnement de guêpes, planait au-dessus des champs, et, lorsque le vent rapprochait les sons, ce bourdonnement s'enflait comme un ronflement d'orgue.

Sur l'immense prairie d'un vert uni qui entourait l'étang, une centaine de vaches noires et blanches égaillées, de loin ne paraissaient pas plus grosses que des pies. A droite et à gauche des murs qui clôturaient le château et le parc, les bâtiments agricoles d'un rouge cru et désagréable à l'œil étaient groupés. Sur une vaste aire à battre, dans une poussière blonde qui virevoltait, une cinquantaine de paysans en pantalon et corps de chemise écrue entouraient une formidable machine peinte au minium, dont le moteur puissant explosait bruyamment avec un rythme qui rappela à M. Verget les usines de Chantenay.

— Voilà une scène de moisson bien moderne qui ne ressemble pas au pittoresque et lamentable spectacle aperçu ce matin chez nos voisins de la Noët : le fermier, sa femme, ses deux fils et sa fille battant au fléau, sur une aire grande comme un mouchoir, leur misérable seigle, remarqua Germain, satisfait. Je vois avec plaisir que les de Bi-

gnan sont dans le mouvement. Ma pauvre Herminie, je crois qu'il te faut renoncer à ton paladin!...

Ses sourcils légèrement froncés, M. Verget ne répondit pas, et, bien qu'il fût à une certaine distance des moissonneurs, il crut bon de les saluer avec une dignité affable.

Sans s'interrompre de pousser vers la gueule formidable du monstre les gerbes qu'il arrachaient du bout de leurs fourches de bois aux énormes meules, les garçons répondirent au salut des étrangers par des rires grossiers, auxquels se mêlèrent les cris aigus et amusés des filles qui, jupes trossées et cheveux couverts d'un mouchoir noué sous le menton, étaient occupées à râteler le grain dépiqué.

Sans doute que la jaquette noire d'Edmond et leur air solennel firent éclater la gaieté de ces paysans déjà excités par les innombrables bolées de cidre.

Gênés, les Verget pressèrent le pas. Un vaste portail à pylônes triomphaux franchi, les visiteurs se trouvèrent dans une cour d'honneur qui aurait paru sombre sans la bordure de géraniums du rouge le plus éclatant courant le long des trois corps de logis. Au milieu de la cour, un puits surmonté d'une admirable ferronnerie était entouré de massifs d'hortensias.

Après s'être nommés, les Verget furent introduits par un valet qui, malgré l'habit bien coupé qui le vêtait, avait conservé toute sa gaucherie paysanne et glissait sur les parquets trop cirés avec des mouvements de patineur éperdu.

Les Verget eurent à peine le temps de jeter un coup d'œil au salon, où des portraits de seigneurs Louis XIV et de dames en fichu à la Marie-Antoinette sollicitaient l'attention de l'ancien conseiller, tandis que Louise et sa fille admiraient les bergères aux vieilles soies fanées. La porte s'ouvrit, livrant passage à un vieillard qui marchait pesamment, appuyé sur ses cannes, et à une jeune fille dont les allures surprirent les Verget, à l'exception de Germain; charmé, il songeait que le Morbihan n'était pas aussi figé dans le passé que son père se l'imaginait.

Le comte goutteux, avec ses genoux ployés et ses mains dont les doigts calcifiés se recroquevillaient dans ses manchettes, semblait manchot. Le teint monté, les yeux d'un vert de feuille de nénuphar, des poils de chat gris hérissés sur ses lèvres fleuries, M. de Bignan avait à la fois l'aise d'un grand seigneur et la vulgarité d'un campagnard. Sa voix, ordinairement cuivrée comme une trompette foraine, prenait soudain des inflexions caressantes qui communiquaient à ses mots les plus ordinaires une couleur et un esprit imprévus. Il eut pour ses visiteurs des amabilités expansives d'homme charmé d'être arraché à sa solitude, mais il les accompagna d'intonations qui le firent juger un châtelain sans façons, restant néanmoins du monde. Intimidée et consciente de sa gaucherie, Herminie répondait avec une réserve dont elle ne pouvait se départir aux questions que lui posait M<sup>lle</sup> de Bignan sur ses impressions de nouvelle arrivée. Tandis que, troublée, elle remarquait l'ocre qui bistrerait les joues mates d'Anne-Marie et le rouge qui soulignait audacieusement ses lèvres, cette châtelaine bien moderne observait que M<sup>lle</sup> Verget restait, à vingt-deux ans, une petite pensionnaire timide et engoncée dans un tailleur d'une coupe ridicule.

Germain détaillait l'art savant avec lequel Anne-Marie avait disposé ses cheveux coupés au-dessus d'un front volontaire et la façon simple, pratique et à la fois pleine de chic dont elle était vêtue. Sa jupe blanche, plissée et coupée assez court, découvrait ses jambes nerveuses qui transparaisaient dans le fin réseau du bas, et ses bras ambrés, d'un modelé admirable, sortaient nus de la blouse de linon. Elle s'excusa auprès de M<sup>me</sup> Verget de s'être présentée chaussée pour le tennis : elle s'appretait à y jouer avec son frère lorsqu'on lui avait annoncé l'aimable visite de leurs voisins :

— J'espère, Herminie, que vous viendrez souvent me disputer les coups ?

Herminie allait avouer son ignorance et peut-être son désir de s'instruire dans ce jeu, lorsque sa mère intervint vivement :

— Ma fille, assez délicate de santé, ne pratique

aucun sport : tout exercice violent lui fatigue le cœur.

Anne-Marie, qui, malgré sa fine structure, éclatait de santé et de vie, fit remonter sur son front mat ses sourcils d'un arc parfait et dit avec surprise :

— Mais le tennis n'est pas un sport, Madame ! Laissons ce grand mot pour l'équitation, la chasse, le polo, le sky et l'auto.

— Est-ce que vous les pratiqueriez tous, Mademoiselle ? interrogea Germain, amusé.

— Mon Dieu, Monsieur, sauf l'avion que je n'ai pas encore appris à piloter. Je monte à cheval, je conduis ma dix-chevaux, je joue au golf et ludge lorsque l'occasion s'en présente, je tue de temps en temps un ramier ou une perdrix... Je pense que vous aussi montez à cheval et faites de l'auto ?

Honteux, Germain avoua que, jusqu'ici, il avait mené la vie exclusivement sédentaire de l'étudiant, mais qu'il entendait bien, maintenant qu'il habiterait l'été le Pender, faire un peu d'équitation. Au même instant, un magnifique garçon, puissant, vermeil, et de qui s'exhalait l'ivresse d'être jeune et fort, se précipitait dans le salon, en costume de cheval : bottes molles, blouse et culotte de velours gris côtelé. Quelques flocons de « balle » étaient demeurés accrochés à ses cheveux blonds. Avec une courtoise rudesse, il s'inclina devant Louise et Herminie, s'excusant de se présenter ainsi harnaché et poussiéreux, mais il était à surveiller la batterie lorsqu'on était venu le prévenir que leurs nouveaux voisins l'attendaient au salon.

« Voilà le paladin d'Herminie, remarqua Germain... Il ne semble pas plus que sa sœur contemporain de leur château... Est-ce que les châtelains, comme mon père et ma sœur se les imaginent, n'existeraient plus que dans les romans ? »

Un miroir ancien renvoyait à Germain son image : ses yeux fatigués par les études et les veilles laborieuses, à l'abri des lunettes d'écaille, son front où la pensée et l'effort avaient déjà inscrit quelques rides, son corps long et maigre

que les exercices n'avaient pas développé. Il se comparait au vicomte, et, bien que, par principe, il détestât cette race d'hommes, il ne pouvait s'empêcher de se trouver auprès de lui amoindri et ridiculement correct dans son veston de professeur. Que comptait une jeunesse studieuse, sage, entièrement consacrée aux spéculations de la pensée, à côté de cette force de vie et de cette joie qui émanaient de Guy de Bignan ?

Pour entretenir, comme il devinait qu'elle l'eût aimé, Anne-Marie, il lui manquait cette courtoisie nuancée d'impertinence que ce beau cavalier, qu'on devinait, comme son père, mangeur copieux et hardi buveur, devait posséder par hérédité et privilège d'aristocratie. Avec M<sup>me</sup> Verget et sa fille, il avait la réponse agréable qu'elles attendaient, le mouvement dégagé pour s'effacer devant elles et la prévenance prompte qui toucheront toujours les femmes, même les plus réservées, tandis que Germain, timide et renfermé, aimerait avec ferveur, mais ne saurait peut-être pas l'exprimer.

Edmond se sentait plein d'aise dans ce château féodal où il croyait respirer encore une odeur de gloire. Il rappela que Joël de Bignan avait été parmi les trente chevaliers bretons qui battirent les trente Anglais et s'en revinrent à Josselin le casque fleuri de genêts ; un autre de leurs ancêtres n'avait-il pas participé à la deuxième croisade devant Tunis ?

— C'est bien possible, et vous me semblez, mon cher et très érudit voisin, plus au courant que moi des faits et gestes de mes ancêtres. Au surplus, si ces vieilles choses vous intéressent, je mettrai bien volontiers à votre disposition les archives du château. Je vous avoue que, moi, sauvage hobereau, je ne lis pas, je n'ai jamais lu et ne songe guère à lire. Peut-être que si j'avais, comme vous, compulsé des archives, je ne serais pas réduit, comme je le suis aujourd'hui par la goutte, à l'état de vieille bête. Jadis lesté et fort comme mon fils, par ma faute, par ma faute, par ma très grande faute ! et peut-être aussi par celle de plusieurs de mes ancêtres — ici, s'inclinant avec une contrition comique, le comte frappa sa poitrine de ses doigts noueux, — je ne suis plus

qu'un invalide. Ah ! bécasses faisandées, lièvres de haut fumet et généreux bourgogne, sans parler du cidre que je ne dédaignais pas de boire avec nos paysans, se vengent cruellement de moi !

Regardant son fils avec orgueil, il ajouta :

— Les jeunes gens d'aujourd'hui nous en remontrent en sagesse. Moins portés sur leur bouche, ils sont plus sobres que nous n'étions à leur âge. Avides de luxe, lorsqu'ils ne se trouvent pas suffisamment riches — ce qui est le cas de Guy, — ils se lancent dans les affaires ou bien exploitent scientifiquement leurs terres. Je dois dire que, depuis que mon fils a pris en main la direction de nos propriétés, en obligeant nos métayers à employer un outillage mécanique, il a obtenu des résultats étonnants. Assez routinier, j'aurais volontiers laissé les choses en l'état, mais, devant son insistance, je me suis dit :

« S'il se trompe, un riche mariage le sauvera, et nous en serons quittes pour reprendre des fermiers. » Eh bien ! pas du tout, il s'est même révélé un des meilleurs agriculteurs du département. Cela ne l'empêche pas d'être un hardi cavalier et un adroit chasseur. Inutile de vous dire que cette existence physique ne laisse pas à mon fils les loisirs de lire. Je ne sais trop ce que ces excellents Pères de Saint-François-Xavier lui ont appris à Vannes ? Je ne m'informais jamais de ses bulletins d'études, seulement de sa santé et de sa conduite. Par contre, comme M<sup>lle</sup> Verget a dû vous le dire, ma fille Anne-Marie était si avide de s'instruire que, si je n'y avais pas mis le holà, cette féministe voulait passer son baccalauréat. Voyez-vous cela, une de Bignan bachelière ? L'âme de ses aïeules, fileuses de laine, en aurait frémi ! Elle s'est contentée d'obtenir son brevet d'infirmière. Elle dirige son dispensaire avec une compétence qui lui vaut les compliments du D<sup>r</sup> Lantvaux. Ah ! nos enfants ne nous ressemblent pas, mon cher Monsieur, termina le comte.

Et on ne savait pas s'il exprimait du regret ou de l'admiration.

Tout en admirant Anne-Marie, M. et M<sup>me</sup> Verget n'étaient pas loin de regretter l'époque où les châtelaines soignaient les malades avec plus

de cœur que de compétence et apparaissaient dans les chaumières, un pot de bouillon ou de tisane aux doigts... Herminie, au contraire, se réjouissait à la pensée que l'existence à la campagne offrait un vaste champ à son activité, et son besoin de dévouement s'en accrût.

Germain, rapproché de Guy, l'interrogeait sur son exploitation agricole qui lui avait semblé pourvue de l'outillage le plus moderne.

— Puisque cette question vous intéresse, voulez-vous jeter un coup d'œil à la ferme la plus rapprochée du Trer? Si ces dames ne craignent pas la poussière et le bruit de la batterie, je serai charmé de leur faire les honneurs de mon chantier, dit le vicomte, en montrant dans un large rire ses belles dents saines et blanches.

A ce moment, Germain surprit les yeux bleus de sa sœur posés sur le vicomte avec une si naïve admiration qu'il en fut surpris et presque froissé.

« Comment, cette mystique et rêveuse Herminie se laisserait-elle prendre au charme de ce centaure? »

— Pendant que M. Verget redescendait l'imposant escalier de granit du Trer, suivi par le comte et son fils, d'une courtoisie bruyante sous les voûtes sonores, sa gravité de magistrat s'effrayait un peu de ces gentilhommes d'action, de ces « hobereaux », comme il leur avait plu de se caractériser eux-mêmes. D'une nature méditative, dont ses fonctions avaient développé le doux recueillement, M. Verget, quoique charmé de l'accueil qu'il avait reçu, constatait avec surprise qu'il ne sympathisait guère avec les de Bignan. Pas plus que lui avec le comte, Germain avec Guy, ou Herminie avec Anne-Marie, ils ne pouvaient avoir des points de contact. Malgré le cadre antique et le soin qu'ils avaient de cultiver chez eux ce que les bourgeois appellent des « préjugés » et qui, au fond — comme le pensait Edmond, — n'est que la tradition, les de Bignan lui semblaient avoir des âmes peu en harmonie avec le cadre où ils vivaient. Pourquoi le comte tolérait-il sur ses terres cet outillage mécanique qui, en bouleversant les anciennes façons culturales, modifierait l'âme du paysan?

M<sup>me</sup> Verget se rappelant qu'Anne-Marie, encore

enfant, avait perdu sa mère, était portée à l'excuser de se vêtir comme les filles des nouveaux riches qui piaffaient, chaque jour, dans les rues de Nantes et s'exhibaient, demi-nues, sur les plages de la Loire-Inférieure.

Après leur avoir offert des rafraîchissements, pour répondre au désir de M<sup>lle</sup> Verget, le comte conduisit ses visiteurs à l'étang. Tout en suivant le bord de l'eau rouillée sur laquelle se reflétaient les remparts rougis d'orseilles ou verdis de mousses, M. de Bignan interrogeait ses nouveaux voisins sur les raisons qui avaient pu les décider à se fixer dans le Morbihan. Guy, galamment, s'était arrêté pendant la muette contemplation de la jeune fille. Herminie, troublée, remarqua dans l'eau qui se moirait au bleu mourant du ciel son image immobile et celle rapprochée du vicomte de Bignan.

Interrogée sur ses lectures, Anne-Marie entretint Germain du dernier roman de Paul Morand et d'une pièce de Pirandello sans qu'il pût démêler si la jeune fille les lisait par choix ou par snobisme, comme il était de mode de le faire cette année-là.

Guy entraînait les jeunes gens à travers la prairie. Mêlés au troupeau des vaches pies, quelques chevaux s'ébrouaient. Un pur sang ayant reconnu son maître vint frotter ses naseaux humides sur l'épaule du jeune homme qui le flatta de sa main robuste.

Comme apeurée par la marche dansante du cheval, Herminie s'était rejetée en arrière. Guy prononça :

— Vous ne vous doutez pas, Mademoiselle, de quelle joie vous vous privez en ignorant l'équitation. Cette *Cléo*, qui semble si douce et que vous venez de voir me caresser amicalement, est terrible à dresser. Je n'y suis pas encore parvenu, mais je la materai, car il y a pour moi un bonheur surhumain à vaincre ces splendides animaux : plus ils sont rétifs, plus ils vous enlèvent, vous emportent au ciel et vous donnent des ailes !

Saisie, la jeune fille fléchit doucement la tête et demeura quelques instants immobile, les yeux baissés : elle était surprise devant tant d'ardeur

à vivre, comme si elle se fût trouvée en présence d'une force de la nature, d'un élément déchaîné. Mais, songant aux chevaliers courant sur leurs palefrois les aventures, elle sourit : Guy n'était-il pas leur descendant ?

Lorsqu'ils parvinrent dans la cour de la ferme, les jeunes paysannes s'empressaient autour du versoir qui vomissait sans interruption des flots de grains dorés. Comme si la machine voulait, elle aussi, avoir terminé sa tâche avant la chute du jour, son ronflement s'accélérait, devenait énorme. Insensibles à la fatigue, les gars râblés, en chemise de toile et en pantalon rayé terminé en patte d'éléphant précipitaient les gerbes, tandis que les vieillards édifiaient savamment les meulons de paille qui s'élevaient comme des tours vermeilles, aussi orgueilleuses que les tours de pierre du château.

L'air sentait la poussière, la sueur et le cidre dont la fermière et ses filles faisaient sans cesse circuler des pichets sans parvenir à calmer la soif inextinguible des moissonneurs.

En reconnaissant près de leurs maîtres la famille Verget dont ils s'étaient moqués tout à l'heure, les paysans les saluèrent respectueusement.

D'un geste de sa main déformée, le comte de Bignan fit signe au fermier de ne pas s'interrompre, tandis que Guy, rapproché du mécanicien, lui donnait des ordres pour le lendemain.

Impérieuse, Anne-Marie souriait aux paysannes et tendait avec grâce sa main au vieux Mathurin Roubeau qui, fier de sa récolte, d'un geste à la fois noble et résigné, semblait lui en faire hommage. Les jeunes filles, cramoisies de chaleur, se poussaient du coude en regardant Guy de Bignan qui les appelait familièrement par leur nom. Hermine, étourdie par le vacarme, la poussière et les parcelles de paille qui menaçaient ses yeux délicats, regardait avec une sorte de terreur la machine monstrueuse, craignant de la voir broyer dans son engrenage la main de l'enfourneur de gerbes. Elle avait hâte de fuir, de se retrouver dans la quiétude des landes et des chemins creux.

Elle regardait Guy donner des ordres, réprimander, rudoyer même les maladroits, et il lui

paraissait plus occupé d'évaluer le grain ensaché que d'admirer le soleil qui se couchait parmi les nuées fulgurantes, au-dessus de l'étang incendié par ses reflets. La véritable vie de la terre se révélait à elle dans son réalisme puissant, mais elle n'en comprenait pas la beauté : elle en était restée aux pastorales, à *l'Angelus* de Millet ; cette ardeur, cette brutalité la suffoquaient.

Au même instant, le ronflement de la machine se ralentit et une grande clameur s'éleva. La dernière gerbe ayant été happée par le monstre, les paysans, lançant en l'air leurs fourches taillées dans des bois écorcés, bondirent d'allégresse. Se tenant par la main, ils sautèrent, les talons hauts, et, en retombant, ils proférèrent le cri terrible des anciens chouans. Une joie sauvage était en eux après le harassant labeur. Une jeune fille, blonde et fraîche Cérés rustique, fut hissée par un gars robuste au sommet d'une des tours vermeilles. Comme à un signal, une chanson que rythmait la cadence des lourds sabots retentit :

Quand j'étais chez mon père,  
P'tite amoureuse !  
Quand j'étais chez mon père,  
P'tite amousement !

Germain, insoucieux de la poussière qui pourrait son veston noir et en proie à un profond étonnement, sentait sa poitrine se dilater. C'était pour lui une révélation. La puissance qui se dégageait de la terre surchauffée par cette ardente journée, de cette foule de travailleurs en sueur, le pénétrait à son tour ; différent de sa sœur, il en sentait toute la grandeur et la force. Il n'était pas loin de regarder Guy avec les mêmes yeux admiratifs qu'Herminie, et il l'enviait d'avoir voulu rester, malgré son éducation et ses belles manières, un véritable paysan.

Tendant ses mains aux jeunes filles fardées de poussière et de brins de paille, le vicomte, oublieux de ses visiteurs, était entré dans la ronde et dansait avec un plaisir sincère les ridées les plus entraînantes. Ce n'était pas seulement le contentement du propriétaire satisfait d'une bonne ré-

colte qui faisait resplendir son visage, mais la joie qui émanait de ces paysans ivres de fatigue, de cidre et de soleil, faisait aussi palpiter sa robuste poitrine.

A ce spectacle, M. Verget, qui avait oublié l'odieuse machine, témoignage d'un progrès qu'il réprouvait, songeait au *Seigneur du Village*, et des mélodies de Gréty, entendues dans sa jeunesse, se réveillaient à son souvenir.

Le vicomte donnait à Germain une magnifique et utile leçon de vie. Evoquant l'existence médiocre qui l'attendait dans un morne collège de province, il eut froid dans le dos ; il se vit bientôt chauve, voûté, vieux avant l'âge, voué à la grisaille d'une tâche ingrate, et il lui sembla qu'il n'aurait plus la force de s'arracher au Pender.

\* \* \*

Pour avoir lu que, jadis, les gentilshommes terriens réglait leur lever sur celui du jour, aussitôt l'aube, Edmond, Louise et Herminie quittaient leurs chambres encore enténébrées, car la blême clarté de l'Orient ne pouvait guère s'introduire par leurs petits croisillons. Aussitôt, ils se partageaient les travaux de la journée. Louise veillait à ce que Mathurine, leur rustique servante, soignât les deux vaches de leur réserve, tandis qu'elle-même distribuait leur provende aux volailles. Lorsque le temps s'y prêtait, M<sup>me</sup> Verget se rendait à son potager, et ses bras énergiques maniaient la bêche, la serfouette ou le râteau. Agnouillée sur les plates-bandes, elle repiquait ses légumes, et, bien qu'elle s'écorchât, elle éprouvait une âpre satisfaction.

Lorsque Germain apercevait sa mère, il s'écriait gaiement :

— Voilà maman dans son jardin de curé !

Ce potager avait le charme d'un jardin de presbytère, avec ses carrés de choux, de carottes, de petits pois et de haricots bordés de buis et égayés de fleurs démodées dont les noms ravissaient Herminie : coquelourdes, roses-de-ciel, belles-de-jour, balsamines, alternaient avec des campanules dont les clochettes azurées semblaient tinter à la

moindre brise et des dahlias tuyautés comme des bonnets de grand'mère.

Trop délicate pour les travaux pénibles dont la robuste santé de M<sup>me</sup> Verget s'accommodait, Herminie s'occupait de la fabrication du beurre et du fromage et de la cueillette des fruits. Ces humbles besognes participaient de l'atmosphère poétique qui la baignait.

Les premiers jours, à son réveil, elle courait pieds nus à sa fenêtre et ne se rassasiait pas de répéter en contemplant le petit parc, le verger et ses prairies :

— Tout cela ! tout cela pour moi seule, aujourd'hui comme demain !

Plusieurs fois dans la matinée, elle interrompait son ouvrage pour parcourir les pièces ténébreuses, y changer la disposition des objets, ouvrir et refermer les vastes placards d'où s'exhalait une odeur de moisi, ou bien, sans raison valable, elle s'élançait au jardin, simplement pour la volupté d'en humer l'air qui sentait la mousse, les pommes mûrissantes et les champignons.

Pendant ses travaux de couture, il lui arrivait de s'accouder à sa croisée afin que ses yeux contemplassent un paysage qui lui appartenait en toute propriété foncière et spirituelle. Chaque jour ses rêves devenaient réalité : le vieux manoir, la campagne bleuâtre, les paysans de mœurs antiques, les coutumes étranges et tout le pittoresque de la Bretagne faisaient partie de son existence.

Germain, encouragé par ses parents, se laissait aller à la paresse. Il avait peine, le matin, à se réveiller, tant le jour que lui dispensait l'étroite croisée de sa chambre était rare. Désœuvré, il demeurait de longues heures étendu sur l'herbe, un livre aux doigts, mais Herminie, qui l'observait à la dérobée, remarquait qu'il en tournait bien rarement les feuillets. Parfois il partait pour de longues promenades solitaires à travers lande ou grève, et sa sœur, peinée de son indifférence, n'osait lui demander la permission de l'accompagner. Il recherchait la solitude afin de mieux s'absorber dans des pensées qu'il tenait à garder pour lui seul.

Cependant, amusé par leurs recherches, il avait

accompagné ses parents dans les fermes du voisinage afin d'y découvrir ces vieux meubles paysans d'un art massif, original et savoureux.

Après de longues discussions cousues des mêmes ruses que les paysans emploient pour vendre un cheval panard ou une vache aux maigres fontaines, entrecoupées de bolées de cidre qu'il fallait vider afin de ne pas passer pour du monde fier, les Verget finissaient par acquérir aussi cher que chez un antiquaire de Nantes ou de Vannes : lits clos vermoulus et armoires aux pieds rongés. Réparés, soigneusement encaustiqués, une fois en place dans la salle au plafond bas, à grosses poutres noircies, ils s'harmonisaient avec la rusticité du manoir.

Les premiers temps, chaque fois que la famille Verget prenait place autour de leur table qu'égayaient les vases de fleurs, les pichets de faïence de Loc-Maria et les coupes de fruits, ils s'extasiaient devant les armoires à pointes de diamants et ronds tournés, trapues comme les Morbihannaises dans leurs jupes à vertugadin, le lit clos à mille fuseaux, transformé en dresseoir, et le buffet constellé d'assiettes enluminées. Le son de la vieille horloge à poids dans sa gaine de chêne ravissait Herminie : il lui semblait la voix même des anciens habitants du manoir. Germain trouvait à ce balancier implacable une allure de justicier scandant avec la même indifférence les minutes de joie ou de peine.

Tout en mangeant avec délices les galettes de sarrasin dorées qu'apportait, l'une après l'autre, le valet Isidore, avec des air furtifs, comme s'il les dérobaît à de méchants génies, M. Verget déclarait :

— Nous voilà meublés comme les de Corcoat eux-mêmes au XVIII<sup>e</sup> siècle. Maintenant, nous avons le droit de croire que nous les continuons, puisque nous ressuscitons jusqu'au décor ancien du Pender.

Mais Germain réfléchissait que, sous les apparences d'un retour à la tradition, la vieille société française elle-même se modifiait profondément, et il souriait avec indulgence à l'illusion de ses parents. Guy et Anne-Marie de Bignan n'étaient-

ils pas un frappant exemple de cette transformation? Il fallait la candeur d'Herminie pour prêter au vicomte les allures d'un paladin, et Anne-Marie, sportive, d'intelligence pratique et éprise de modernisme, ne ressemblait en rien à ses aïeules.

Il prenait un singulier plaisir aux conversations que la jeune fille engageait volontiers avec lui lors des visites assez fréquentes que, dans son désœuvrement, elle faisait au Pender. Trop fière pour être coquette, elle attachait cependant à l'attention de Germain une importance qui le flattait, et la grâce impérieuse de sa voisine était si forte qu'à chacune de leurs rencontres il en subissait l'empreinte, bien qu'il s'en défendit. Et parce que la Bretagne n'était pas aussi momifiée que le prétendaient ses parents, Germain y trouvait un charme qui, chaque jour, l'attachait, lui aussi, au Pender. Alors que son père, sa mère et sa sœur, à l'âme crépusculaire, étaient venus y chercher un abri pour les défendre de l'agitation moderne, il sentait, pour la première fois, s'émouvoir en lui sa jeunesse que des contraintes morales et intellectuelles avaient trop étroitement ligotée.

\* \* \*

Ce deuxième dimanche de septembre, comme les Verget, assis à l'ombre d'un tilleul, prenaient le café, le son d'un cor de chasse, dont le chant se mêlait au bruit rythmique des grelots, les fit se lever précipitamment.

— La mail-coach de M. de Bignan, annonça Germain. Comment ont-ils osé s'aventurer avec cette haute voiture sur notre chemin creux? Les branches doivent balayer leurs visages.

Le cor de chasse ronflait impérieusement.

— C'est un avertissement. Pressons-nous, dit Herminie, émue. Je suis si heureuse d'assister au célèbre pardon de Ploëmel!

Anne-Marie, en robe blanche, apparut sur le seuil.

— Nous venons vous enlever, hâtez-vous, dit-elle gaiement. Guy prétend qu'il ne peut tenir ses quatre tarbais et que nous avons toutes les chances possibles de verser. Montez vite!

— Trop aimable, en vérité, repartit M<sup>me</sup> Verget, indécise. Je ne veux pas, Herminie, que tu te risques sur cette voiture haute comme une impériale d'omnibus.

Éclatant de rire au succès de sa plaisanterie, Anne-Marie entraîna Herminie qui, rose de satisfaction et sans écouter les doléances de M<sup>me</sup> Verget, voulut prendre place sur le siège le plus élevé afin de se trouver en compagnie d'Anne-Marie, de Germain et de Guy.

Le vicomte, vêtu de gris et coiffé d'un grand feutre de cow-boy, tenait avec difficulté ses quatre chevaux attelés par couples en flèche. De l'intérieur du mail-coach s'éleva la voix avenante du comte de Bignan :

— Chère madame Verget ! Mon bon Verget, venez de grâce tenir compagnie au pauvre goutteux qui ne saurait s'envoler comme un pigeon au ciel pour retrouver notre jeunesse.

La voiture démarra dans le plus haut style. Au commandement du vicomte, ses quatre bêtes firent feu simultanément des quatre pieds ; son piqueur, en veste de chasse, sonnait du cor à perdre haleine. Sur le parcours de cet équipage pompeux, les paysans saluaient leurs châtelains. Charmés, Edmond et Louise répondaient avec une urbanité qui les obligeait à des inclinaisons perpétuelles. Le comte secouait l'une de ses mains noueuses ou bien interpellait les gens de sa connaissance plus particulière :

— Ah ! Mathurin, coquin ! Vas-tu pour prier la bonne Vierge ou pour boire ?

— Les deux, Monsieur le comte ! répondait en riant le cultivateur.

— Hé ! Hé ! Maryvonne, où cours-tu si vite, ma fille ? Chercher un galant ?...

— Si l'on peut dire, Monsieur le comte !

— C'est vrai, tu en as déjà deux.

M. de Bignan laissait ses pèlerins ravis de sa familiarité.

M. Verget voulut l'imiter et il ne rencontra qu'indifférence. Et pourtant il disait aux paysans : « Monsieur Kermario » ou « Madame Tanguillie ». Mais à tant d'attentions polies, ces Morbihannais, croyant à une moquerie, faisaient réflexions que

les gens du Pender, ces étrangers, ne vaudraient jamais les messieurs et dame du Trer.

En passant devant l'Allée des Fées, Guy, tourné vers Germain, lui cria :

— Saviez-vous, Verget, que cette lande du Kéronnec contenait jadis de l'étain? Si l'on s'en rapporte aux sondages qui ont été faits avant votre arrivée au Pender, le filon serait loin d'avoir été épuisé par les Romains. Il y aurait peut-être une fortune à gagner en reprenant l'exploitation de ce minerai!...

— Quel sacrilège! s'indigna Herminie en regardant Guy avec un doux reproche. Transformer notre Allée des Fées en une mine horrible, jamais de la vie! Je préfère notre pauvreté. N'est-ce pas ton avis, Germain?

— Il est certain, approuva-t-il, que nos parents ne sont pas venus se retirer au Pender pour créer une industrie à proximité de leur maison.

— Hein! Tu les entends, Anne-Marie? répliqua Guy en riant à gorge déployée. Sont-ils assez vieille France!

Lorsque le mail-coach atteignit la chapelle, la procession multicolore des bannières de vingt paroisses rassemblées sinuait à travers les champs en partie moissonnés et dont les glais hérissés scintillaient au soleil. La mer en miroir réverbérait une lumière aveuglante. Costumes de velours noir, costumes bleu de roi, devantals de soie rose, violette, framboise des filles, aubes claires du clergé, dais d'un jaune éclatant, marins promenant de petits navires en *ex-voto*, jeunes filles en blanc portant la statue noire de Notre-Dame de Ploëmel taillée dans du cœur de chêne par des imagiers médiévaux, pèlerins aux faces de homards cuites par l'alcool et la chaleur, s'éloignaient peu à peu dans cet immense panorama de terres plates, à la limite de l'Océan, dont la ligne glauque s'apercevait par delà les caps du Morbihan. De temps à autre, la lointaine rumeur des déferlements de l'Atlantique donnait sa mesure à la marche cadencée de ce peuple archaïque. Par milliers, des mouettes et des courlis, confetti célestes, virevoltaient autour de vieilles bannières rousses, indigo, lilas, émeraude, cramoisies, portant au centre de leur velours

ou de leur soie les images de saint Patern, saint Tugdual, saint Judicaël, sainte Onenne, tous saints d'Armorique, chéris seulement de ces matelots et de ces laboureurs.

Guy les nommait à Herminie qui écoutait sa voix sonore avec bonheur :

— Ce saint, à cheval sur un cerf, ce n'est pas votre saint Hubert de France ; c'est notre saint Herbot.

— Et ce bon saint évêque qui conduit de la crosse ses bœufs, interrogea-t-elle, n'est-ce pas saint Corneille ?

— Devenu saint Cornély chez nous, dit-il. Là-bas, à Carnac, il préside chaque été à une procession où les bœufs, cornes dorées et caparaçonnés de housses décorées d'images religieuses, se promènent à travers les cromlechs et les allées de pierres levées jusqu'à la mer, avant de rentrer à leurs étables comblés de bénédictions.

— Ici, tout prend une signification religieuse ! Quelle terre étrange que la vôtre ! prononça-t-elle d'une voix pénétrée.

Il lui répondit avec un sourire :

— Elle est aussi devenue votre terre d'adoption, Mademoiselle. Je soupçonne même que vous en goûtez plus délicatement le charme que nous autres, blasés sur des beautés que nous n'apercevons guère.

— Vous avez un peu raison. Pour avoir la mesure exacte de la Bretagne, de sa couleur et de ses vertus, il faut, comme nous, pouvoir la comparer avec les provinces industrielles où le progrès détruit tout le passé monumental ou intellectuel. J'aime votre Bretagne en songeant aux villes à hauts fourneaux où mon père fut magistrat tant d'années. Depuis toujours, mon cœur était ici.

A ces derniers mots, dont le double sens pouvait prêter à confusion, Herminie eut une roseur délicate que Guy ne put s'empêcher de remarquer :

« Tiens ! la campagne embellit cette petite pensionnaire... »

Mais comme le silence qui suivait lui paraissait dangereux, avec désinvolture, le vicomte de Bignan, tourné vers son père, lui cria gaiement :

— Saluons le puissant saint Maudez ! Puisse-t-il vous délivrer de la goutte, père !

— Merci d'y songer, mon fils, répliqua le comte, amusé. Saint Maudez, s'il ne m'exauce pas, pourrait me répondre : « Par votre faute, Monsieur ! Je ne puis réparer toutes les erreurs de l'humanité. »

Sur cet aveu plein d'humilité, le comte, qui appuyait sur sa canne une main déformée, sourit avec résignation.

M. Verget, rapproché du comte, prononçait avec émotion :

— L'avez-vous remarqué, les dolmens qui surmontent tous les coteaux de ce paysage maritime servent aujourd'hui d'estrade à nos pèlerins. Ces bonnes gens se doutent-ils qu'ils sont juchés sur les piédestaux de leur préhistoire ?

A chaque renflement du sol de ce panorama presque horizontal correspondait en effet un dolmen, un peulvan, un cromlech, un galgal, un menhir ; ces pierres, rassemblées par le génie fruste des hommes primitifs qui habitèrent ces rivages, avaient été escaladés par leurs descendants en chapeaux de velours et en coiffes aériennes.

A la vue du soleil élargi fondu dans une légère brume et dont les rayons pleuvaient en averse sur la procession miroitante, le visage d'Herminie avait brillé d'enthousiasme. Sur le golfe, entre les flots rouges, des centaines de barques aux voiles en bannières de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel formaient une seconde procession maritime.

Guy riait de la satisfaction de M<sup>lle</sup> Verget en lui déclarant que l'admiration devait être contagieuse, car il n'avait jamais regardé lui-même avec tant d'intérêt un pèlerinage auquel il assistait chaque année depuis son enfance.

— Vous me convertirez à ma Bretagne, Mademoiselle. Je ne la savais pas aussi remarquable !

— Hâtez-vous de l'admirer, Herminie, avant qu'elle rejoigne dans leur banalité les autres provinces. Si, pour des étrangers comme vous, l'ensemble de cette foule est encore « très breton », notre œil exercé, à Guy et à moi, sait y découvrir mille changements. Je vous accorde que les vieilles

gens ont encore beaucoup de caractère, mais voyez-moi ces jeunes couches!

Et M<sup>lle</sup> de Bignan désignait, avec un sourire railleur, les jeunes femmes chaussées de souliers à hauts talons, la jupe écourtée sur les jambes massives, le chignon agrémenté de frisettes, à peine recouvert par la coiffe souvent réduite à un papillon de dentelle. Presque tous les jeunes hommes étaient vêtus d'un chupen bordé de velours et d'une casquette à carreaux.

— Faut-il y voir le symbole de leur désarroi? Tu as raison, notre Bretagne s'en va à grand train, constata le vicomte avec indifférence.

Attristée, Herminie prononça :

— Il faudrait encourager ces braves gens, donner le bon exemple. A votre place, Anne-Marie, les jours de fête, je m'habillerais avec le costume de ma paroisse : il vous irait à ravir et vous donnerait un air moyenâgeux plus en rapport avec le Trer que vos toilettes commandées à Paris.

— Tu l'entends, Guy? se récria Anne-Marie, sarcastique. Herminie nous engage, toi, à revêtir le chupen, à coiffer le chapeau à ruban de velours, à brandir un penbas, et, moi, à porter coiffe, châle et devantal!... Eh bien! ma chère, détrompez-vous : non seulement notre exemple ne serait pas suivi, mais ces braves gens, au lieu d'être persuadés que nous avons voulu honorer leurs costumes, n'y verraient qu'un amusement de mauvais goût, un manque de dignité. Laissons cela aux faux bardes et aux étrangers qui viennent faire, chaque été, du régionalisme sur les plages bretonnes.

— Si, du moins, nos paysans étaient moins routiniers! ajouta Guy. Vous ne pouvez vous imaginer, Verget, la peine que je me donne pour leur faire modifier leur façon culturelle. Il est honteux de penser que la France, prétendue nation agricole, vient à un rang tout à fait inférieur grâce à la routine des cultivateurs et à l'incompétence des propriétaires.

Guy et sa sœur demandèrent la permission d'aller saluer leurs amis de Limerzel et de Penhoët.

Enervé, Germain observait l'empressement plein de fatuité d'Alain de Limerzel, robuste gentilhomme à la mine fleurie, déjà épaissi par l'inac-

tion, auprès de M<sup>lle</sup> de Bignan. Fort de son nom et d'une solide fortune terrienne, il s'inclinait devant elle avec une galanterie pataude, pleine de suffisance.

Mordillant ses lèvres, Germain pensait :

« Dire que cette ironique et fière Anne-Marie pourrait devenir la femme d'un épais lourdaud titré ! »

Herminie, qui avait rejoint sa mère, l'avait entraînée vers la chapelle presque qu'ête pendant la sortie des fidèles. La tête dans ses mains, la jeune fille, que le grand air, la foule en liesse et peut-être aussi la présence de Guy troublaient, s'efforçait de prier avec la même ferveur naïve que les humbles femmes agenouillées sur les dalles bosselées par les rudes générations qui s'y étaient prosternées.

A l'extérieur de l'église, au retour de la procession à travers falaises et grèves, les paroisses rassemblées formaient un cercle immense et l'on eût dit un gigantesque cromlech.

Le clergé rentra dans la chapelle. Le chant des pèlerins tomba peu à peu comme s'apaise une tempête. Alors, dans le silence de cette foule de plusieurs milliers de marins et de laboureurs, le recteur du Mengan, les battants du porche ouverts, debout sur le parvis et sous l'ogive qui l'encadrait, clama de toute la force de sa voix :

— Mes frères, suivant notre vénérable coutume, nous allons faire tinter la cloche de Ploëmel pour appeler les absents !

A cette annonce, les femmes sans nouvelles de leurs maris naufragés ou perdus se tournèrent vers l'Atlantique. Et tous les fidèles, qui croyaient à la possibilité pour leurs trépassés d'entendre le doux appel de l'airain, levèrent les yeux vers le ciel.

Les bras ouverts, le prêtre dit avec effusion :

— A nos chers absents !

Alors Ploëmel parla dans sa galerie ajourée, et la multitude, tandis que vibrait le bronze, s'inclina.

— A nos pères ! A nos mères ! reprit à toute voix le recteur.

La cloche sonna largement et son chant alla

s'évanouir parmi les nuages argentés. Pendant ce temps, toutes les têtes restaient humblement versées.

Du ton le plus grave, le prêtre reprit :

— A celles qui souffrent ! Aux pauvres âmes du purgatoire !

La cloche de Ploëmel tinta sourdement. Les milliers de poitrines eurent à cet instant un long soupir de regret qui rappela le bruit du reflux entraînant des galets.

Au moment de remonter dans le mail-coach, le comte de Bignan, s'inclinant gravement devant M. et M<sup>me</sup> Verget, leur demanda de bien vouloir terminer cette journée au Trer. Suivant une vieille tradition, il conviait à dîner, le soir du pardon, ses amis les plus voisins. Charmés, les Verget acceptèrent.

Assise sur le siège, près de Guy, dans la féerie du soleil couchant qui les auréolait, Herminie se laissait emporter au train endiablé des quatre chevaux que le vicomte enlevait dans de sonores claquements de fouet. Germain, au côté d'Anne-Marie, inquiet, ne savait s'il devait se réjouir ou s'attrister de la saveur délicieuse que, tout à coup, par ce beau soir de septembre, la vie mettait à ses lèvres.

\* \*

L'automne avait, cette année-là, une douceur singulière.

Le matin, un brouillard argenté enveloppait les arbres du jardin et ouatait tous les bruits de la campagne. Ce paysage fantomatique ravissait Herminie qui, le visage collé aux carreaux de sa chambre, ne se lassait pas de le contempler. Vers neuf heures, un soleil à face de noyé apparaissait dans la brume, puis, au fur et à mesure de son ascension, se dorait, aspirait l'humidité de l'air et rayonnait dans le ciel d'un bleu exquisement doux.

Parmi l'herbe des pelouses, les fragiles colchiques pointaient leurs fleurs mauves et l'air était saturé de l'odeur des pommes mûres.

\* \* \* \* \*

Germain retarde de jour en jour son départ pour Paris. L'idée de rentrer s'enfermer dans sa chambre d'étudiant et de se dessécher l'esprit et le cœur dans des études arides le consterne. D'un autre côté, s'il demeure au Pender, ne court-il pas le risque de s'enfermer vivant? Son père, malgré toutes ses belles théories sur le passé et la noblesse de la vie à la campagne, avait attendu d'être un vieillard pour venir s'y plonger; il n'en avait pas moins accompli une belle carrière de magistrat. Germain ne peut s'empêcher de constater avec satisfaction combien l'existence qu'il a menée depuis trois mois lui a été salutaire. Lorsqu'il se regarde dans la glace, il se trouve changé à son avantage: son teint blême s'est hâlé au grand air; ses muscles ont pris une certaine vigueur, et il se sent plus décidé d'allures et de caractère.

S'il se décide à rester au Pender, il ne pourra se contenter de cette existence d'écolier en vacances, uniquement consacrée à la promenade et aux lectures. Il lui faudra prendre une part active aux travaux de la ferme. Or, tout en ne se reconnaissant aucune aptitude spéciale pour l'agriculture, il se sait un esprit moins chimérique que M. Verget. Abandonner son père déjà âgé et aussi inexpérimenté que lui au danger d'une exploitation lui paraît peu généreux. Avec de la bonne volonté, de la vaillance, les conseils de Guy de Bignan et un outillage moderne, il lui semble qu'il saura faire rendre aux fermes du Pender davantage que le vieux Plouben routinier et obtus. Ses gains d'agriculteur vaudront bien ses appointements de professeur et il aura, en outre, la satisfaction de connaître la vie dans toute sa plénitude, harmonieux mélange d'action et d'intellectualité, de culture physique et de méditation. Alors que, dans les autres provinces françaises, les paysans désertent les campagnes pour s'asphyxier dans les souterrains du métro, les bourgeois cultiveront avec intelligence la terre nourricière et régénératrice.

\* \*

Un matin de la fin d'octobre, au moment où la famille Verget allait se mettre à table, Germain,

en culotte de velours et bottes de cuir fauve, pénétra dans la salle à manger.

— Est-ce pour préparer ton agrégation que tu te vêts comme le vicomte de Bignan? le plaisanta son père.

— Non, c'est pour mener comme lui la vie de gentilhomme campagnard!

— Comment, toi! Que veux-tu dire? Quel bonheur! s'exclamèrent à la fois Edmond, Louise et Herminie.

— Ainsi, tu consentirais à rester avec nous au Pender? interrogea M. Verget avec bienveillance.

— Réfléchis bien, mon grand, avant de prendre une aussi grave résolution, conseilla M<sup>me</sup> Verget. Tu t'imagines à quel point je me réjouirais de te voir demeurer avec nous, mais je pense à ton avenir, et je ne voudrais pas te le voir compromettre par affection pour nous.

— Ce n'est pas seulement mon affection pour vous qui me pousse à demeurer au Pender, mais des goûts que je ne me soupçonnais pas, et aussi notre intérêt à tous. Après avoir observé le travail de Plouben, je me suis convaincu que je pourrais vivre avec plus d'aisance et d'agrément en aidant père à diriger le Pender que dans le professorat.

Dans sa joie, Herminie, posant sa serviette sur la table, s'était levée pour embrasser son frère.

Lui ayant rendu affectueusement son étreinte, Germain reprit :

— Comme je n'entends pas me confiner dans l'horizon charmant, mais étroit, de notre Pender, il me paraît indispensable d'acquérir une automobile. Cela permettra à maman de se rendre facilement au marché vendre ses produits et nous procurera beaucoup d'agrément.

— Une automobile! se récria M. Verget. Cet achat constituerait une grosse dépense qu'il m'est impossible de faire en ce moment. L'acquisition et l'installation du Pender ont fait une fameuse brèche dans notre budget : il nous faut attendre les bénéfices que nous ne manquerons pas de tirer de nos terres pour nous remettre à flot.

— Une automobile ne me paraît pas pratique en ce qui concerne notre petite exploitation, ajouta

M<sup>me</sup> Verget. Réfléchis, au contraire, au service qu'un cheval et une voiture pourraient nous rendre. Pour l'instant, l'auto ne représenterait qu'un luxe inutile.

— Le plus sérieux inconvénient que j'y vois, répliqua Germain, c'est le mauvais état des chemins menant au Pender.

— Le maire et le préfet m'ont promis de les faire arranger... plus tard, mais, en attendant, le plus sage est en effet de se contenter d'un cheval et d'un modeste équipage.

Germain se rendit à ces raisons avec regret ; les déplacements à travers la Bretagne, dont il rêvait, lui seraient interdits. Il ne lui aurait pas déplu de temps à autre de se rendre à Vannes, à Rennes ou à Nantes pour se replonger pendant quelques heures dans le mouvement et la vie des grandes villes.

— Puisque le temps est beau, allons au Trer, proposait-il. Peut-être que, parmi ces sujets, Guy de Bignan pourra nous céder un paisible bidet.

A cette annonce, Herminie battit des mains avec un tel enthousiasme que son frère se demanda malicieusement si c'était à l'idée d'acquérir un cheval ou de revoir son paladin !

Une heure après, comme les Verget s'approchaient du Trer, soudain, à la corne du bois de hêtres, un hennissement retentit comme un son de trompette et une fine jument isabelle, encore sellée, qu'un petit domestique enrubanné promenait par la bride, surgit. La distance faisait paraître le cheval qui dansait et l'enfant qui sautait à chaque pas guère plus grands que des jouets.

Au même instant, débouchant des écuries du château, Guy de Bignan s'avavançait à larges foulées de ses bottes éperonnées.

— *Cléo ! là ! là ! ma belle !*

A son nom, la jument se cabra, et le petit valet voulut en vain la maintenir. Elle s'enleva et il fut soulevé de terre. Intrépide, l'enfant criait sans lâcher prise, mais l'animal se dressait à nouveau et se dérobaît, lançant de côté le jeune serviteur.

Ce cheval va tuer ce pauvre petit ! gémit Herminie.

Comme s'il avait entendu la jeune fille, Guy

cria sur un ton redoutable de commandement :  
— Holà! *Cléo!* Oh! Oh! Paix! Paix, là! Et il courut.

A l'approche de son maître, la jument fit front en baissant la tête, puis elle encensa, soulevant et jetant bas tour à tour l'enfant qui ne voulait pas lui rendre sa liberté.

— Petit, ordonna Guy, lâche tout!

Le jeune paysan s'enfuit. Aussitôt délivrée, *Cléo* se dressa sur les pieds de derrière, battant l'air de ses sabots de devant. L'écume argentait sa bouche et elle roulait des yeux fous. Eclairée par le soleil, son poitrail semblait d'or et les muscles de ses flancs frissonnaient. Une première fois, Guy bondit aux naseaux de la jument, essayant de saisir à la volée les brides fauves; la rusée *Cléo* avait cambré son long cou et il ne put l'atteindre. Il voulut recommencer, elle se piéta sur ses aplombs, lui faisant face, comme décidée à se ruer sur lui pour le renverser.

— Il va se faire blesser, murmurait Herminie, blanche d'effroi.

Le vicomte marcha vers *Cléo*, le bras droit tendu, comme s'il voulait la frapper, et la bête, farouche, se dérochant, renâclait en mâchant furieusement son mors. Enfin, au grand trot, elle fila, pleine d'insolence, frappant presque au passage avec un étrier le jeune homme dont le front s'empourpra de colère.

— *Cléo!* clama-t-il, furieux.

Et, tel fut l'empire de la voix de son dresseur que l'animal revint à grandes foulées vers lui; mais, au moment de l'atteindre, il obliqua. D'un élan fougeux, Guy s'était jeté à la crinière, qu'il avait empoignée. Epouvantée, Herminie le vit d'abord traîné par la jument en fuite, puis, profitant d'un saut même qui l'enlevait de terre, avec une adresse prodigieuse, le cavalier lui sauta sur les reins, se coucha le long de son cou, tandis qu'elle ruait, essayant de le désarçonner, et reprit enfin, avec un cri de triomphe, la bride tombée sur le cou. Jetant un nouveau cri de victoire, Guy, d'une violente secousse, renversait la tête de sa monture qui roulait encore des paupières égarées, stupéfaite d'être vaincue. Tout aussitôt,

*Cléo*, les oreilles couchées, partait avec une rapidité foudroyante vers le bois de Trefili.

— Quel centaure ! s'écria Germain, ému par tant de force et d'adresse. Il est magnifique !

— Si c'est un cheval de cette espèce que le vicomte nous procurera, je refuse de me faire conduire par lui, déclara M<sup>me</sup> Verget, méfiante.

Bouleversée par la crainte et l'admiration, Herminie marchait difficilement, les yeux fixés sur le groupe superbe formé par le jeune homme et son fougueux cheval.

Guy, couché sur l'encolure de *Cléo*, l'obligeait à décrire un vaste cercle qui la ramenait vers l'étang. En apercevant les Verget et Herminie que son effroi mêlé d'admiration médusait, par bravade il se dressa sur les étriers, les cheveux au vent et ses dents blanches luisant entre ses lèvres rouges. Puis, comme il n'arrivait pas à arrêter sa longue jument anglaise, lui donnant de l'éperon, il la lança vers la sortie du parc en criant d'une voix éclatante :

— Hardi, là !

Le bruit de cette galopade avait attiré Anne-Marie. A l'instant où Guy disparaissait derrière le parc, la jeune fille, ayant reconnu les visiteurs, s'avancait vers eux, semblable, en sa robe de tricot jaune de pollen, à une fleur mouvante à travers la prairie.

Comme elle tendait la main à Herminie, celle-ci, encore tremblante, lui dit :

— Comment ne vous opposez-vous pas à ce que votre frère monte des bêtes aussi indomptables que cette *Cléo* ? Ne craignez-vous pas qu'il ne lui arrive un accident ? A votre place, je mourrais de peur !

— Bah ! Guy est un solide cavalier et il a rendu souples bien d'autres bêtes que *Cléo*.

Puis, ayant considéré Germain, elle dit en riant :

— Ma pauvre Herminie, je pense que vous aurez bientôt une plus juste occasion de trembler pour votre propre frère. Il a déjà revêtu le costume du cavalier, gare à ses chevauchées !...

— Vous ne pensiez pas me railler avec tant d'à-propos, Mademoiselle, répliqua Germain en s'inclinant sur la main longue et nerveuse qu'Anne-

Marie lui tendait avec désinvolture. Nous venions justement prier le comte de Bignan de vouloir bien nous céder un cheval.

Et, tout fier de se présenter à la jeune fille en costume de sportsman, il se redressa en souriant avantageusement. Avant de quitter le Pender, il s'était regardé dans la glace avec complaisance et il s'était flatté qu'Anne-Marie aurait pour lui plus de considération.

Après l'avoir observé malicieusement, Anne-Marie s'écria :

— Bravo ! Je vous donnerai des leçons d'équitation.

— Il ne s'agit pas encore pour moi d'acquérir un pur sang, mais seulement un honnête bidet qui, véritable maître Jacques de notre petite exploitation, traînera la charrette en semaine, et, le dimanche, brillamment harnaché et attelé à un break, nous conduira à l'église.

— Sachant que le comte de Bignan s'occupe d'élevage avec tant de succès, nous avons tenu à nous adresser à lui, déclara solennellement M. Verget.

— Je vais aller prévenir mon père ; il est justement du côté de ses écuries.

— Ne le dérangez pas, Mademoiselle, et menez-nous vers lui, proposa M<sup>me</sup> Verget ; nous entrerons ainsi dans le vif du sujet et le cadre conviendra à merveille à une conversation hippique.

Au côté d'Herminie, longue, étroite, guindée, et dont la beauté uniquement spirituelle n'avait d'agrément que dans l'expression de ses doux yeux bleus, Anne-Marie, finement cambrée dans son sweater, s'avancait avec aisance sur la prairie, au pas rythmé de ses jambes nerveuses.

Germain, en marchant près d'elle avec une candide satisfaction, et afin de se donner l'air dégagé, fouettait ses guêtres de sa badine.

La jeune fille introduisit la famille Verget dans les communs aux grandioses proportions. Construits à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, ces vastes bâtiments étaient ornés de hautes lucarnes flamboyantes et s'harmonisaient avec le château. Modernisées à l'intérieur, les écuries étaient revêtues de carreaux blancs et tenues avec un soin qui

attestait l'amour que le comte de Bignan et son fils avaient pour leurs chevaux. Les petites bottes de cuir fauve d'Anne-Marie sonnaient sur le pavage. En la reconnaissant, *Antar*, un demi-sang qu'elle montait d'ordinaire, hennit et s'agita dans sa stalle. La jeune fille, s'approchant de la bête, la flatta de la main. Craintive, Herminie se tenait à l'écart, et, chaque fois qu'un cheval frappait de son sabot le pavage sonore, elle cillait nerveusement.

Le comte de Bignan, qui donnait des ordres à un palefrenier, en reconnaissant les arrivants, vint à eux, appuyé sur ses cannes.

Après lui avoir exposé le but de leur visite, M. Verget ajouta :

— N'ayant, mon fils et moi, aucune compétence en la matière, nous nous en rapportons à vous en toute confiance et accepterons les yeux fermés la bête que vous voudrez bien nous vendre.

En voyant Anne-Marie prendre un vif intérêt à la conversation engagée sur les mérites respectifs d'un tarbais ou d'un breton de Corlay et s'y mêler avec autorité, Herminie, surprise, considérait son amie. N'ayant jamais vécu que dans un songe dont elle semblait toujours mal éveillée, Herminie s'imaginait les autres jeunes filles à sa ressemblance, pleines de gaucherie, détachées des réalités de l'existence et uniquement préoccupées de charité et de poésie.

Germain, charmé de l'intelligence lucide, de la précision dans les termes dont faisait montre M<sup>lle</sup> de Bignan, s'émerveillait qu'elle alliât ces dons, assez rares chez une jeune fille, à une grâce piquante et à une élégance raffinée dans sa simplicité.

Comme Germain et son père hésitaient entre une jument isabelle et un tarbais d'un noir de houille, Guy, ramenant *Cléo* enfin domptée, pénétra dans l'écurie.

Les yeux brillants de sa victoire, le vicomte s'inclinait devant Herminie qui n'osait lui tendre les doigts ; bientôt, oublieuse de sa peur, elle s'enhardit jusqu'à caresser la croupe fumante de *Cléo* qui la regardait de ses gros yeux injectés de sang.

— Vous avez raison, Mademoiselle, de ne plus la redouter. Elle est douce à présent comme une agnelle. Il n'est rien de tel que de bien châtier pour se faire adorer.

Et Guy eut un rire satisfait.

Interrogé par Germain, il lui vanta la douceur et l'endurance des bidets bretons au point que les Verget se décidèrent pour un cheval de cette race.

— A la manière de nos paysans, mes chers voisins, nous ne concluons pas ce marché sans trinquer, proposa aimablement le comte de Bignan. Venez vous reposer au château.

Anne-Marie introduisit ses visiteurs dans le petit salon, et, tandis qu'elle servait le thé avec cette aisance qui ne se démentait jamais, Herminie, le buste roide dans un charmant fauteuil à médaillon recouvert de vieux jovy, écoutait parler du plaisir enivrant qu'il y avait pour un homme jeune et vigoureux à chevaucher les bêtes les plus rétives.

Rapproché d'Anne-Marie, Germain lui annonça la résolution qu'après plusieurs semaines d'hésitation il venait de prendre.

— Comment, vous abandonnez votre carrière universitaire pour demeurer au Pender? Vous vous en repentirez! se récria M<sup>lle</sup> de Bignan. Vous aussi êtes intoxiqué par l'amour du passé! Vous avez subi aussi fortement qu'Herminie l'envoûtement de la Bretagne. Je ne vous en fais pas mes compliments!

Décontenancé, Germain buvait son thé à petites gorgées. Il reprit :

— Détrompez-vous, Mademoiselle, ce n'est pas le passé qui me retient au Pender, mais le présent, le plaisir de l'action, de la vie plus saine. J'ai l'intention, lorsque, dans quelques mois, le bail du vieux Plouben sera terminé, de diriger notre petit domaine.

— Tu entends, Guy? appela Anne-Marie. M. Germain veut devenir agriculteur!

— Mais vous n'y entendez rien, mon cher! protesta le vicomte avec une brutale franchise. Vous me direz, parbleu, que c'est moins difficile de diriger un domaine que de passer l'agrégation; je vous l'accorde! Mais il faut des qualités « héré-

ditaires » — et il insistait sur ce mot — que seuls possèdent les paysans ou propriétaires qui, comme nous, se succèdent de père en fils sur leurs terres. Je crains que vous ne l'appreniez à vos dépens.

Comme, peiné, les Verget se taisaient, le comte, bonhomme, dit :

— Bah! nos amis s'y mettront, et, s'ils ont besoin de nos conseils, nous ne les leur marchanderons pas.

Bon garçon, Guy, rapproché de Germain, lui tapait amicalement sur l'épaule :

— Père a raison. Je me mets entièrement à votre disposition pour vous conseiller et je souhaite de tout cœur que votre intelligence obtienne de meilleurs rendements que la routine du vieux Plouben.

L'air sarcastique, Anne-Marie reprit :

— Puissiez-vous ne pas mourir d'ennui dans votre Pender. Vous croyez vivre les *Bucoliques* au lieu de les enseigner à vos élèves! Vous ne vous doutez pas de la vie de paysan que, faute d'une main-d'œuvre suffisante, vous serez obligé de mener. Bientôt, à votre insu, perdant le goût des choses de l'esprit, vous ressemblerez à tous les propriétaires de ce pays.

— Vous êtes sévère, Mademoiselle! Est-il possible que, parmi les châtelains de votre voisinage, il ne s'en trouve aucun de cultivé?

— Lorsque vous connaîtrez mieux notre Morbihan, vous vous convaincrez facilement de l'indifférence toute moyenâgeuse en laquelle s'obstine une partie de notre noblesse. Comme mon père le déclarait à M. Verget, lors de votre première visite, ni lui, ni Guy, ni leurs amis ne s'intéressent aux articles et aux livres qui ne traitent pas de finance ou d'agriculture. Soyez-en persuadé, Herminie est plus versée sur l'âme celtique que toutes les châtelaines réunies d'Armorique.

Le jugement sévère d'Anne-Marie, en même temps qu'il étonnait Germain pour la lucidité d'esprit et l'expérience qu'il dénotait chez la jeune fille, l'attristait. Sans doute, malgré le plaisir qu'elle semblait prendre à ses conversations lors de leurs fréquentes rencontres, il ne s'était pas flatté que sa résolution de rester au Pender pût

réjouir M<sup>lle</sup> de Bignan. Du moins, il ne s'était pas attendu de sa part à une si amère désapprobation.

Devant la mine atterrée du jeune homme, craignant de l'avoir froissé, elle reprit plus gentiment :

— Ne voyez dans mes paroles que le regret que j'aurais si une intelligence aussi cultivée que la vôtre-s'enlisait dans nos brumes bretonnes. Quand je songe à la vie que menaient nos mères, uniquement confinées dans la surveillance de leur intérieur, j'en éprouve le frisson. Heureusement que, plus pratiques et plus énergiques, nous savons nous rendre utiles en nous occupant d'œuvres sociales ; enfin, l'auto nous permet de nous échapper souvent de nos châteaux-prisons.

— Comment pouvez-vous parler ainsi, Anne-Marie ? protesta Herminie qui s'était rapprochée. Vous découragez mon frère avant même qu'il se soit mis à l'œuvre. Si j'avais connu, comme vous, le bonheur d'habiter le Trer, je ne voudrais jamais en sortir !

En prononçant ces paroles, ses yeux s'étaient posés sur le vicomte. Puis, baissant la tête, elle ajouta :

— Tout le mouvement de la vie moderne empêche l'âme de se recueillir.

— C'est peut-être parce que je redoute le recueillement que j'aime le mouvement et jusqu'à une certaine agitation. A trop réfléchir sur la vie, je deviendrais morose. Il est parfois bon de s'étourdir, prononça M<sup>lle</sup> de Bignan avec une certaine amertume, dont Germain fut remué.

« Ne serait-elle pas aussi heureuse qu'elle semble le paraître ? réfléchit-il. Indépendante, aisée et bien douée, aurait-elle des aspirations qu'elle redoute de ne pouvoir satisfaire ? »

Lorsque les Verget prirent congé des de Bignan, un fort vent d'ouest fouaillait le sombre troupeau des nuages soudain rassemblés. Des canards sauvages, des pétrels et des grèbes annonciateurs de l'hiver lançaient leur âcre clameur. Au sortir de la pièce tiède et de l'atmosphère cordiale qu'ils y avaient respirée, les Verget éprouvaient, sans vouloir se l'avouer les uns aux autres, une impression de malaise. Une sorte d'angoisse étreignait Germain ; seule, Herminie rayonnait. Dans

la nuit naissante, des arbres en têtards, aux vieux troncs dépouillés, se dressaient comme de redoutables massues sur le ciel où saignaient encore des lambeaux de clarté.

Afin d'éviter les ornières que l'obscurité aurait dissimulées, M. et M<sup>me</sup> Verget et Germain prirent la grand'route qui, passant par le Mengan, les ramènerait au Pender. Absorbée dans un rêve, Herminie s'était déjà engagée dans le chemin creux envahi par l'ombre. Elle n'entendit pas l'appel de ses parents qu'ils durent renouveler plusieurs fois. Lorsque la jeune fille se retourna, elle considéra sa mère avec une sorte de surprise, puis son père; enfin, ses yeux restèrent attachés sur ceux de Germain qui, saisi, pensait :

« Elle me regarde, mais elle ne me voit pas. Que cherche-t-elle à travers moi? Et, moi-même, je ne reconnais plus ma sœur. Ce sont ses traits et ce n'est plus sa douce physionomie. Il me semble qu'un autre esprit l'anime. C'est elle, transfigurée, beaucoup plus belle!... Est-ce que, moi aussi, je ne commence pas d'apercevoir la vie à travers un mirage et Anne-Marie n'a-t-elle pas raison de m'avertir de ne pas me laisser embourber dans une mare vaseuse? »

La gravité de la résolution qu'il avait prise l'accabla soudain. Edmond et Louise n'étaient pas moins surpris que Germain de l'étrangeté de leur fille. Elle marchait devant eux, insensible à tout ce qui l'entourait, et son frère remarquait que tout le côté un peu anguleux de sa sœur, trop mince pour sa haute taille, s'était assoupli et qu'une grâce émanait d'elle.

\* \* \*

Alors, la vraie vie de campagne commença pour les Verget.

Pendant les mois d'été, ils avaient eu un peu l'impression d'être en vacances. Avec novembre qui les trouvait réunis tous les quatre devant le feu clair, ils avaient vraiment conscience de commencer une nouvelle existence qui leur apparaissait, non dans sa réalité, mais embellie par les couleurs que leurs imaginations lui prêtaient. Ger-

main, qui avait pris un permis de chasse afin de s'endurcir aux marches et à la fatigue, vainquit sa répugnance à tuer lapins de garenne et oiseaux de mer afin de pouvoir accompagner dans leurs bois Guy et Anne-Marie de Bignan. Et il s'étonnait de l'âpre plaisir qu'il prenait à ces randonnées dans les fourrés du Trer, où l'or rouge des derniers feuilles frémissait, et à travers les landes où le vent de mer sifflait lugubrement.

Le mauvais temps n'avait pas ralenti l'activité de M<sup>me</sup> Verget. Si elle passait moins d'heures au jardin, elle se multipliait de la cuisine à l'office et à la petite laiterie où, aidée d'Herminie, elle confectionnait beurre et fromage.

Affectueusement taquin, son mari la comparait à la femme forte qui, levée avec le jour, surveille les servantes et prend part à tous les travaux de la maison. Il ne lui déplaisait pas, en effet, de commander sa cuisinière Mathurine, le valet Isidore et les lingères, laveuses et journalières. Déjà, elle avait pris un ton impératif quand elle entretenait les villageoises. Elle prenait au sérieux son rôle de petite châtelaine : sous son regard, tout s'ordonnait.

L'exemple d'Anne-Marie de Bignan avait modifié les conceptions d'Herminie sur l'existence de la jeune fille à la campagne, et l'accueil que lui réservaient les paysans, lorsqu'elle pénétrait dans leurs fermes avec de bonnes paroles, des conseils d'hygiène ou quelque friandise, lui avait fait comprendre que ces cultivateurs enrichis se montraient hostiles à tout ce qui ressemblait à une intrusion dans leur vie privée ou à une charité déguisée.

Au contraire, les jeunes femmes, flattées d'être traitées comme celles des grandes villes, s'empres- saient à la consultation des nourrissons et, fières de montrer leurs poupons dans leurs plus beaux atours, rivalisaient de soins et de coquetterie. Trois fois par semaine, Herminie rejoignait Anne-Marie dans la maison du bourg transformée en dispensaire ; vêtue d'une blouse et d'un voile qui la faisaient ressembler à une religieuse, elle aidait à faire des pansements, des piqûres et à la pesée des bébés.

Germain remarquait avec satisfaction qu'Herminie, à ce métier d'infirmière qui la mettait en présence des réalités et demandait adresse et décision, perdait peu à peu sa gaucherie, sa timidité d'un autre âge pour prendre plus d'autorité, plus de liberté d'allures et de propos. Une véritable transformation, dont la cause était peut-être l'amour que Guy de Bignan lui inspirait, s'accomplissait en elle et la rendait plus séduisante. La joie irradiait de son pâle visage, que la vie au grand air rosissait et ambrait.

Ses devoirs accomplis, Herminie s'abandonnait au plaisir de pouvoir sortir librement à toutes les heures de la journée, sans s'occuper de toilette et de correction. Des sabots à ses pieds, coiffée d'un béret, et la voilà prête à parcourir les champs ou les bois. Elle revenait de ses promenades avec des brassées de houx dont les baies rouges éclataient joyeusement sur le fond sombre des vieux meubles.

... Quatre coups sonores tintaient à l'horloge de la salle du manoir quand la famille s'y trouva de nouveau réunie. Par cette sombre journée de décembre, c'était déjà la nuit, et le brouillard, un instant dissipé, s'était reformé et se résolvait en pluie d'une finesse telle qu'on ne l'entendait même pas tomber sur le sable des allées.

Herminie écoutait avec complaisance l'horloge à poids :

— C'est déjà une voix amie, fit-elle remarquer, lorsqu'une seconde fois le timbre grave répéta les quatre sons.

Penchées sous la lampe, Herminie et sa mère ajoutaient de « grilles » de la vieille toile tissée à la main et découverte à la ferme de Plouben, afin d'en confectionner des napperons. Ainsi éclairée, Herminie, dont les cheveux de seigle se dorraient et le teint pâle devenait plus chaleureux, était presque jolie. Un contentement intérieur et une sorte de sourde extase illuminaient son visage.

A ce moment, venant des bois du Trer, les sons à la fois éclatants et tristes d'un cor de

chasse retentirent, et la jeune fille, portant la main à son cœur, le visage tendu dans la direction du son, l'écoutait avec ravissement. Quel Roland sonnait ainsi de l'olifant ?

Germain, rompu de fatigue, interrompait sa lecture et sa pensée rejoignait celle de sa sœur pour courir sur les traces de l'intrépide chasseresse Anne-Marie.

Oubliant le jeu cruel auquel s'était adonné Guy avec une ivresse qui l'eût épouvantée, la course affolée du lièvre forcé, le vol palpitant de la perdrix blessée ou les larmes du cerf, elle ne voulait songer qu'au vicomte, sanglé dans son habit rouge et courant comme un centaure à travers la forêt. Dans son imagination nourrie de légendes et de contes du temps passé, la vénerie se confondait avec la chevalerie, et les randonnées de Guy et de ses compagnons devenaient à ses yeux une héroïque chevauchée.

Leur dîner terminé — dîner qui leur parut délicieux, car il avait été composé exclusivement par les produits du Pender et Herminie avait eu le plaisir de ramasser elle-même, parmi les feuilles mortes, les châtaignes du dessert, — les Verget vinrent se former en demi-cercle autour du foyer qui, malgré ses bûches accumulées sur les landiers, n'irradiait guère de chaleur. Dans la grande pièce, les angles obscurs demeuraient toujours froids et les coulures d'eau y glissaient sans cesse. Retirée de sa suspension, la lampe était posée sur une vis d'antique pressoir à cidre, promue à la dignité de piédestal. Avant d'ouvrir leurs livres pour commencer ces veillées qui leur étaient chères comme les heures les plus douces de leur intimité, les Verget, dont les sièges se touchaient, s'entretenaient d'abord, quelques instants, des incidents du jour, et c'était entre eux comme l'examen de leurs consciences. Pendant leurs silences, ils entendaient parfois l'aboïement étouffé du chien de la ferme courant dans le brouillard, ou bien, les nuits agitées, le râle des pins dont les grands bras touffus, semblant porter manteau, offraient prise au vent et se démenaient dans la rafale.

— Voici le moment que j'attends toute la journée, confiait Herminie penchée sur l'épaule de sa

mère qui promenait une main sur les cheveux de sa fille.

Puis Herminie referma les paupières afin de retenir les images à la fois adorables et mélancoliques de son imagination, parmi lesquelles revenaient sans cesse le château du Trer et Guy de Bignan, campé sur son cheval comme le saint Georges de Carpaccio!

\* \* \*

Réunis autour du comte de Bignan, qu'une crise de goutte particulièrement aiguë clouait sur son fauteuil depuis trois semaines, les Verget s'informaient affectueusement de ses nouvelles.

Le comte, les jambes emmitouffées de flanelle, déclara avec un air à la fois humble et narquois :

— Il paraît que cet accès est encore dû à mes péchés. Je n'ai pas suivi assez aveuglément les prescriptions de notre infirmière-major, qui me ferait mourir à force de diète, de restrictions et de purges.

— Il est bien dommage, père, riposta Anne-Marie, que vous ne soyez pas soumis au régime sévère des hôpitaux. De cette façon, vous ne pourriez plus me désobéir et votre santé s'en trouverait mieux.

— Et qui te dit que je ne préfère pas souffrir de temps à autre, en expiation de ma gourmandise, plutôt que d'être condamné, chaque jour, à absorber tes nourritures de régime? Crois-moi, un bon perdreau, arrosé de généreux bourgogne, mérite bien quelques gémissements.

« Mon cher Verget, la gourmandise, voilà encore une tradition qui se perd. « Le bien manger » faisait partie du bon vieux temps et était preuve d'aristocratie. Aujourd'hui, le goût perverti par les mets sophistiqués, dont le coup d'œil et les noms pompeux ne masquent pas l'indigence et l'insipidité, ne sait plus apprécier la véritable cuisine française, et les bonnes maisons vous servent à présent des menus internationaux de palace-hôtels. »

Bien qu'indifférent au bien-être de la table, M. Verget, après avoir approuvé M. de Bignan,

prononça d'un air où la surprise se mêlait à l'indignation :

— Mon cher comte, vous ne devineriez jamais la proposition que j'ai reçue ce matin ? L'honnête Plouben, le pauvre Plouben qui prétendait avoir tant de peine à payer son fermage m'a carrément demandé si nous ne serions pas disposés à lui vendre notre ferme du Pender !

— Ah ! Ah ! ce brave Plouben ! Voyez-moi cela ! éclata M. de Bignan. Je ne désespère pas de voir un jour mes métayers maîtres du Trer...

Et ses yeux verts comme des feuilles de nénuphars se bridèrent dans un sourire de mépris.

— Le morceau serait dur à avaler, protesta Germain, et Guy ne permettra pas que vos terres perdent de leur valeur.

— Le plus amusant, reprit M. Verget, c'est que Plouben semblait faire preuve à notre égard de la plus touchante sollicitude. De son discours embrouillé, j'ai cru comprendre à peu près ceci : « Des fois, tout en étant riche, on peut être pauvre... M'est avis que pour un monsieur venu se retirer aux champs — et qui n'y entend rien — c'est bien du tracas de faire valoir soi-même sa propriété. Rien qu'avec le Pender, son parc et sa petite réserve, on aurait bien de l'agrément et l'on s'éviterait de la fatigue et du tracas... » A chacun son affaire : le paysan à la charrue et le bourgeois... les mains dans les poches, car, naturellement, pour ces braves gens, lire, écrire, méditer, c'est ne rien faire. Du reste, il se montrerait généreux et paierait les terrains, qu'il connaît depuis le temps des temps, un bon prix.

— « Des fois, tout en étant riche, on peut être pauvre ! » Quel philosophe, ce Plouben, observa le comte en frottant ses genoux enflés.

— Et dire qu'Herminie et moi tricotions pour ses petites filles ! s'indigna M<sup>me</sup> Verget.

— N'avais-je pas raison, intervint Anne-Marie, lorsque je vous disais qu'il n'y a plus de pauvres dans le Morbihan ?

— Il tombait mal, ce vieux Plouben, dit Germain avec assurance. J'ai précisément renoncé à l'enseignement pour prendre en mains la direction du Pender, et j'ai hâte qu'il me cède la place.

Mon inaction commence à me peser. La proposition de Plouben me rassure, car elle me prouve que le dernier des paysans est capable, par son seul travail, de gagner une petite fortune.

Comme il prononçait ces mots, Germain surprit les regards ironiques échangés par Anne-Marie et son frère.

Piqué, le jeune-homme songea :

« Eux aussi, comme Plouben, me croient incapable de faire un bon agriculteur... Je leur prouverai qu'ils se trompent! »

— Autre nouvelle, dit à son tour M<sup>me</sup> Verget. Figurez-vous que Perrotin se fait bâtir une villa, avec « tout le confort moderne », à la sortie du Mengan, sur la route de Questembert. Ce matin, à l'issue du marché, mon mari et moi avons dû subir les explications de l'entrepreneur, qui a cru bon de nous faire admirer le plan de sa maison dont le plus bel ornement sera, devinez quoi?...

— Une salle de bains! répondit Anne-Marie en riant.

— Vous l'avez dit!

— Salle de bains tout honorifique, reprit la jeune fille, Perrotin et sa grosse commère se garderont bien de salir leur baignoire en se plongeant dedans, et ils continueront, comme par le passé, de se débarbouiller le bout du nez avec un torchon, au beau milieu de leur cuisine.

— Cette « villa » sera d'ailleurs un attentat au bon goût, et sa toiture à pans coupés, revêtue de tuiles rouges, et son balcon à prétention balustres en ciment armé, rompront l'harmonie bleue et argent de ce délicieux village du Mengan, déclara Herminie avec indignation.

— Que voulez-vous, ma chère enfant, riposta le comte dont les idées en architecture n'avaient pas l'intransigeance de celles des Verget, Perrotin est reconnaissant au ciment armé qui l'enrichit. Ce n'est pas en vain qu'il a fourni les matériaux pour les constructions que les Américains avaient élevées comme par un coup de baguette magique au camp de Meucon.

— Pendant qu'il faisait l'entrepreneur, sa femme remplissait les tiroirs de son comptoir de tous les billets que les paysannes lui versaient en échange

du chocolat, des gâteaux et des liqueurs de marque, ajouta M<sup>me</sup> Verget.

— L'avarice du paysan, comme la sobriété du Breton, ne serait-elle qu'une légende? interrogea l'ancien magistrat.

— Mon cher Verget, tant que nos Bretons ont peiné pour gagner les quelques centaines de francs qui servaient à leur entretien annuel, ils ont été près de leurs sous et sobres. — Le cidre excepté, bien entendu, car le plus misérable trouva toujours l'argent d'une bolée. — A présent, ils ont du papier plein leurs poches... Que voulez-vous qu'ils en fassent, sinon l'échanger pour de la nourriture, ou, mieux encore, pour de la terre?

« Soyez bien persuadé que le jour de l'armistice Perrotin a pavoisé à contre-cœur, d'autant plus que son fils « servait » la France dans le ravitaillement. Encore quelques années de guerre et ce digne homme aurait pu m'acheter le Trer.

— Oh! quel paradoxe! se récrièrent les Verget, scandalisés. Certainement, Perrotin a adroitement profité des circonstances pour s'enrichir, mais de là à désirer la continuation de cette hécatombe... et se sentir de taille à devenir châtelain du Trer?...

— Pourquoi pas? Ce ne serait pas la première fois que des gens de sa sorte nous ont dépossédés!

— Il faudrait, ce qu'à Dieu ne plaise, une révolution.

— Sans parler de révolution, nous avons dans notre famille un exemple de ce que, légalement, un homme de rien, mais retors, peut faire pour acculer à la ruine un grand propriétaire terrien comme moi.

Et comme les Verget ouvraient des yeux étonnés, le comte reprit :

— Vous avez peut-être aperçu en vous promenant le château de Trégoat?

— Admirable demeure! s'écrièrent en chœur les Verget. Mais n'est-ce pas le fief héréditaire des de Séran?

— Détrompez-vous, mon cher Verget. Trégoat appartenait à mon cousin, Yves de Penmur. En ce temps-là, Trégoat était entouré d'immenses bois qui se confondaient avec la forêt de Trédion.

— Il reste encore de chaque côté de ces

nobles bâtiments du XVII<sup>e</sup> siècle de belles futaies!

— Oui, pour vous qui n'avez pas connu sa belle forêt avant que Tardivel, le marchand de biens, l'eût ravagée.

\* Yves de Penmur, un original qui passait sa vie dans sa bibliothèque à faire des recherches dans ses parchemins et à entretenir une correspondance active avec tous les archivistes et bibliophiles de Bretagne, n'avait rien d'un gentilhomme terrien. S'il aimait son château — qu'il négligeait d'ailleurs d'entretenir, préférant s'endetter en acquérant des éditions rares, — il méprisait la terre ou, plutôt, s'en désintéressait complètement. Il trouvait que mon père et moi ressemblions plus à des paysans qu'à des nobles, et il est de fait que nos préoccupations ne s'accordaient guère aux siennes. C'est très joli d'être savant, lettré, déclara le comte en regardant lourdement et ironiquement M. Verget et Germain, mais, si l'on n'est pas un esprit réaliste, inutile de gérer son bien, à moins d'avoir une telle fortune en banque qu'on puisse se payer le luxe, chaque année, de combler les déficits, ce qui n'était pas le cas d'Yves de Penmur. Ses terres étaient médiocres, mal cultivées par des fermiers sans surveillance. Trégoat possédait surtout des bois magnifiques que mon cousin se refusait d'exploiter, car il se plaisait à penser que chaque arbre remontait à Henri IV, ou, tout au moins, à l'époque où les dragons du duc de Chaulnes pendaient à leurs branches les paysans révoltés contre la gabelle, ce qui divertissait grandement la marquise de Sévigné...

\* Je dois dire, à la décharge d'Yves de Penmur, que sa solitude encourageait son originalité. Il n'avait pas eu de chance! Très laid et peu porté au mariage, il avait épousé sur le tard une femme beaucoup plus jeune que lui, car, fils unique, il tenait à assurer la perpétuité de son nom et empêcher Trégoat de passer en d'autres mains que celles des enfants qu'il espérait bien avoir... On prétend, dit le comte en baissant la voix et en clignant de l'œil à M. Verget, que le soir de ses noces, l'épousée, une fille de vieille noblesse, mais pauvre, et qui sans doute n'avait consenti à cette union que pour s'assurer une existence honorable,

s'enfuit... pour ne jamais revenir. Yves de Penmur vécut donc de plus en plus confiné dans sa bibliothèque, laissant ses fermiers piller son bien.

« Tardivel, de son état expert géomètre, mais, en réalité, marchand de biens, et qui mettait en coupe réglée tous les bois de la région, guettait avec une patience de chat espérant une souris la ruine inévitable de mon cousin. A cette époque-là — la terre ne rapportait presque rien, — mes parents vivaient au Trer honorablement, mais modestement ; il nous fut donc impossible d'avancer à notre parent les sommes qui auraient peut-être permis de sauver Trégoat des mains crochues de Tardivel. Tardivel prit donc figure de sauveur aux yeux d'Yves de Penmur qui, je vous le répète, n'entendait rien aux affaires, en lui prêtant sur hypothèque. Et, au bout de quelques années, ce qui devait arriver se produisit : Trégoat devint la possession de Tardivel. La veille du jour où il fut certifié par ministère d'huissier à Yves de Penmur d'avoir à vider les lieux, ce sceptique, cet homme du XVIII<sup>e</sup> siècle, égaré à notre époque, se tira un coup de pistolet dans sa bibliothèque. »

— Quel affreux drame ! s'exclamèrent les Verget. Et quelle canaille, ce Tardivel !

— Canaille tant que vous voudrez, mais sans cependant sortir de la légalité. Avouez que mon cousin, par son incapacité, avait bien un peu mérité son sort ? Encore une fois, mon cher Verget, à mon sens est digne de posséder sa terre le paysan qui la cultive ou bien le noble ou le bourgeois qui s'en occupe avec compétence.

— J'aurais bien voulu voir la figure que faisait ce grossier marchand de biens dans cette demeure seigneuriale, dit Herminie méprisante.

— Eh bien ! figurez-vous, ma chère enfant, qu'il devait se dégager de Trégoat un tel air de noblesse que ce rustre, cet épais paysan, fort intelligent d'ailleurs, subit au bout de quelques années une véritable transformation. D'abord comme honteux de ce rôle de châtelain qu'il avait usurpé, il n'habitait que les communs. Ayant réalisé une belle fortune avec l'exploitation des bois qu'il s'était empressé de faire abattre, il restaura le château qui en avait grand besoin, fit défricher les landes

devenues aujourd'hui de belles prairies. Mais il comprit que, pour faire figure de châtelain, il fallait prendre femme, et, bien qu'ayant dépassé la cinquantaine, il épousa une jeune fille de Vannes, d'assez bonne bourgeoisie, ce qui lui permit de jouer au monsieur.

De cette union naquirent deux enfants : un fils et une fille, élevés, l'un chez les Jésuites de Vannes, l'autre au Sacré-Cœur de Quimper. Alain Tardivel est devenu le grand avocat d'affaires que vous connaissez certainement de réputation.

— Non seulement de réputation, mais « de visu » : il a plaidé pour *Les Chantiers de la Loire-Inférieure* dans une affaire où je siégeais, dit M. Verget. Et, bien qu'à mon sens son client eût tort, il a gagné, par son talent, sa précision, sa subtilité et la hardiesse de ses points de vue, ce gros procès.

— Vous voyez que le fils du rustre Tardivel a franchi l'étape, remarqua Anne-Marie. Quant à sa sœur, Reine-Anne, devenue vicomtesse de Sérán, elle s'est si parfaitement assimilé le ton de la noblesse bretonne qu'on dirait qu'elle en descend en droite ligne au lieu de n'en faire partie que par alliance. C'est sans doute pour se faire pardonner son père, marchand de biens nobles, qu'elle est à la tête de toutes les œuvres diocésaines et monarchistes.

— Oui, mon fils et moi faisons figure de républicains par rapport aux Sérán, acquiesça le comte. Ils me reprochent mon libéralisme. Que diable ! il faut être de son temps. A quoi bon s'entêter à vouloir une impossible restauration monarchique ? Ne vaut-il pas mieux mettre tous nos efforts à maintenir les grands domaines en collaborant avec les paysans et en leur permettant de connaître un large bien-être ?

— Oui, je crois que l'aristocratie terrienne a encore de beaux jours, à condition, bien entendu, que ses représentants participent dans la plus large mesure à la vie moderne, déclara Guy.

Surpris, M. Verget fronçait les sourcils. Dans la bouche d'un de Bignan, ces déclarations sonnaient mal, car, adhérer à la vie moderne, n'était-ce pas rompre avec la Bretagne traditionaliste ?

Réconforté par les paroles de Guy, qui reconnaissait la prépondérance en agriculture de l'initiative, des innovations hardies, Germain se rengorgea devant Anne-Marie.

— Et fréquentez-vous les enfants de ce Tardivel ? interrogea M. Verget en se tournant vers le comte de Bignan.

— Non. Bien que l'incapacité notoire d'Yves de Penmur dût le conduire à la ruine, nous avons rendu Tardivel responsable de la mort de notre parent.

— Mais il y a prescription, remarqua en souriant l'ancien conseiller, et les enfants ne semblent avoir hérité du père que sa fortune.

— Sans doute ! Je ne les poursuis pas de ma haine ni de mon mépris, et, lorsque mes enfants rencontrent chez des amis Armelle, Gisèle et Olivier de Séran, à peu près de leur âge, ils se saluent ; mais je préfère m'en tenir là !

— Et qu'est devenue la bibliothèque d'Yves de Penmur ? interrogea M. Verget.

— Pour qu'elle ne tombât pas entre les mains de Tardivel, qui l'aurait peut-être détruite ou vendue, il l'a léguée à la bibliothèque de Rennes.

— Quel dommage ! soupira M. Verget. J'aurais été heureux de pouvoir consulter quelques-uns des volumes rares qu'elle contenait certainement.

Les Verget se retirèrent.

Comme ils approchaient du Pender, ils trouvèrent, dans le chemin creux qui conduisait à la ferme, le vieux Plouben rentrant ses vaches. Le dos voûté, il traînait pesamment ses pieds chaussés de gros sabots parmi les feuilles mortes qui sentaient la pourriture. Il répondit au salut bienveillant d'Edmond et des siens par un regard hostile. Ce vieux paysan, attaché à ce sol que le labeur obstiné de plusieurs générations de Plouben lui permettait enfin d'acquérir, en voulait à ces étrangers, à ces bourgeois, à ces fainéants, de s'y installer à sa place.

Et Germain, devinant les pensées obscures du fermier, songeait qu'en effet seuls avaient droit de posséder la terre ceux qui la travaillaient, et il eut hâte de s'y courber à ton tour !



Un jour qu'Anne-Marie furetait avec Herminie dans l'ancienne salle des gardes du Trer, elle découvrit, au fond d'un de ces coffres de mariage en chêne massif, cloutés, ornés de lourdes peintures, des costumes anciens.

Indifférente à la poussière et aux mites qui les saupoudraient, Herminie déployait les amples jupes, admirait les soies brochées des justaucorps et des gilets.

— Qu'une assemblée de seigneurs et de dames vêtue de la sorte devait être splendide! s'exclama M<sup>lle</sup> de Verget. Et quel regret que ces modes aient disparu!

— Quelle chance, au contraire! Imaginez-vous le supplice qu'enduraient mes aïeules emprisonnées dans ces carapaces!

Et M<sup>lle</sup> de Bignan, l'air dégoûté, faisait remarquer la doublure de toile grossière des corsages et la lourdeur des jupes.

— Comment pouvait-on se mouvoir là dedans? Ces vêtements condamnaient les nobles à une existence d'apparat qui devait être bien ennuyeuse. Je préfère ma jupe courte, mes sandales de tennis et mon indépendance!

— Une idée, proposa Herminie : si nous nous déguisions?... Je suis sûre, Anne-Marie, que vous auriez grand air avec cette robe Louis XIII de brocart vert et argent.

— C'est justement celle que portait Judie-Roseline de Bignan sur le portrait qui est au salon et qui fait l'admiration de M. Verget.

— Mais il faudrait que nos frères se déguisassent aussi... Je vois très bien le vicomte avec l'armure de Beaumanoir ou d'Olivier de Clisson et Germain avec le costume sévère des écrivains de l'époque de Descartes.

— Nous serions grotesques!

— Pas du tout! Cette reconstitution enchanterait mes parents et distrairait peut-être le comte de Bignan, condamné ces temps-ci, par la goutte, à la réclusion.

Pour faire plaisir à Herminie, et aussi par désœuvrement — l'hiver au Trer était mortellement

ennuyeux ! — Anne-Marie acquiesça à ce désir. En grand secret, les deux amies préparèrent les costumes. En rembourrant sa gorge et en pratiquant des soufflets dans le corsage en pointe, étroitement ajusté, de son aïeule, elle pouvait, à la rigueur, porter la robe de brocart vert et argent à la mode de 1621, comme en certifiait la date inscrite sur le portrait, à côté des armoiries. Mais il ne pouvait être question de se procurer pour Guy une armure du XIV<sup>e</sup> siècle. Il fut donc décidé qu'on lui accommoderait un pourpoint de velours amarante et le gilet à fleurs d'Hercule-Yves-Alain de Coat-By, son aïeul du côté maternel, président des Etats de Bretagne sous la régence de Louis XV. Herminie se serait contentée du bonnet et du fichu de Sylvie-Jacquette de Caldéranelle, mais Anne-Marie décréta qu'elle n'avait pas du tout le type des femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle ; ce qu'il lui fallait, c'était l'accoutrement d'une châtelaine gothique ; elle semblait l'une de ces saintes mystiques échappées d'un livre d'heures ou descendues d'un vitrail.

Ravie, Herminie se prêta de bonne grâce à cette transformation. Afin de ne rien livrer à la fantaisie, M<sup>me</sup> de Bignan conduisit son amie à Josselin, dans son auto. Dans l'église, devant le beau tombeau d'Olivier de Clisson, elles prirent un croquis du costume de Marguerite de Rohan, couchée au côté de son époux.

Il fut décidé que cette surprise-partie, d'un nouveau genre, aurait lieu le soir de Noël. Les Verget passeraient la soirée au château, puis on se rendrait ensemble à la messe de minuit en portant des lanternes et en chantant de vieux noëls bretons, et l'on reviendrait réveillonner.

Germain et sa sœur étaient enchantés de ce déguisement qui n'était pas seulement pour eux un amusement, mais une occasion de pénétrer davantage dans l'intimité de Guy et d'Anne-Marie et leur donnerait pour quelques heures l'illusion qu'ils étaient eux aussi des de Bignan...

Le soir de Noël, laissant M. et M<sup>me</sup> Verget, le comte et la chanoinesse de Brévelay absorbés par un bridge, les jeunes gens montèrent s'habiller,

Au moment de pénétrer au salon, Anne-Marie fit jouer à son « phono », dissimulé par un paravent, un air de Lulli, et ce fut au son de cette musique que, se tenant par la main, ils firent leur apparition.

Interrompant leur partie, les joueurs s'exclamèrent en riant.

— Quelle mascarade est-ce là ? s'écria le comte, amusé et goguenard. Je me croyais à Noël et non pas au mardi gras !

Mais la chanoinesse et M. et M<sup>me</sup> Verget exprimèrent leur satisfaction.

— Quelle merveilleuse reconstitution ! Mes compliments ! déclara M. Verget. C'est le passé dans ce qu'il a de plus gracieux que vous faites revivre ce soir pour le plaisir de nos yeux.

Attendrie, M<sup>me</sup> Verget contemplait sa fille qui paraissait encore plus longue et plus frêle dans sa longue robe bleue, au justin bordé d'hermine et avec ses deux tresses pâles qui retombaient jusqu'à ses hanches étroites.

A l'air de Lulli : *Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas ?* avait succédé la ballade du roi de Thulé, de la *Damnation*. Herminie, assise devant un rouet, accomplissait les gestes de la fileuse.

— Marguerite... sans Faust, plaisanta le vicomte de Bignan. A-t-elle l'air assez gothique ! On dirait que pour M<sup>lle</sup> Verget le temps n'a pas marché.

— C'est à cette époque de foi et de chevalerie que j'aurais voulu vivre, prononça la jeune fille avec ferveur. Il me semble qu'en endossant ce costume j'ai retrouvé mon âme d'autrefois.

— Mets-toi sous le portrait de Judic-Roselinde, commanda d'un air impérieux la chanoinesse de Brévelay à sa nièce. Ma parole, elle aussi avait des yeux verts comme les tiens et comme sa robe, je ne m'en étais pas encore aperçue. Et cependant, tu ne lui ressembles pas ! Oh ! mais pas du tout, ma chère ! acheva-t-elle en toisant Anne-Marie d'un air dédaigneux.

M<sup>lle</sup> de Bignan avait scrupuleusement copié, dans les moindres détails, le portrait de son aïeule qui portait aussi les cheveux courts. Elle n'avait eu qu'à friser les siens en fines bouclettes depuis

la racine et à les jeter en arrière ; mais son visage, à l'expression décidée et ironique, ne rappelait pas celui bien en chair de la grasse Roselinde. Son cou était trop mince pour supporter le collier d'énormes perles rondes et remplir le grand col évasé découpé en créneaux qui se terminait par une lourde rosace de ruban rose. Son corps gracile et souple flottait dans la jupe à vertugadin, et, malgré la gravité qu'elle essayait de lui donner, sa démarche de sportive manquait complètement de solennité.

L'épreuve fut encore peut-être plus redoutable pour Guy lorsqu'il fut confronté avec Hercule-Yves-Alain de Coat-By. Son visage hâlé, énergique, paraissait trop brun sous la perruque poudrée, et ses gestes de « chauffeur » avaient une raideur d'automate dans les manches de cet élégant pourpoint dont sortaient sur le portrait des mains blanches et onctueuses, plus habituées à manier l'épée de cour et la plume que le mancheron des charrues et le volant des tracteurs.

Germain se trouvait une certaine ressemblance avec le Maître de Saci sur le beau portrait de Philippe de Champagne dont il avait copié une reproduction, ce qui prouverait que les visages modelés par la pensée sont moins sujets au changement et moins tributaires des modes que ceux des hommes de guerre ou de salon ?

Une glace leur renvoyait leur image : empruntés, gauches, presque confus, ils se regardaient.

— Nous sommes ridicules ! avoua Anne-Marie, et papa a eu le mot qui convenait en nous voyant entrer : Quelle mascarade !

— Vous êtes sévère, Anne-Marie ! protestèrent les Verget.

— ... Mais juste ! reprit la jeune fille en riant.

— N'y voyez-vous pas la preuve, monsieur Verget, qu'on ne peut faire revivre le passé ? demanda Guy. Tout Bignan que nous sommes, et malgré leurs défroques, nous sommes devenus complètement étrangers à nos ancêtres.

Assombri, le comte approuvait de la tête. Cette mascarade lui faisait mieux sentir l'avènement d'un monde où ceux de sa sorte n'avaient plus guère de raison d'être, et il semblait que ce soir

il ne se trouvait pas chez lui entre ces vieilles murailles où, depuis la fondation du Trer par Joël I<sup>er</sup>, les de Bignan avaient exercé un pouvoir amoindri de siècle en siècle et dont il ne restait que quelques miettes entre ses mains...

Les sentiments que le comte et ses enfants éprouvaient : celui d'une déchéance chez le vieillard, d'une rupture chez Guy et Anne-Marie, les Verget ne pouvaient les soupçonner. Ils étaient persuadés qu'il eût suffi de rétablir les institutions de l'ancien régime pour ressusciter le passé et redonner à la France l'esprit et le cœur d'autrefois.

La chanoinesse, qui ne perdait jamais l'occasion de donner une leçon à sa nièce, prononça sentencieusement :

— Comment pourrais-tu, avec tes manières de sportive et tes détestables idées modernes, ressembler à ton aïeule Roseline, femme forte suivant l'Évangile, ce qui ne l'empêcha pas de briller à la cour lorsqu'elle y fut présentée et dans les salons de Rennes et de Nantes où se retrouvait toute la noblesse bretonne ?

— Mais, ma tante, croyez bien que je ne cherche nullement à lui ressembler ! Je vous avoue que j'ai hâte de reprendre la tenue qui convient si bien à ces manières et à ces idées que vous réprouvez et qui représentent pour la jeune fille d'aujourd'hui une précieuse conquête, dit Anne-Marie en se retirant dans sa chambre pour se déshabiller.

— Pauvre M<sup>lle</sup> Herminie ! dit Guy en se rapprochant de la jeune fille attristée, vous venez de perdre vos illusions. Bah ! Pourquoi boudier le temps présent ? Notre époque a du bon ; il ne faut pas regretter un passé où nous n'existions pas et qui semblait peut-être horrible à nos ancêtres.

Herminie avait lâché son rouet, et, les mains jointes comme en prière, ses doux yeux pâles levés vers le vicomte, elle lui souriait ingénument, et son sourire semblait dire : « Comment pourrais-je regretter un temps où vous n'étiez pas ? »

\* \* \*

En pénétrant dans la forêt de Trédion, Guy de Bignan mit *Cléo* au pas. La jument, encore halc-

tante de sa longue course, s'apaisa, et Guy caressa longuement et doucement son col fumant. Il lui parlait tendrement.

— Ma belle! Ma jolie! Tout doux! Tout doux! Ne nous fatiguons pas! Rien ne nous presse. Vois comme il fait bon ici!

C'était un chaud après-midi de septembre. Dans le ciel d'un bleu doré, des nuages duveteux comme des oies sauvages volaient, chassés par le vent de mer. Le précoce automne commençait à jaunir les cimes des chênes et des hêtres. L'air sentait la mousse, les ceps et cette odeur spéciale des sous-bois qu'Anne-Marie appelait « cuir de Russie ». Des champignons rouges formaient entre les troncs rugueux des cercles maléfiques, et Guy aspira voluptueusement ce parfum de feuilles, d'humus, de roches suintantes. La fraîcheur de la forêt faisait du bien à son front brûlant de sa violente randonnée à travers champs et landes. Il se sentait heureux, d'un bonheur végétal, animal; jamais il n'avait aussi bien compris que ce jour-là le mythe du centaure. Jadis, au collège, il lui avait paru un de ces contes de nourrice dont s'encharmaient les Grecs demeurés par tant de côtés des primitifs, et voilà qu'aujourd'hui ce mythe rajeuni, échappé de la poussière des bibliothèques et de l'atmosphère sépulcrale des musées, galopait à ses côtés. Cette race n'avait donc pas été, comme on le prétendait, exterminée par les Lapithes? Lequel d'entre ces centaures fougueux s'était réincarné en lui? Seul, loin des hommes, au milieu de cette forêt que son oreille et ses yeux exercés de chasseur lui montraient pleine de bêtes se glissant furtivement à travers les fourrés ou voletant de branche en branche, il se sentait relié par une mystérieuse parenté aux arbres et aux animaux.

Il était poète, sans le savoir et à sa manière qui ne ressemblait pas à celle d'Herminie et de Germain Verget; ce n'était pas, comme eux, dans les livres et en récitant des vers qu'il goûtait la poésie de la nature, mais en y participant. Comme il faisait bien corps avec son cheval dont la chaleur le pénétrait et, par le prolongement des sabots de la nerveuse *Cléo*, avec le sol moelleux qu'elle foulait d'un pas de dan-

sense! Les hautes fougères parmi lesquelles ils s'enfonçaient cinglaient les flancs de la bête et montaient jusqu'à ses mains qui laissaient mollement tomber les rênes; les branchages effleuraient son visage et il s'amusa à en mordiller les feuilles. Il sentait courir en lui une puissante sève végétale et, ivre de sa force, le torse bombé et à demi renversé, il écartait les bras, les dressait comme des branches vigoureuses dans un grand besoin d'êtreindre toute la forêt...

Ce jour-là, la pensée du mariage lui souriait. Il serait bon d'avoir près de soi une jeune épouse, belle, saine, simple, gaie, aimant comme lui la campagne, les longues chevauchées, et qui n'exigerait ni sentimentalité, ni petits soins, ni tendresse, mais se contenterait de son robuste et loyal amour! Une jeune fille indépendante et entichée de lectures, de théâtre et de plaisir comme Anne-Marie ne lui conviendrait pas mieux que la dolente, chétive et si peu séduisante Herminie.

Au débouché de la forêt, comme il allait s'engager sur la route afin de regagner le Trer, une motocyclette passant à vive allure et pétaradant effraya *Cléo*. Affolée, la jument s'élança, dans un galop qu'il ne parvint pas à maîtriser, dans un chemin en pente profondément encaissé au fond duquel se dressait un haut mur; aucune issue à droite ou à gauche. Guy sentit le vent de la mort passer sur ses cheveux: *Cléo* et lui allaient inévitablement s'écraser contre cette masse de pierre, lorsqu'il aperçut une petite barrière blanche que les buissons et les branches lui avaient dissimulée. S'il était assez adroit pour enlever sa jument et lui faire franchir cette barrière, il était sauvé! Etrangement lucide, concentrant toute sa volonté de vivre dans ses gestes énergiques et souples, il parvint à diriger *Cléo*; l'intelligente bête avait-elle senti passer en elle la volonté de son maître ou flairé, elle aussi, le danger? D'un bond prodigieux, elle franchit la barrière et dévala à vive allure une grande prairie au pied de laquelle se tenaient des joueurs de tennis.

A ce spectacle inattendu, des cris retentirent, et ce fut un sauve-qui-peut, à travers le parc, de jeunes gens et de jeunes filles.

Le vicomte de Bignan, contrarié, avait reconnu le château de Trégoat. Lorsqu'il eut enfin calmé *Cléo*, après lui avoir fait décrire quelques cercles autour de la prairie où paissait un troupeau de vaches qui prirent la fuite dans un bruit de clarines, il remarqua que, de tous les joueurs dispersés, seule une jeune fille était restée à l'entrée du tennis, sa raquette à la main. Elle regardait audacieusement et admirativement ce cavalier qui semblait tomber du ciel. Cette bravoure plut à Guy. Ayant mis pied à terre, il s'inclina et se nomma.

— Quel centaure ! s'écria l'inconnue. Je ne croyais pas qu'à notre époque il en existât encore ! Il est vrai que la Bretagne est tellement archaïque ! acheva-t-elle dans un rire éclatant.

Les joueurs, rassurés, revenaient en courant et entourèrent le cavalier. Reconnu par Giselle et Armelle de Séran, Guy de Bignan s'excusa de se présenter ainsi : il n'avait pas vu d'autre moyen de salut que de pénétrer par un saut d'obstacle dans une demeure où il n'avait pas encore eu l'honneur d'être reçu.

— Laissez-moi vous conduire auprès de ma mère, dit Gisèle de Séran, et venez goûter avec nous ; après une pareille émotion, quelques verres de porto vous remettront.

Confus et contrarié de déplaire à son père en entrant en relations avec une famille soigneusement tenue à l'écart, Guy pensait qu'il ne pouvait pas, sans être grossier, se dispenser de saluer la vicomtesse de Séran. Après avoir confié *Cléo* à un valet accouru à un ordre de la jeune fille, il s'approcha d'une table où le goûter était servi à l'ombre d'un orme tellement majestueux qu'il devait être contemporain de Louis XIV.

Saluant M<sup>me</sup> de Séran, il lui renouvela ses excuses. Elle l'invita à s'asseoir près d'elle en lui disant avec une certaine hauteur :

— Je bénis ce cheval ombrageux qui me vaut l'honneur de recevoir à Trégoat la visite d'un de Bignan.

Géné, Guy s'inclina silencieusement ; mais les jeunes filles, en l'entourant, le sortirent d'embarras.

Jamais il ne s'était trouvé à pareille fête. Il

était le héros choyé, toutes s'empressaient autour de lui, emplissant son verre, versant du thé dans sa tasse, empilant dans son assiette toasts, sandwiches, gâteaux, petits fours, fruits. Seule, la jeune fille intrépide qui l'avait reçu à sa descente de cheval se tenait éloignée de lui ; mais, tout en mangeant de bel appétit, elle continuait de l'observer de ses regards audacieux, d'un feu magnifique, sans daigner répondre aux propos que lui tenait son voisin de table.

« Je dois avoir l'air d'un barbare au milieu de tous ces petits jeunes gens élégants, aux cheveux laqués, aux mains soignées comme des femmes », pensait Guy.

Il dut recommencer plusieurs fois le récit de son exploit.

— Admirable !

— Stupéfiant !

— Quel as vous êtes !

— Eh bien ! lorsque je voudrai monter, ce n'est toujours pas dans vos écuries que je choisirai un cheval !

— Quelle peur vous nous avez faite ! avouèrent les jeunes filles.

— C'est moi qui ai crié : « Sauve qui peut ! » précisa Armelle de Séran. Nos amis eux-mêmes ont déserté le tennis, quelle honte ! Vous en avez des façons de nous défendre, Messieurs ! Seule, ma cousine Eliante est restée bravement face au danger.

— Parbleu ! elle pensait à l'enlèvement des Sabines, dit en riant Olivier de Séran.

— Mon petit, ce n'est toujours pas toi qui aurais eu la force de m'enlever sur ton cheval !

— Voulez-vous me présenter à votre cousine ? demanda Guy de Bignan au jeune homme.

— Mais il me semblait que vous aviez déjà engagé conversation ? Si vous tenez à une présentation en règle, allons-y !

Et Olivier de Séran, en s'efforçant au sérieux, annonça :

— Mademoiselle Eliante Tardivel, permettez-moi de vous présenter le vicomte Guy de Bignan.

Et comme Guy s'inclinait devant elle, elle lui

tendit en riant, à travers la table, une main qui manquait peut-être de finesse, mais d'un admirable dessin.

Tout en répondant aux propos entre-croisés qui l'étourdissaient un peu, Guy regardait Trégoat qu'il voyait pour la première fois et dont la noble et sévère façade se dressait derrière un jardin à la française aux buis et aux ifs taillés, et dont les parterres dessinaient sur le gazon d'un vert émeraude des fleurs de lis et des hermines roses et bleues. Et il ne pouvait s'empêcher de penser que Tardivel et ses descendants avaient su donner à Trégoat une allure seigneuriale qu'il n'avait jamais connue du temps de son cousin, Yves de Penmur. Il ne parvenait pas à s'attendrir sur le sort de ce parent dont la mort tragique avait eu lieu bien avant sa naissance, pauvre rat de bibliothèque qui, plongé dans ses livres, avait négligé ses terres et son château.

Toutes ces jeunes filles qui l'entouraient lui paraissaient charmantes dans leur élégance enjouée, mais Eliante Tardivel les éclipsait toutes de sa beauté, de son allure.

« Elle me fait songer à quelque Diane chasse-resse, se dit Guy. Décidément, aujourd'hui je suis en veine de mythologie, à rendre des points à Germain Verget qui ne peut pas labourer un champ ou faucher une prairie sans évoquer toutes les divinités agraires et se réciter du Théocrite ou du Virgile!... Après m'être cru un centaure, voilà-t-il pas que je m'imagine rencontrer des déesses? Bien moderne cependant, cette Eliante — le joli nom, et si rare! — mais ce corps à la fois élancé et robuste, ces longues jambes souples, cette démarche à larges foulées de coureuse de stade, tout cela évoque les Jeux Olympiques, les courses dans les bois. »

Ses cheveux blonds, qui formaient des volutes d'or de chaque côté de ses tempes étroites, ne rappelaient pas, comme ceux d'Herminie, le seigle, mais le blé mûri au soleil; son cou, ses bras nus hâlés sans exagération ne semblaient pas passés au brou de noix, mais avaient la chaude couleur de la paille. Sous l'arc très accentué de ses fins sourcils noirs, ce qui donnait à son regard une

expression à la fois étonnée et hardie, ses yeux avaient des reflets d'or.

— Puisque M. de Bignan est un agriculteur consommé, peut-être lui serait-il agréable de visiter notre exploitation? dit M<sup>me</sup> de Séran en s'adressant à son fils. Olivier pourrait vous accompagner?

Les jeunes gens et les jeunes filles les devancèrent en s'élançant à travers les belles prairies divisées par des barrières blanches. Eliante, qui venait d'allumer une cigarette, était restée à sa place; elle proposa à l'un des joueurs une partie, et Guy, vexé, la vit s'éloigner de sa démarche bien rythmée aux côtés de son partenaire.

Au moment où il allait prendre congé, M<sup>me</sup> de Séran lui dit aimablement :

— J'espère qu'à votre prochaine visite M<sup>lle</sup> de Bignan voudra bien vous accompagner?

— Nous en serons ravies! s'écrièrent ensemble Gisèle et Armelle.

La semaine suivante, un carton imprimé adressé à M<sup>lle</sup> de Bignan par la vicomtesse de Séran l'invitait ainsi que son frère à une *garden-party*.

— Tu tournes au héros de roman, remarqua Anne-Marie, et quel roman! Cela ressemble tout à fait au *Jeune Homme pauvre* ou à la *Neuvaine de Colette*; il ne t'a manqué qu'un bel accident. Est-ce assez démodé, cette histoire de centaure, à une époque où les gens qui ne voyagent pas en avion semblent bien arriérés!

— Que veux-tu, je ne suis pas à la page comme toi... Tu acceptes, dis, petite Anne?

— Jamais de la vie! Aller chez les descendants de Tardivel, tu n'y penses pas! se récria Anne-Marie avec une feinte indignation.

— Je ne te croyais pas tant de préjugés?... C'est toi, à présent, qui es démodée. Comme si, aujourd'hui, l'on s'embarrassait de pareils scrupules!... Soit, j'irai sans toi! déclara Guy, furieux, car il savait bien que si sa sœur ne l'accompagnait pas, sa présence à cette *garden-party* eût semblé ou insolente ou audacieuse.

— Tu la trouves si bien que cela, cette Giselle de Séran? demanda Anne-Marie, taquine.

Guy s'était bien gardé de lui laisser deviner l'enchantement où l'avait plongé Eliante Tardivel. Si

seulement elle s'était appelée de Séran!... Il fallait justement qu'elle perpétuât ce fâcheux nom de Tardivel exécré de son père!

— Alors, tu ne viendras pas, ma petite Anne? insista Guy en embrassant sa sœur. Moi qui croyais que tu étais d'accord avec père pour me pousser au mariage!

— Il ne manque pas, en Bretagne, de jeunes filles susceptibles de te convenir. Pourquoi as-tu jeté ton dévolu sur une descendante de Tardivel?

— Nous n'allons tout de même pas jouer à Roméo et Juliette! C'est pour le coup que nous semblerions gothiques! De Bignan contre Tardivel, la partie ne serait pas égale, et c'est à nous de faire montre de générosité en passant l'éponge sur cet ancêtre assez peu reluisant, je te l'accorde... Alors, c'est entendu, tu viendras avec moi?

— Si père y consent, acquiesça Anne-Marie, bien décidée à enlever le consentement du comte.

Dans l'auto qui les ramenait au Trer, Guy, soucieux, interroge sa sœur :

— Comment la trouves-tu? N'est-ce pas qu'elle est belle?

— Très belle! Mes compliments sur ton choix. Une déesse... moderne, comme tu l'as si bien définie, et un centaure. Quel couple magnifique vous ferez!

— Ne te moque pas de moi!... Je ne suis pas un centaure, malheureusement, soupira Guy, et je me suis aperçu, au cours de cette réunion, que j'avais perdu presque tout mon prestige.

— Je ne sais ce qu'il te faut! Giselle et Armelle n'avaient d'yeux que pour toi, et la vicomtesse de Séran te couvait tout en se rengorgeant. Notre présence chez elle, qu'elle prenait peut-être déjà pour une demande en mariage de sa fille, couvrait l'œuvre de son père tout en effaçant le côté fâcheux.

— Il ne s'agit ni de Giselle ni d'Armelle de Séran, gentilles d'ailleurs, mais d'Eliante. Il me semble qu'aujourd'hui elle ne m'a guère accordé d'attention; elle m'a pris pour ce que je suis; un gentilhomme campagnard, rien de plus!

« Comme elle me reprochait de n'être pas revenu monté sur *Cléo*, je lui ai répliqué :

« — On ne réussit pas deux fois un tour de cirque, ou bien, en admettant qu'on soit assez heureux pour y parvenir, on n'intéresse pas deux fois... les spectatrices !

« — Qu'en savez-vous ? m'a-t-elle répliqué avec un sourire de défi. »

— Et tu n'es pas satisfait ?...

— Il me semble que vous avez longuement causé toutes deux... Entente parfaite, n'est-ce pas ?

-- Oui, beaucoup de nos goûts nous rapprochent, et c'est justement ce rapprochement qui me fait craindre qu'elle ne s'entende moins bien avec toi.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que rien ne l'a préparée à vivre au Trer. Car je ne pense pas que tu aies l'intention de renoncer à ton existence d'agriculteur ?

— Bien entendu, cela ne se discute même pas !

— Alors, t'es-tu demandé si cette Parisienne cultivée, indépendante, mondaine, élevée dans un milieu totalement étranger au nôtre, consentirait à t'épouser, à vivre dans ce vieux château rébarbatif en compagnie de notre père ? Il faudrait qu'elle éprouvât pour toi un de ces sentiments qui ne sont plus guère de mise aujourd'hui, car je ne crois pas que la satisfaction de devenir comtesse de Bignan soit assez forte pour lui faire accepter un pareil sacrifice.

— Tu es vraiment gracieuse ! Tu estimes donc que d'être ma femme constituerait un sacrifice ?

— Être ta femme, non ; mais vivre au Trer presque à longueur d'année, car je ne suppose pas que tu sois un de ces maris qui laissent leur femme s'amuser à Paris ou dans les villes d'eaux pendant qu'ils plantent des choux... Je crains que tu ne te fasses de grandes illusions, mon pauvre Guy. acheva affectueusement Anne-Marie.

Les sages paroles de sa sœur tombaient sur le cœur brûlant de Guy comme des gouttes froides et dures. Au cours de cette *garden-party*, Eliante lui avait semblé plus belle encore, et, lorsqu'il avait dansé avec elle, il s'était senti embrasé comme une torche.

Comme il saurait l'aimer ! En faire sa femme ;

associer chaque jour sa beauté, qui n'avait rien de mièvre, d'artificiel, à cette nature sauvage qu'il adorait ; s'enfoncer avec elle en pleine forêt ; courir les landes, les grèves, et, le soir, lorsqu'il rentrerait fatigué de son labeur, la retrouver fraîche, souriante, lumineuse dans son vieux château.

\* \* \*

L'autorisation que le comte de Bignan leur avait accordée de se rendre à Trégoat lui prouvait que son père ne se montrerait sans doute pas hostile à un mariage avec M<sup>lle</sup> Tardivel, fille d'un avocat célèbre et, considération de poids, richement dotée. Mais, avant de prier le comte de faire sa demande, Guy voulait sonder Eliante. Invités à chasser sur ses terres par le vicomte de Séran, Guy et Anne-Marie revirent M<sup>lle</sup> Tardivel. Lorsque M<sup>me</sup> de Séran s'aperçut que le vicomte de Bignan ne s'intéressait qu'à Eliante, elle en éprouva d'abord un certain dépit, car elle eût été flattée de l'avoir pour gendre. Mais elle se rassura : sa nièce, certaine de faire un brillant mariage, ne consentirait sans doute pas à s'enterrer au Trer ; devant le refus qu'elle prévoyait, Guy de Bignan songerait peut-être alors à Giselle, mieux préparée à ce genre d'existence.

Eliante n'avait pas dissimulé à Guy de Bignan l'attrait qu'elle éprouvait pour lui et le plaisir que lui causait un amour qui éclatait naïvement dans toute son attitude et dans ses propos. En jeune fille avertie, elle se rendait compte que la séduction de Guy ne résidait pas seulement en lui, mais devait beaucoup au cadre breton de nature sauvage, de vieux châteaux. Sorti de son milieu, mêlé aux gens qu'elle fréquentait à Paris, dans le salon de ses parents : hommes d'affaires, de finance, politiciens parmi lesquels brillaient quelques écrivains et artistes célèbres, il se trouverait dépaysé, et ce magnifique cavalier, dont la vigueur, l'adresse, le courage l'avaient subjuguée, ferait figure de lourdaud.

Pressentie si elle consentirait à vivre au Trer, elle se réserva. violemment éprise de Guy, elle sentait parler en elle la voix de son grand-père Tardivel. N'était-ce pas lui, ce rustre méprisé de

la noblesse morbihannaise, qui triomphait par elle, puisque l'un des plus grands représentants de cette noblesse s'estimait trop heureux d'épouser sa petite-fille? Habiter toujours le Trer, cela n'était pas possible; mais elle se flattait d'amener son mari à passer plusieurs mois à Paris et en voyage. Leur fortune lui permettrait de faire gérer ses propriétés; qu'importe si le revenu en était diminué! Trop intelligente pour mettre Guy de Bignan en demeure de choisir entre elle et le Trer, auquel elle le savait profondément attaché, elle comptait beaucoup sur l'éloignement pour ébranler les résolutions de Guy. A la pensée qu'il pouvait la perdre, que, replongée dans son milieu parisien, elle lui préférerait un autre mari, il promettrait tout ce qu'elle exigerait, avec beaucoup de modération, d'ailleurs, pour commencer!...

Peu de temps après le retour d'Eliante à Paris, le comte de Bignan, malgré ses répugnances, mais vaincu par les instances de son fils et d'Anne-Marie, adressait une demande en mariage. Au bout de quelques jours, qui parurent mortellement longs à Guy, une réponse évasive arriva. Ce projet — car ce n'était encore qu'un projet, souligna l'avocat Tardivel — plaisait beaucoup à sa fille et à sa famille; mais, avant de prendre une aussi grave détermination — celle d'un changement complet d'existence, — Eliante demandait à réfléchir. En attendant, Guy de Bignan était autorisé à lui écrire et à venir la voir à Paris.

Après quelques jours de découragement, pendant lesquels Guy de Bignan avait été sur le point d'écrire à Eliante: « Que m'importe le Trer, c'est vous que je veux. Vivons comme vous l'entendrez! » il s'était ressaisi. Ce n'était pas un imaginaire et un rêveur et, à l'encontre de ce qu'avait escompté la jeune fille, l'absence n'ajoutait rien à son amour. Dans son naïf égoïsme, il lui en voulait d'hésiter à partager l'existence qu'il lui offrait — sans doute n'en estimait-il pas de plus belle! — alors qu'il était prêt à lui consentir ce qu'il considérait comme des sacrifices: par exemple, d'assez fréquents, mais brefs séjours à Paris et, l'hiver, pendant la morte-saison de la terre au repos, quelques voyages...

Par ce bel après-midi de novembre, le vicomte de Bignan avait convié Germain à assister à une expérience de défonçage au moyen d'un tracteur *Lefort*. Il s'agissait de défricher les landes qui, à l'orée des bois du Trer, étendaient leur vaste surface inculte.

A chacune de leurs visites aux de Bignan, les Verget ne manquaient pas d'admirer la floraison des ajoncs et des bruyères qui paraient cette terre d'un manteau royal.

Aux exclamations désolées d'Herminie en apprenant son intention de défricher cette lande, Guy, surpris, avait répliqué :

— Lorsque la science nous donne le moyen de transformer le sol, il est coupable pour un propriétaire digne de ce nom de laisser improductive une partie de son domaine. C'est un accroissement de richesse pour lui et de bien-être pour les paysans.

— Dussions-nous ne manger que du pain noir, se récria M<sup>lle</sup> Verget, nous ne toucherons jamais à notre Allée des Fées !

Guy considérait avec étonnement cette jeune fille, aux yeux tendres et mystiques, qui semblait vivre dans un rêve perpétuel, sans rien comprendre aux réalités de la vie à la campagne.

Bien qu'il réprouvât autant que sa fille l'emploi des moteurs qui transformaient les exploitations agricoles en industries, M. Verget avait tenu à accompagner son fils. Herminie, toujours partagée entre son admiration pour Guy et son regret de le voir se rapprocher plus du type de l'homme moderne que du paladin, pria sa mère de se rendre au Trer.

Lorsque la famille Verget arriva sur la lande qui, par ce beau jour ensoleillé, rutilait comme de l'or, un cercle de paysans entourait l'immense tracteur peint en rouge minium et dont le vicomte leur expliquait le fonctionnement. Beaucoup de ces cultivateurs, familiarisés avec les moteurs pendant leur séjour au front et qui avaient reconnu dans le *Lefort* le principe des tanks, étudiaient attentivement le mécanisme ; les vieux mettaient en doute son efficacité. Ce sol granitique, où depuis l'aube du monde ni pioche ni charrue n'avaient

mordu, ne se laisserait pas entamer par cette défonceuse.

Ayant terminé sa démonstration, Guy de Bignan, après avoir mis le moteur en marche, monta sur le siège et démarra.

Dans un halètement puissant, le tank remorquait une énorme charrue dont l'étrave luisante s'enfonçait à soixante centimètres de profondeur dans le sol hargneux. Soulevées, des dalles de schiste mêlées à de la terre de bruyère se dressaient et retombaient en miette. Les Verget avaient rejoint le comte qui, appuyé sur ses cannes, suivait attentivement l'expérience. Il supputait ce que pourrait lui rapporter cet espace vierge, ensemencé en blé.

Craintive, Herminie, que les explosions du moteur effrayaient, était demeurée avec sa mère.

Germain et Anne-Marie, guêtrée de fauve, suivaient pas à pas le tracteur, sans souci de se faire éclabousser par les mottes.

De même que Guy lorsqu'il montait *Cléo*, en cette mémorable journée de sa première rencontre avec Eliante, se croyait un centaure, de même aujourd'hui il s'identifiait avec le tracteur dont le moteur était conçu à l'image du corps humain. La puissance, la force irrésistible, le rythme qui frémissaient dans la formidable machine pénétraient en lui, et il éprouvait la singulière ivresse d'être lui aussi une force intelligente et consciente en lutte contre la passivité du sol. Le génie de la machine le possédait.

Une ardeur de conquête était en lui. Si Eliante s'était trouvée là, témoin de cette scène bien moderne et dont la grandeur ne lui eût certainement pas échappé, il l'eût convertie à son désir de la voir mener auprès de lui cette existence pleine, active, indépendante, accordée au rythme des saisons. Elle aurait alors compris qu'un véritable amour, celui qui ne s'embarrasse pas de complications sentimentales ou littéraires, a besoin pour s'épanouir, pour se fortifier sans cesse, de se retremper chaque jour dans la nature. Mais Eliante n'était pas là ; il s'agissait de la conquérir de haute lutte, de l'arracher à son milieu mondain, oisif, comme il s'emparait violemment, en la déchirant, de cette lande stérile.

Retourné vers Germain, il s'écria, le visage resplendissant de jeunesse, d'orgueil et de satisfaction :

— Hein ! Est-ce beau, Verget ? Notre époque a du bon qui permet un tel accroissement de puissance et de bien-être. Vous avez eu bien raison d'abandonner votre professorat pour cette vie active !

Les paysans, cependant peu faciles à émouvoir, s'émerveillaient de voir remuer avec tant de facilité ce sol hostile qui avait toujours résisté à la vaillance de leurs bras. Les vieux, pas encore convaincus, hochaient le front, s'attendant à voir la tranche d'acier se rompre sur une pierre plus résistante.

M. Verget, rapproché à son tour, son lorgnon sur le nez, examinait cette terre qui, après tant de milliers d'années, voyait le jour, comme pour lui demander des leçons d'histoire. Puis, relevé, il regardait mélancoliquement le cadre antique fait à cette scène moderne par le château du Trer dont les tours féodales et les remparts fleuris de valérianes, cuirassés de mousse et d'orseilles, se reflétaient dans les eaux mornes de l'étang. Egaillées parmi les champs, les landes, les bois, des maisons, pauvres arches de granit, recouvertes d'une toison de chaume, célébraient l'humble poème de la fidélité de leurs anciens habitants à leur seigneur et à leur sol.

Après une halte, Guy fit monter sur le siège de la *Lefort* un jeune paysan qui prétendait avoir conduit des tanks et des autos-camions et qu'il désirait dresser au maniement de la défonceuse.

Au bout de quelques instants, le chauffeur prouva sa maladresse et fit de brusques embardées.

Le vicomte, marchant à ses côtés, criait :

— Barre à droite ! Tiens ferme ta direction !

A ce moment, entraînée par une pente, la machine fit à droite une si terrible embardée que Guy, les yeux fixés sur le volant, n'eut pas le temps de se garer ; happé par le formidable tracteur, il fut renversé et traîné au milieu des cris d'horreur et d'épouvante qui s'élevèrent de toutes les poitrines.

A ce spectacle, Herminie, qui ne l'avait pas quitté des yeux, portant la main à son cœur, sentit

la vie l'abandonner et tomba évanouie dans les bras de sa mère.

En vain M<sup>me</sup> Verget appelait à l'aide. Son mari, son fils, réunis à Anne-Marie, essayaient, avec le concours des fermiers, de dégager Guy inanimé et sanglant. Le comte, impuissant, frappait le sol de ses cannes, tandis que les vieux paysans superstitieux se disaient l'un à l'autre :

— Nous avons bien raison de nous méfier de ces machines diaboliques inventées par kabino (1). Cette vieille lande où, depuis le temps, nos vaches broutaient l'ajonc, se venge d'avoir été éventrée brutalement. Pauvre M. le vicomte, je le crois quasiment tué!

Les jeunes, dont beaucoup avaient été au front les camarades de Guy, étaient consternés ; ils aimaient le vicomte pour sa vaillance, sa belle humeur, et les plus intelligents d'entre eux comprenaient que toutes les innovations apportées par lui dans l'exploitation du Trer étaient pour tous un accroissement de bien-être.

Anne-Marie, dans son émotion, conservait sa maîtrise et donnait des ordres intelligents pour le transfert rapide de son frère à Vannes. Escortant le triste cortège, lorsqu'elle passa devant l'étang, elle remarqua le groupe pitoyable d'Herminie étendue sur la berge et de M<sup>me</sup> Verget qui lui baignait le front. Malgré sa douleur, car elle adorait et admirait son frère, elle eut une pensée de pitié pour son amie dont l'évanouissement trahissait l'amour secret pour Guy.

Germain avait insisté pour conduire le blessé à la clinique du D<sup>r</sup> Lemeur. Il aurait voulu épargner à Anne-Marie les fatigues et les émotions de ce pénible voyage. Mais M<sup>lle</sup> de Bignan, dont l'énergie ne se démentait jamais, affirma que son diplôme d'infirmière lui donnait le droit d'assister le chirurgien dans l'opération sans doute nécessaire et de soigner son frère. Cependant, touchée, elle accepta que Germain l'accompagnât. Dans son chagrin, l'aide affectueuse du jeune homme lui était un réconfort.

Lorsque, après un premier pansement fait par

(1) Nom donné au diable dans le Morbihan.

Anne-Marie à la jambe broyée, les Verget virent s'éloigner la limousine qui emportait le blessé, ils songèrent à ramener Herminie au Pender. Le comte avait mis à leur disposition une calèche, car la jeune fille, d'une effrayante lividité et d'une raideur d'automate, n'aurait pas eu la force d'accomplir cette course.

Regardant Herminie avec inquiétude, Louise et Edmond se demandaient s'il fallait chercher la cause de cette syncope dans l'émotion provoquée par le spectacle de l'horrible accident ou y voir la preuve d'un sentiment que la jeune fille leur avait soigneusement caché. Elle refusa de se coucher et voulut se mettre à table. Elle eut la force de s'entretenir avec ses parents du grand malheur qui frappait leurs amis du Trer.

Le dîner terminé, malgré les instances de M. et M<sup>me</sup> Verget qui affectaient d'attribuer son évanouissement à une émotion bien compréhensible chez une nature aussi sensible, Herminie voulut demeurer avec eux. Le bruit de leur conversation l'empêchait d'analyser un sentiment étrange qui naissait en elle et dont elle avait honte : une coupable satisfaction à la pensée que Guy, mutilé, lui serait moins inaccessible.

Pendant la nuit brumeuse qui accablait la terre d'un silence si profond que pas un bruissement de feuille ou un cri d'oiseau ne s'entendait, M<sup>me</sup> Verget, préoccupée de l'état de sa fille et qui ne pouvait dormir, écouta dans la chambre voisine Herminie se diriger vers sa fenêtre. Oppressée, elle cherchait l'air.

D'une voix plaintive, elle appelait dans la nuit sans étoiles :

— Guy! Guy!

Ayant entendu l'observation de Louise, M. Verget songeait au chevalier de Corcoat qui, à son retour de l'exil, penché à la même fenêtre, appelait dans la nuit la femme qu'il avait aimée : « Adèle! Adèle! » Et de même que M. de Corcoat se leurrerait de l'espoir que l'âme errante de son Adèle flottait dans la nuit bretonne, de même Herminie semblait attendre une réponse, comme si l'esprit de Guy blessé, échappé de son corps mutilé, venait respirer la pâle fleur qu'elle était.

Dans la soirée du lendemain, Germain revint de Vannes. L'amputation de la cuisse avait été jugée nécessaire, et le superbe cavalier, rayonnant de force, de jeunesse et d'ardeur, qu'avait été Guy de Bignan, ne serait plus qu'un mutilé!

A l'annonce que les jours de Guy n'étaient pas en danger, un peu de sang rougit les joues d'Herminie. Avec la vie pénétrait en elle un espoir étrange dont elle ne pouvait se défendre...

Depuis ce jour, sa face douloureuse rayonnait parfois, et il lui arrivait, en présence de ses parents, de voiler la flamme de ses yeux bleus par ses cils qu'elle abaissait constamment.

Dans l'attente du retour du blessé, un grand besoin d'activité était en elle. Elle continuait, chaque jour, de se rendre au Mengan où, en l'absence d'Anne-Marie, demeurée près du blessé, elle dirigeait le dispensaire. Puis elle se rendait à l'église et enseignait le catéchisme aux futurs communicants dont les espiègleries et l'inattention ne lassaient jamais sa patience. Tout son être n'était que tendresse, dévouement, humilité.

\* \* \*

Pour la première fois, depuis le long hiver, le soleil, comme réveillé par les cloches de Pâques, brillait sur le Pender.

Dans le parc, où les jeunes feuilles riaient au bout des branches, Herminie, ravie, s'attardait, serrant contre elle les premiers genêts qu'elle venait de cueillir sur la lande. Elle chantonnait de sa voix frêle et blanche :

Afin qu'il me la rappelle,  
J'ai coupé le genêt d'or,  
Hélas! pour qu'il demeure  
Sur mon cœur  
Jusqu'à la mort!

Le bruit sec de la barrière qu'on refermait fit se retourner la jeune fille, et elle demeura saisie : Guy de Bignan se tenait debout, bien d'aplomb sur ses jambes, au côté de sa sœur. A ce spectacle, Herminie se demanda si elle n'avait pas été, depuis six mois, le jouet d'un cauchemar.

Sans doute, les jeunes gens n'avaient pas aperçu M<sup>lle</sup> Verget : ils demeurèrent immobiles, regardant avec émotion le Pender que l'un et l'autre n'avaient pas revu depuis l'accident de Guy. Herminie, bouleversée d'émotion, s'élança vers eux, sa brassée d'or aux mains, et son geste les offrait comme des palmes.

Guy, pâli par sa mutilation, sa longue réclusion et sa douleur secrète, s'efforçait à la gaieté :

— Anne-Marie, à son retour de Paris, où elle a fait un choix de robes, de chapeaux et de livres, dont l'excentricité vous épouvanterait, Mademoiselle, m'a fait honte de mon inertie. Elle m'a secoué d'importance et obligé à quitter ce vieux Trer où je menaçais de me pétrifier ! Je tenais, d'ailleurs, à vous faire les honneurs de la magnifique jambe articulée que ma sœur me rapporte. Etrennes utiles, s'il en fut ! prononça le jeune homme avec un accent de pénible ironie.

Le visage du vicomte, moité de sueur, malgré la fraîcheur de la température, révélait le pénible effort qu'il s'était imposé.

Touchée de la peine qu'il avait prise pour venir la voir, Herminie leva vers lui ses yeux d'un bleu si tendre, embués par les larmes. Mais Guy, afin de dissimuler son émotion, détourna la tête.

— Ce vieux Pender ! s'écria-t-il, après avoir fait quelques pas dans l'allée. Depuis que vous l'habitez, il a perdu sa mine renfrognée.

Et il voulut faire le tour de la pelouse en forme de cœur, au milieu de laquelle des massifs de jacinthes bleues exhalaient leur suave parfum.

— Ah ! mademoiselle Herminie, reprit-il avec un rire amer, vous n'aurez plus à craindre désormais que je vous fasse peur en bondissant chez vous sur mon cheval, par-dessus la haie d'aubépine, comme il m'arriva de faire la première année de votre arrivée !

— Oui, je me souviens, ce jour où vous m'aviez apporté un grèbe tué par vous dans le marais de Ploëmel.

— Quelle mémoire ! En ai-je abattu de ces oiseaux de mer ! Bah ! à présent, c'est Germain qui les tuera. Je me contenterai de les manger. J'ai pris mes invalides ! Si, seulement, j'étais un glo-

rieux mutilé, j'aurais quelque prestige. Mais est-ce assez ridicule : être revenu du front sans une blessure sérieuse — car quelques balles logées dans une épaule ne valent pas la peine d'être mentionnées — et se faire stupidement arracher un membre par une pacifique machine agricole ?

La voix vibrante et le regard adorant, Herminie prononça :

— Les accidents du travail, s'ils sont moins glorieux, ne méritent pas moins d'admiration et de reconnaissance !

— Je n'ai même pas droit à une bonne pension, comme l'un de mes journaliers ! ricana-t-il. Aussi, je ne retirerai de ma maladresse aucune considération. Pour tous, je ne serai plus qu'un incurable, et cette sorte d'être ne compte guère dans nos campagnes.

Herminie, tenant toujours sa gerbe d'or entre les bras, marchait à reculons devant le frère et la sœur. Aux paroles du jeune homme, craignant de l'avoir blessé, ses yeux s'emplirent de larmes, et, pour lui en dérober la vue, elle enfouit son visage dans les fleurs. La tête inclinée, dans un geste délicieux de tendresse et de timidité, elle parut charmante au vicomte.

Anne-Marie, qui s'apercevait de leur émotion, prononça :

— A chacun de mes retours de Paris, le silence et la torpeur de la Bretagne me frappent davantage.

Embrassant d'un regard circulaire l'humble manoir, le parc restreint, l'horizon limité, le ciel bas noirci par le vol mou des corbeaux, elle ajouta d'un air apitoyé :

— Je me demande, ma pauvre Herminie, comment vous pouvez vivre là, sans bouger ? A votre place, je mourrais d'ennui !

— Ne me plaignez pas, Anne-Marie, je ne demande pas d'autre cadre à mon existence que celui-ci, s'écria Herminie avec une émotion qui empourpra son visage.

— Toujours la même enthousiaste de notre Bretagne, constata Guy.

— Oui, plus que jamais, prononça la jeune fille en cachant de nouveau son visage parmi les fleurs d'or.

Les jeunes gens rejoignirent dans la grande salle M. et M<sup>me</sup> Verget. Bien qu'il fût à peine quatre heures, et que cette journée d'avril fût exceptionnellement claire, une obscurité presque complète emplissait la pièce en contre-bas du jardin, écrasée sous son plafond à solives de chêne. Une odeur de moisi y flottait et, sur les tapisseries, des taches blanches attestaient l'humidité des murailles. Assise dans l'embrasure de l'étroite fenêtre, M<sup>me</sup> Verget, afin de capter le peu de lumière qu'elle lui dispensait, raccommodait du linge. Son binocle sur le nez, Edmond compulsait le « livre de raison » retrouvé dans la bibliothèque du sire de Corcoat et se livrait à un travail comparatif du coût de la vie au retour de l'émigration et en 1925.

A la vue du vicomte, une double exclamation de surprise retentit. Mais la joie qu'ils témoignèrent en apprenant que Guy avait pu se rendre jusqu'au Pender sans le secours d'une voiture lui fut pénible ; la moindre allusion à son infirmité le faisait souffrir cruellement.

Au milieu de la table, jaillissant d'une poterie à coulures d'émail vertes et jaunes, la gerbe d'or cueillie par Herminie illuminait la pièce. Rapproché de la jeune fille, Guy l'entretenait avec une intimité qui surprit Anne-Marie. Elle savait que, pendant son séjour à Paris, les Verget avaient multiplié leurs visites au Trer, afin de distraire le blessé, et, depuis six mois, leur affectueux dévouement ne s'était jamais démenti. Si, le jour de l'horrible accident, l'évanouissement d'Herminie lui avait révélé sa secrète adoration pour son frère, jamais Guy n'avait eu, comme ce jour-là, sur son visage durci par la souffrance, cette douceur singulière lorsqu'il entretenait la jeune fille.

Commençait-il de se consoler et à oublier M<sup>lle</sup> Tardivel? Quel muet désespoir avait été le sien lorsque, sorti du sommeil anesthésique, Guy s'était rendu compte de son amputation ! Il avait simplement murmuré d'une voix déchirante dont Anne-Marie, cependant peu sentimentale, fut remuée : « Eliante ! »

Sa sœur s'était bien gardée de le leurrer d'un faux espoir. Eliante, qui hésitait à épouser Guy

à cause de l'existence qu'elle redoutait de mener au Trer, à plus forte raison, à présent qu'il n'était plus qu'un infirme, y renoncerait. Et saurait-on lui en vouloir? Seule, une Herminie serait capable d'un pareil dévouement.

« Dévouement facile de la part d'une créature aussi peu séduisante, remarquait Anne-Marie dont l'esprit réaliste ne se payait pas de mots, mais héroïsme sublime pour une Eliante, belle, assurée de plaire et qui peut prétendre au plus brillant avenir. »

En lui annonçant l'accident survenu à son frère, Anne-Marie lui avait transmis la prière de Guy de se sentir déliée envers lui de tout engagement, comme de toute pitié. Eliante n'avait pas répondu. Ne se sentant pas assez d'amour et de dévouement pour consacrer sa jeunesse à un infirme, elle trouvait plus loyal de ne pas protester auprès de lui de sentiments qu'elle éprouvait, certes, mais qui n'étaient pas suffisamment forts pour la faire se lier par une promesse définitive.

Un peu plus tard, Anne-Marie apprit par Giselle et Armelle de Séran qu'Eliante, à la nouvelle de l'amputation de celui qu'elle considérait cependant comme son fiancé, s'était évanouie et que, par la suite, elle n'avait pas caché ses regrets et sa tristesse. Elle avait même déclaré — et on ne pouvait suspecter sa sincérité : — « Ah! si par miracle Guy n'était pas mutilé, avec quelle joie j'irais m'enterrer avec lui au Trer! »

Au cours de ce lugubre hiver, lorsqu'il était arrivé à Guy de laisser échapper quelques allusions à Eliante, Anne-Marie, jugeant sa cruauté nécessaire pour hâter plus vite la guérison de son cœur, mutilé lui aussi, ne lui avait pas caché qu'elle n'avait jamais cru à ce mariage : jamais Eliante ne se serait contentée de cette existence campagnarde. A sa place, elle eût agi de même. Et comme, amer, il déclarait :

— Vous autres, jeunes filles d'aujourd'hui, vous n'avez pas de cœur.

Elle riposta :

— Pourquoi, vous, les hommes, exigeriez-vous de nous tous les sacrifices, alors que vous ne voulez en consentir aucun? Ne crois-tu pas qu'Eliante

avait les mêmes raisons que toi de s'élever contre ton égoïsme qui prétendait l'avoir pour toi seul et l'empêcher de briller pour les autres ?

Observant à nouveau de ses yeux perspicaces son frère et Herminie, Anne-Marie songea :

« Est-ce que... ? Pourquoi pas ! Cela serait peut-être la sagesse... Guy n'est plus le brillant parti de naguère et je connais assez son orgueil pour deviner les humiliations qu'il endurerait dans le mariage avec une jeune fille mondaine. »

Il émanait de la famille Verget tant de bonté et de sincérité que l'atmosphère de la triste pièce en était toute réchauffée. Le thé fumait dans les tasses et, pour la première fois, Guy, oubliant son infirmité, songeait que, malgré tout, il était bon de vivre, lorsque la vue de Germain botté, son fusil en bandoulière, qui rentrait de la chasse aux oiseaux de mer, lui crispa douloureusement la face.

Comme s'il devinait les pensées du blessé, Germain plaisanta :

— Malgré mon attirail de Tartarin, comme lui, je rentre bredouille ! Depuis le déjeuner, je n'ai tué qu'un courlis. Je ne vous savais pas de retour, Mademoiselle, reprit-il, tourné vers Anne-Marie. Vous m'apportez un peu de l'atmosphère parisienne ?...

Et il écoutait avec délice la jeune fille l'entretenir des pièces qu'elle avait vues, des conférences qu'elle avait suivies et des petits potins de la vie littéraire et artistique dont les échos ne parvenaient pas jusqu'au Pender.

« Je ne suis plus au courant de rien, songeait-il avec regret ; bientôt, je ne saurai plus l'entretenir de ce qui l'intéresse. Anne-Marie n'avait-elle pas raison de prédire l'enlèvement de mon esprit ? Il faut réagir ! Je le dois, sinon je deviendrai semblable à mes voisins de campagne... »

Germain et Herminie voulurent accompagner leurs amis jusqu'à la voiture qui les attendait au Mengan.

\* \* \*

Secoué par l'énergique Anne-Marie, Guy de

Bignan recommença à s'intéresser à l'exploitation du domaine.

La santé du blessé, que sa réclusion et son immobilité avaient altérée, redevint florissante, et, comme il était sans cesse obligé d'avoir l'œil à tout, il n'eut plus de ces longues prostrations dont il sortait désespéré de vivre.

La vue des chevaux lui demeurait pénible — avant même d'avoir quitté la clinique, il avait fait vendre *Cléo* qui lui rappelait *Eliante*, — et lui, qui, jadis, leur consacrait la plus grande partie de son attention, les abandonnait aux soins des palefreniers. Certains jours, au contraire, il se sentait irrésistiblement attiré vers eux. Leurs hennissements à la sortie des écuries, lorsqu'ils s'ébrouaient dans le parc, faisaient tressaillir son cœur de cavalier. Campé sur ses cannes, Guy se remplissait les yeux du spectacle de leurs belles formes immobiles au-dessus de gras pâturages, ou des foulées harmonieuses de leurs jambes nerveuses quand ils y galopaient.

Un jour qu'un demi-sang récemment acheté, arrachant la bride aux mains d'un domestique inexpérimenté et, dans une course furieuse, passait auprès de Guy, d'un geste instinctif, le mutilé voulut s'élancer pour sauter sur le dos de la bête indomptée. Son pied articulé glissa sur le terrain mouillé par une pluie récente et il s'écroura dans l'herbe. Se souvenant alors du jour où, franchissant dans un galop furieux la barrière de Trégoat, il avait subjugué *Eliante*, il pleura de misère.

Le lendemain de cette chute, Guy décida son père à vendre les chevaux. L'élevage des poulains, auquel il ne pouvait plus prendre une part active, lui devenait impossible. Il ne conserverait plus que les lourdes bêtes indispensables à l'exploitation. Malgré son déplorable accident, il était de plus en plus décidé à n'employer que des tracteurs automobiles, seul moyen de suppléer à la rareté de la main-d'œuvre et de réduire les prétentions des ouvriers.

Depuis que la santé de son frère n'exigeait plus ses soins, Anne-Marie s'ennuyait mortellement au Trer. Privée des chevauchées qu'elle aimait presque autant que lui, en dehors des heures consacrées

à son dispensaire, la jeune fille ne savait comment employer son temps.

Le comte, ankylosé par la goutte, ne quittait plus guère sa chambre, et Guy se refusait absolument à conduire sa sœur dans le monde. Le Trier, seul, l'intéressait désormais, et il écartait avec ennui toute idée de relations qui ne fussent pas celles de leurs bons et simples amis du Pender. Le comte enrageait de voir sa fille se morfondre, car elle ne prenait pas soin de lui dissimuler son ennui. Chaque jour, en parcourant les salles aux cheminées monumentales, aux plafonds à poutrelles, aux croisées à mailles de plomb, la jeune fille leur reprochait leur manque de confort et d'intimité. La voix et les pas y résonnaient trop fort, les courants d'air frôlaient son visage pendant ses lectures et, le soir, les lampes et les bougies y combattaient mal l'obscurité.

Elle en voulait à ses parents peu soucieux d'élégance et de bien-être — celui de la table excepté — de n'avoir pas adapté leur féodale demeure aux exigences de la vie moderne plus raffinée et compliquée. Elle reconnaissait d'ailleurs que la fortune des de Bignan ne suffirait pas pour réaliser cette transformation. Son père ne pouvait lutter avec Lefort, le célèbre constructeur d'autos que la fabrication des tanks avait fabuleusement enrichi et qui venait d'acquérir l'ancien château des ducs de Rieux pour le restaurer magnifiquement.

Anne-Marie n'était pas de ces femmes qui, par la tendresse de leur cœur, la douceur et l'égalité de leur humeur, sont la consolation de ceux qui les entourent. Capable de réaliser de grandes choses, elle ne pouvait s'astreindre chaque jour à tenir compagnie à son père ou à partager les préoccupations et la tristesse de Guy. Elle cherchait vainement autour d'elle un champ digne de son activité.

Préoccupé, le comte, qui tenait à voir se continuer sa lignée, se demandait comment Anne-Marie, toujours confinée au Trier, pourrait trouver un époux. L'accident survenu à son fils avait fait s'évanouir les brillants projets de mariage qu'il avait caressés pour lui.

Conviés à un déjeuner chez les de Limerzel,



Guy, cédant aux instances de son père qui aurait volontiers accepté le jeune baron pour gendre, avait consenti à y assister. Pour l'y décider, Anne-Marie lui avait dit :

— Nous profiterons de cette visite à Keralio pour examiner la huit-cylindres que les de Limerzel viennent d'acquérir : une *Lejort*, comme celle de Perrotin, mais avec une carrosserie plus élégante et plus confortable.

— Soit, avait consenti Guy.

Puis, regardant sa sœur en riant, il avait ajouté :

— Ce déjeuner doit cacher un piège. Est-ce qu'Alain de Limerzel ne te faisait pas un peu la cour à ta sortie de pension ?

— C'est bien possible !... Il en sera pour sa peine.

— Tu es difficile. Qu'as-tu à lui reprocher ? C'est un charmant garçon et un parti acceptable : noblesse authentique et solide fortune terrienne.

— Ça ne me suffit pas, persifla-t-elle.

Lorsque Anne-Marie pénétra aux côtés de Guy dans la cour d'honneur de Keralio, elle eut une moue dédaigneuse. Construit au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce château lui apparut imposant et sévère au-dessus d'une pelouse ornée de massifs de somptueux bégonias. De chaque côté de ses ailes carrées, la forêt venait déferler, projetant son ombre sur les bâtiments et sur le parc. Un solennel ennui s'en dégageait.

— Le Trer a autrement d'allure ! Ne trouves-tu pas que la féodalité convenait décidément mieux à la Bretagne que l'architecture du XVIII<sup>e</sup> siècle qui, afin de pouvoir s'acclimater sur ce sol austère, a dû alourdir ses grâces pimpantes et se dépouiller de ses ornements frivoles ?

— C'est possible ; mais admire la belle exploitation du baron. Sa laiterie, admirablement tenue, lui est d'un excellent rapport. Je ne te plaindrais pas d'habiter là...

— Je te remercie... Ce ne serait pas la peine de quitter le Trer !

Pendant le déjeuner copieux, arrosé de vins vénérables qui attestaient l'ancienneté d'une cave dont le baron était aussi fier que de ses quartiers de noblesse, Anne-Marie répondait distraitem-

aux compliments sans esprit que lui débitait son voisin, Alain de Limerzel. Elle jugeait sans indulgence les convives dont les propos dépourvus d'intérêt semblaient être la répétition de ceux qui, depuis trois siècles, avaient dû se tenir autour de cette table plantureuse.

« On dirait qu'un invisible phonographe enregistre les conversations et que les mêmes disques servent à toutes les générations, réfléchissait-elle. Alors que tout change, nos nobles bretons s'en voudraient de bouger. M. Verget a-t-il donc raison d'affirmer l'immutabilité de la Bretagne, ou bien la transformation ne s'opérerait-elle que par en bas ? M. de Limerzel, mon père et ses amis me semblent avoir les mêmes préoccupations et les mêmes préjugés qu'avant la guerre ; seuls, les chiffres ont changé. Au lieu de parler par milliers de francs, ils comptent à présent par millions... Ils se sont enrichis d'argent, mais peu d'idées. »

Anne-Marie examinait sans timidité et avec toute sa calme lucidité Alain de Limerzel. Beau garçon, respirant la force, la santé et un heureux équilibre ; d'une intelligence moyenne, il avait la distinction des manières, sinon de l'esprit que donne une bonne éducation, et cette banale bonté, fruit d'un heureux caractère.

La cour un peu lourde que lui faisait le jeune homme, les attentions dont les maîtres de la maison l'entouraient, ainsi que la somptuosité de ce repas, firent comprendre à Anne-Marie que, de concert avec son père, les de Limerzel avaient voulu reprendre un projet cher aux deux familles.

« Alain serait, peut-être, un mari supportable, réfléchissait-elle ; mais m'empêcher de bien-être et de bonnes idées dans ce milieu, n'entendre que des conversations sur le rendement des terres ou la politique — et quelle politique rétrograde ! — ne connaître d'autre horizon que les cinq lieues qui séparent le Trer de Kéralio, jamais ! »

Et ses yeux verts durcis de résolution se détournèrent des yeux bleus d'Alain de Limerzel qui, tout en répondant aux questions que Guy lui posait sur sa *Lefort*, cherchait obstinément les siens.

A ce moment, on réclama le silence. Sachant combien Anne-Marie se piquait d'aimer les arts, les de Limerzel prièrent leur gendre de réciter quelques-uns de ses poèmes qui lui avaient valu la « Fleur d'Ajonc » à l'Institut de Bretagne.

Le vicomte de Penduz employait ses loisirs, qui étaient nombreux, à écrire des poésies. Bien qu'il fût affligé d'un défaut de langue qui donnait à penser que, souvenir de son jeune âge, un peu de bouillie lui restait dans la bouche, il récitait ses vers avec intrépidité.

Se campant devant la cheminée, après avoir hissé de sa paume ses cheveux rares et plats, prenant une pose lamartinienne, il commença, la langue trop longue au bord des lèvres pendantes :

Aube de fraîcheur, divine rosée  
 Qui se diamante au joyeux soleil,  
 Flore se détend, rose et reposée,  
 Et se lève, ardente, en un gai réveil.

Moi, je vais courbé, plein de mauvais rêves  
 Qui toute la nuit m'ont troublé l'esprit,  
 Et mon réveil las ignore les trêves  
 Que donne le bois qui chante et fleurit.

La chanoinesse, dont l'air autoritaire en imposait à tous — sa nièce exceptée, — donna le signal des applaudissements :

— Comme c'est touchant ! s'écria-t-elle. Bravo ! mon cher Hervé. La noblesse de vos sentiments vous honore. On ne saurait en dire autant de tous ces écrivains modernes qui corrompent la jeunesse !

Et la vieille fille lança à Anne-Marie un regard qui l'excommunait.

Profitant de l'aimable rumeur qui succéda à cette récitation poétique, la chanoinesse, rapprochée de sa nièce, lui disait d'un ton sévère :

— Sais-tu bien, ma chère, que tu as tout à fait pris des manières de « fille » ? Et quelle façon de te vêtir pour paraître à une entrevue ! De mon temps, nous n'aurions jamais osé nous présenter devant un mari possible ainsi habillées. Quel sans-gêne de venir en costume de sport dans un déjeuner de cérémonie ! On dirait, ma parole,

que tu n'as pas une robe de soie à te mettre!... Il est vrai que tes toilettes habillées sont tellement décolletées et collantes!... Aux époques de décadence, on a toujours porté des modes indécentes : cela sent la guillotine ; gare au bolchevisme !

Fière d'avoir fait preuve d'érudition et de sens historique, M<sup>lle</sup> de Brévelay se rengorgea.

— Que voulez-vous, tante, reprit Anne-Marie avec un sourire doucement ironique, tout le monde n'est pas fait pour porter le manteau de chanoinesse, et la tunique convient mieux à ma frivolité. Nos aïeules ne montraient-elles pas leurs belles gorges dans l'entre-croisement du fichu pour monter sur l'échafaud, et ne flirtaient-elles pas jusqu'au moment de grimper dans la charrette ?

— Elles auraient mieux fait de prier, répliqua la chanoinesse qui ne voulait pas s'avouer vaincue.

Lorsque l'on regardait, penché sur le clavier, le torse opulent de Tiphaine de Limerzel, son visage éclatant d'un sang généreux alourdi par une épaisse mâchoire, son cou puissant, on s'attendait à voir sortir de sa bouche grande ouverte, suivant les préceptes d'un professeur nantais, une voix d'un volume impressionnant. Or, il fallait prêter l'oreille pour ouïr le mince filet qui s'en échappait et dont les faibles vibrations se perdaient dans l'immensité du salon.

Les épaules soulevées par l'effort qu'elle s'imposait, M<sup>me</sup> de Penduz susurra la mélodie de Reynaldo Hahn : *Si mes vers avaient des ailes!*

« Est-elle assez grotesque », pensait Anne-Marie en se représentant la massive vicomtesse soulevée par deux ailes de papillon...

Fiers du talent de leur fille dont les succès dans les salons de Nantes ou de Rennes ne se comptaient plus, le baron et la baronne de Limerzel se composaient un maintien modeste afin d'accueillir, la mélodie achevée, les compliments de leurs invités.

Au fumoir, les hommes, qui n'avaient rien écouté, reprirent avec intérêt leur discussion sur

les mérites respectifs de l'eau-de-vie de Rhuys et du Calvados.

Ses yeux verts clignés afin d'en dissimuler l'expression dédaigneuse, M<sup>lle</sup> de Bignan, une cigarette aux lèvres, se déclarait tout bas :

« Vivre dans ce milieu-là, jamais ! »

\* \* \*

Comme le moteur essoufflé ralentissait plus que de raison dans la côte qui, traversant les derniers contreforts de la lande de Lanvaux, dominait la petite ville, Germain, passant à la troisième vitesse, désignait à ses parents le château des ducs de Rieux dressé sur son roc de schiste d'un gris noirâtre.

Emerveillé, M. Verget examinait la vieille forteresse qui avait soutenu de glorieux sièges lors des guerres de Cent ans et pendant la Ligue, et il énumérait à son fils et à Herminie les hauts faits d'armes dont ce château célèbre dans les fastes de Bretagne avait été le cadre.

Germain, soucieux et mélancolique, l'écoutait distraitement. Dans la crainte de laisser paraître un dépit qu'on eût pu qualifier de présomptueux, il n'avait pas voulu refuser d'assister aux fêtes données à l'occasion du mariage de son fils par le futur beau-père d'Anne-Marie de Bignan, M. Lefort, le célèbre et richissime constructeur d'automobiles.

M. Verget, dans son intransigeance, en voulait au comte d'avoir consenti à une union qui mettait la richesse sur le même plan que la noblesse, mais les relations amicales des Verget avec le Trer et les obligations qu'ils devaient déjà au comte leur faisaient un devoir de lui cacher sa désapprobation. Ce mariage qui scandalisait et surprenait Herminie trouvait M<sup>me</sup> Verget indulgente. Rien d'étonnant qu'Anne-Marie, livrée à elle-même, comme elle l'avait été depuis sa sortie du couvent, fît un pareil choix ! Le goût du luxe et de l'aventure devait fatalement lui faire chercher un mari hors de son monde.

— Et puis, quelle façon bien moderne de se marier ! avait repris M. Verget. Anne-Marie part

pour Paris avec son frère choisir une auto et des tracteurs agricoles, et voici que, sous le prétexte que les de Bignan seront appelés à voisiner cet été en Bretagne, Guy et sa sœur acceptent une invitation à dîner chez ces constructeurs. Coup de foudre : Anne-Marie s'éprend d'André Lefort et, en cinq sec, les fiançailles sont bâclées.

— On voit qu'ils sont habitués à faire du cent vingt à l'heure, reprit Germain en haussant les épaules.

Et il remit en marche la « conduite intérieure » qu'il avait achetée d'occasion et qui manquait d'allant sur les routes raboteuses du Morbihan.

— Anne-Marie prétend que tous les gentils-hommes bretons de sa connaissance ont l'air de lourdauds à côté de ce M. Lefort.

— Nous verrons bien, dit Herminie qui se sentait blessée dans son adoration pour Guy de Bignan.

M. Verget s'excusait un peu de sa faiblesse en songeant qu'il avait là une occasion, sans doute unique, de visiter le célèbre château des ducs de Rieux, construit à la même époque que Sucinio. Il lui plaisait d'assister à la reconstitution des fêtes moyenâgeuses dont la tradition s'était fidèlement conservée à Lanvaux jusqu'à la Révolution et que le constructeur, fier de jouer au grand seigneur, avait l'intention de rétablir. Après la Renaissance, ce château était sorti de l'illustre maison de Rieux pour tomber dans les mains d'un seigneur de Larlan, président au parlement de Bretagne. Démantelé sous Richelieu, il avait subi maints dommages jusqu'au jour récent où l'industriel l'avait acheté, afin de le restaurer et lui rendre un éclat, peut-être moins pur, mais plus brillant que jadis.

Herminie, le cœur battant d'impatience, songeait que dans quelques instants elle reverrait Guy...

La route était taillée à même le roc ardoisier. A droite, à gauche, les grès hérissés d'aiguilles de schiste vert-de-grisées par les lichens s'étendaient jusqu'à l'horizon, toujours limité, même aux claires journées d'été, par les brumes mauves.

Des moulins à vent alignés sur la crête agitaient faiblement leurs grands bras. Des bois de sapins maigres et noirâtres, tourmentés par les vents de suroît, groupaient leurs taches sombres au-dessus du tapis somptueux et doux des ajoncs mêlés de bruyères. La route plongeait dans le bourg dont les vieux logis s'alignaient, humbles et pressés, de chaque côté des talus, pour se relever, suivant le mouvement de la colline verdoyante couronnée par le château. Des rosiers grimpants, le cep nouveau d'une glycine et, sur l'entablement des étroites fenêtres, quelques pots de géraniums magnifiaient ces pauvres seuils qui abritaient des journaliers et de petits artisans. On apercevait dans les minuscules jardinets les hautes quenouilles des roses trémières, piquées comme pour une fête de cocardes écarlates, des touffes de belles-de-onze-heures aux parfums entêtants, et des dahlias tuyautés au fer comme des bonnets de vieilles femmes.

La foule endimanchée des campagnards, accourus de fermes égaillées dans tout le canton, emplissait les rues de la petite ville. En veste noire ornée de velours, en chapeau à pannes flottantes, les hommes s'arrêtaient aux portes des auberges, tandis que les femmes, en coiffe de dentelle, les épaules recouvertes du châle de soie ou de velours épinglé en pointe sur le cou hâlé par les travaux de l'été, marchaient avec précaution afin de ne point abîmer leurs souliers. Leurs tabliers et leurs châles, de la nuance des fleurs, formaient un mouvant parterre entre les maisons de granit à tourelle ou à auvent d'ardoises des bourgeois de Lanvaux.

Germain, après avoir garé sa voiture, rejoignit les siens comme ils pénétraient au château. Par les grilles largement ouvertes, la foule envahissait les pelouses où des jeux en plein air avaient été dressés. L'allée centrale conduisait à la vénérable façade du XIII<sup>e</sup> siècle dont les ruines avaient été heureusement respectées par l'architecte chargé de la restauration.

Par les ouvertures privées de leurs colonnettes et de leurs croisillons jaillissaient des rejets de la vigne vierge dont le ruissellement empourprait les murailles. Le porche franchi, le château, heu-

reux mélange des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles et dont les parties trop neuves étaient masquées par les draperies des passiflores et des bignonnes, se silhouettait avec ses hautes lucarnes à pinacles sur le fond violet des grèves qui surgissaient dans un imprévu décor, de l'autre côté de l'étroite vallée de la Claye.

Dans la cour d'honneur se tenaient les châtelains et leurs invités. Lorsque Anne-Marie, le visage rayonnant de satisfaction et d'orgueil, comme pour bien affirmer qu'elle ne saurait déroger, reconnut les Verget, elle conduisit vers eux son fiancé pour le leur présenter.

Le cœur crispé de regrets qu'il n'osait s'avouer, Germain ne put s'empêcher de reconnaître que le choix d'Anne-Marie était bon. Pourquoi la blâmer d'avoir préféré, à quelque insignifiant hobereau, cet ingénieur intelligent, cultivé, artiste, d'excellentes manières... et formidablement riche? Tout en lui rendant sans élan sa poignée de main indifférente, Germain appréciait le beau masque rasé, le teint mat, les yeux noirs intelligents et tout ce qui, dans le fiancé d'Anne-Marie, dénotait le chef. Ils semblaient l'un et l'autre merveilleusement assortis, et leur couple élégant et volontaire s'imposait à tous. A l'encontre de presque tous les gens qui les entouraient, ils paraissaient avoir été créés pour diriger les événements et non pour se laisser mener par eux.

Trapu et sanguin, et le haut-de-forme gris clair en arrière de son front têtue, M. Lefort qui, suivant l'expression de Paul Bourget, n'avait pas, malgré sa valeur personnelle, franchi l'étape, écoutait avec une naïve vanité M. Verget lui énumérer les glorieux épisodes dont le château avait été le témoin, comme si le fait d'en être devenu acquéreur lui conférait le droit d'hériter la gloire des anciens seigneurs de Rieux. M<sup>me</sup> Lefort, de vieille souche bourgeoise, fille d'un général et sans fortune, avait été épousée pour sa beauté et sa distinction par l'industriel dont la vulgarité ne l'avait pas effrayée. Jacqueline Hamon s'était épanouie dans la richesse comme dans son élément naturel, mais elle avait transmis à son fils, élevé dans les établissements les plus aristocratiques, l'affinement de sa race.

Interrompant M. Verget au récit de la bataille d'Auray, où Jean de Rieux avait couvert de son corps Charles de Blois expirant, M. Lefort s'avancé pour accueillir le baron de Carlevaux et la vicomtesse de Lanoët, tandis que M<sup>me</sup> Lefort, de ses yeux myopes légèrement clignés, se laissait baiser la main avec indifférence par le marquis de Rohec.

Anne-Marie et son fiancé allaient de groupe en groupe, se présentant l'un l'autre. Une telle certitude d'eux-mêmes irradiait de leurs attitudes que leurs invités en étaient impressionnés.

M. Verget, le lorgnon d'or sur son nez fin, examinait sur les écus de pierre qui surmontaient la porte d'entrée en anse de panier les armes d'Exupert de Larlan : « D'argent à la croix de sable, chargée de neuf macles d'argent », et il essayait de se représenter avec une sympathie dont il ne pouvait se défendre ce magistrat doublé d'un grand seigneur.

Germain, perdu dans la foule, ne quittait pas des yeux M<sup>lle</sup> de Bignan. Dans cette réunion brillante où presque toute la noblesse du Morbihan était représentée, mêlée à des ménages d'officiers venus de Vannes, de Rennes ou de Quimper, comme elle s'affirmait pleine d'aristocratie, d'intelligence et de personnalité ! Elle avait trop d'esprit pour être esclave de la mode, et ses toilettes, qui n'étaient qu'à elle, la faisaient qualifier d'excentrique par les douairières. Sa robe de crêpe vert jade s'harmonisait avec le vert de ses yeux et le reflet acajou de sa chevelure brune. Sa tête fine levée, elle présentait à Germain son profil ciselé, et sa bouche mince souriait finement aux compliments d'un lieutenant de dragons.

Germain réfléchissait que la démocratie n'est qu'un leurre, puisqu'une véritable féodalité, dont les Lefort étaient les nouveaux barons, s'était constituée. Les tours du Trer semblaient de bien faibles moyens de domination à côté de la formidable puissance des machines, et Anne-Marie, faite pour régner, était dans la logique en épousant un des nouveaux maîtres du monde.

A ce moment s'avançaient vers elle ses anciennes amies de pension, Onenne et Judic de Kerdaniel, qui, malgré leur réprobation de voir Anne-Marie

s'unir à un industriel, avaient tenu à se montrer à cette assemblée brillante où se trouvait réunie toute la noblesse bretonne. Semblables à deux quenouilles de chanvre dans leur fadeur et leur minceur qu'elles croyaient distinguées, elles étaient pauvrement et ridiculement vêtues de robes de lainage beige ; un Sacré-Cœur monté en broche fermait le col baleiné de leur corsage.

Flattées de prouver leur intimité avec la reine de cette fête, elles avaient familièrement passé le bras sous le coude d'Anne-Marie et l'entraînaient devant le mât de cocagne où les jeunes paysans s'efforçaient, avec des gestes de grenouille, d'atteindre, au sommet de la perche luisante de savon, la ceinture rouge ou la blouse vernissée. Germain, qui les suivait à distance, vit Anne-Marie leur échapper habilement. Au moment où elle rejoignait son fiancé, le portraitiste mondain, Davril, ami d'André Lefort, en villégiature à La Baule, s'écria :

— Vous ne me refuserez pas une pose, Mademoiselle ? Le rapport des valeurs entre le vert de vos yeux et celui de votre robe est une chose prodigieuse !

Et, afin de mieux juger la jeune fille, le peintre se reculait et l'admirait d'un œil connaisseur.

Amusée, Anne-Marie se laissait regarder, tandis que André, flatté, déclarait :

— Entendu, l'hiver prochain tu feras le portrait de ma femme.

— Avec un pareil modèle, je créerai un chef-d'œuvre.

Et Davril baisa la main de la jeune fille.

Assises sur les sièges de jardin, de vieilles douairières en mantelet noir s'entretenaient cérémonieusement avec des gentilshommes sur l'âge de politique, de la vie chère, de la crise des domestiques et du mauvais esprit de leurs gens.

Germain aperçut son père et sa mère avec M<sup>me</sup> de Kerdaniel. M. Verget écoutait avec un vif plaisir cette vieille femme lui énumérer aigrement toute la noblesse morbihannaise qui ne craignait pas de s'incliner devant la royauté d'un constructeur d'autos.

— Ah ! cher Monsieur, dans quel temps vivons-

nous où la richesse l'emporte sur la pureté de la race ! Anne-Marie de Bignan donne un bien fâcheux exemple. Aussi, qu'arrive-t-il ? Les jeunes filles des meilleures familles, dédaignées, ne pourront perpétuer par le mariage les vertus des aïeux. Son frère l'a échappé belle ! Je me suis laissé dire que, sans son accident, il allait se fiancer avec la petite-fille de Tardivel, le marchand de biens, cause de la ruine et du suicide de ce pauvre Yves de Penmur.

Les Verget ouvrirent des yeux étonnés : jamais, au cours de leurs fréquentes visites au Trer, il n'avait été fait allusion à ce singulier projet. Ils se souvenaient de quel air méprisant le comte de Bignan leur avait raconté la fin tragique de son malheureux cousin.

M<sup>me</sup> de Kerdaniel considérait avec dépit ses filles solitaires qui s'avançaient avec une dignité, dont nul ne leur savait gré, parmi les groupes élégants et joyeux des invités. Ayant braqué son face-à-main sur une femme vêtue de noir, majestueuse et maussade, M<sup>me</sup> de Kerdaniel reprit :

— C'est à n'y pas croire ! Jusqu'à ma chère amie, la chanoinesse de Brévelay, qui a consenti à honorer de sa présence cette fête donnée par ces marchands de camions. Lors de sa dernière visite, elle ne m'a pourtant pas caché la réprobation que lui inspirent les fiançailles de sa petite-nièce. Sa présence semble les sanctionner.

Et la vieille dame, afin de connaître le mobile qui avait amené la chanoinesse, s'avança à sa rencontre.

Soudain, une immense clameur retentit, saluant l'entrée du « duc d'amour ». Précédé de quatre sonneurs de biniou, un habitant du bourg de Lanvaux, descendant des Pasquin, qui avaient rempli de père en fils jusqu'à la Révolution cette étrange charge de « duc d'amour », apparut, conduisant une bête fabuleuse et son petit « poulichot ». Couverte d'oripeaux éclatants, cette drague, après avoir parcouru les rues de Lanvaux, fit son entrée dans la cour du château au milieu des éclats de rire de la foule amusée. S'inclinant devant M. Lefort, le « duc d'amour » remit au constructeur, persuadé qu'il réincarnait un seigneur de Rieux ou de Lar-

lan, un brandon feuillu. Suivant l'usage, le châtelain fit distribuer du vin, que le « duc d'amour » avait acheté de sa part chez les nombreux débitants du bourg, pour rafraîchir les compères de cette farce. Ravi de ce spectacle, M. Verget exprimait sa satisfaction de voir revivre les anciens usages à M<sup>me</sup> de Kerdaniel qui, appuyée sur le bras qu'il lui avait galamment offert, lui disait méchamment :

— Regardez si M. Lefort n'est pas persuadé qu'il a le pouvoir d'exercer les droits féodaux des anciens possesseurs de Lanvaux ? De quel air de vanité satisfaite il toise les descendants des nobles du voisinage qui étaient tenus de faire au duc de Rieux, seigneur de Deuille, Ancenis et autres lieux, acte de vasselage !

Et la douairière, acerbe, faisait remarquer au conseiller la bouche en bénitier de la vicomtesse de Billiers, dont les ancêtres devaient apporter sur une haquenée blanche, en hommage au maire de Lanvaux, un œuf frais.

Alors que, plein de bienveillance, M. Verget ne voulait voir en cette fête qu'un retour aux bons et joyeux usages de l'ancien temps, M<sup>me</sup> de Kerdaniel, aigrie par le célibat prolongé de ses filles, lui répétait amèrement :

— Notre Révolution s'est flattée à tort d'abolir les anciens privilèges, Monsieur. Si nos petits gentilshommes bretons ne sont plus les hommes liges des puissants seigneurs de Rohan, de Malestroit ou de Rieux, ils s'inclinent servilement devant la puissance de l'or, et la vicomtesse de Billiers ne semble pas se douter que sa présence chez ce constructeur est un plus grand acte de vasselage que l'œuf apporté jadis par ses ancêtres.

Son visage naïf, et ordinairement austère, illuminé par le plaisir, M. Verget, en considérant la cour d'honneur du xv<sup>e</sup> siècle, dont la sévérité s'égayait des grâces que la Renaissance y avait surajoutées, se demandait s'il ne vivait pas réellement au temps passé. Oubliant le haut-de-forme gris de M. Lefort et les vestons de ses invités, il ne voyait que des femmes qui, avec leurs claires toilettes et leur grâce hardie, ne différaient pas tellement des « honnêtes dames » de Brantôme, et une foule paysanne demeurée la même, dans ses

attitudes pesantes et ses costumes archaïques, que celle qui saluait la duchesse Anne lorsqu'elle honora Lanvaux de sa présence.

M. Lefort ayant donné le signal du départ, le « duc d'amour » abandonna la drague et son poulichot à un valet en livrée attiré par la curiosité ; de ses mains gantées de coton blanc, n'osant déplaire à son maître, il tenait le grotesque animal par la bride, sous les quolibets des Morbihannais. Pasquin se dirigea vers l'étang, situé derrière la porte de la ville. Tous les invités, ayant à leur tête les fiancés, suivirent le cortège. Parvenu à l'étang de la Fuye, le « duc d'amour » cherchait vainement parmi la foule un poissonnier de bonne volonté qui se laissât, pour obéir à la coutume, dévêtir et plonger dans l'étang. M<sup>me</sup> de Kerdaniel, dont les souvenirs se réveillaient, entretenait M. Verget des récits que, dans son enfance, sa grand'mère, qui en avait été le témoin, lui faisait de ce singulier usage local : les poissonniers de Billiers qui avaient vendu pendant le carême le « poisson vif » à Lanvaux en étaient les victimes. Au moment où, désespérant de trouver un compère, le « duc d'amour » rendait compte de son insuccès à M. Lefort, un bruit de charrette s'entendit sur la route de Penlan et une voix bien connue des habitants du bourg domina la rumeur joyeuse :

— Les chatouillards ! Les beaux chatouillards !

Une immense clameur lui répondit :

— Thomazo ! A l'eau, Thomazo ! A l'étang, le poissonnier !

Le visage couleur de homard cuit, encadré d'un poil roux frisé, le poissonnier apparut dans l'ouverture de la bâche. Incliné au-dessus de ses paniers où s'agitaient des cancrs, crabes, chèvres et araignées de mer, il essayait vainement de faire avancer son cheval parmi la marée humaine qui en pressait les flancs.

— Allons ! *Bigorneau*, marcheras-tu, fainéant ?

— A l'eau, Thomazo ! A l'étang, le poissonnier !

— Que me voulez-vous, les gars ? C'est-y que vous faites le carnaval ? interrogea-t-il en remarquant l'accoutrement de Mathurin Pasquin et la drague abandonnée au milieu d'un pré, parmi le

troupeau de vaches effarées qu'une Sœur de la Sagesse s'efforçait de calmer.

En vain Thomazo décrivit-il un grand cercle avec son fouet pour faire avancer *Bigorneau*. Le « duc d'amour » l'avait désarmé, et, tandis qu'un jeune paysan maintenait le cheval immobile, vingt bras s'étaient saisi du prisonnier et, en rien de temps, l'avaient dépouillé de sa blouse, de sa veste et de sa chemise. Il se montra en pantalon de toile, et sa tête coiffée parut d'un rouge de crustacé longuement ébouillanté.

Malgré ses protestations, le « duc d'amour », aidé de deux acolytes, l'obligea à s'agenouiller comiquement devant lui, et après lui avoir donné sa bénédiction, du pied gauche il l'envoya plonger dans l'étang où il s'ébroua comme un cheval, faisant rejaillir sur les spectateurs une pluie que les rayons du soleil irisaient. Un rire énorme retentit. A ce moment, un artisan de Lanvaux, par redevance, vint apporter une énorme marmite de terre remplie de feu et la plongea dans l'eau de l'étang.

— Allons, Thomazo, ne gigote pas tant. Voici que l'on chauffe ton bain!

— Vas-y doucement, Lecadre. Tu vas cuire ce chatouillard!

— Tu ne vois donc pas à sa carapace qu'il a déjà passé par le court-bouillon?

Chaque réflexion était accompagnée d'une tempête de cris et de rires.

Debout sur un tertre gazonné, le peintre Davril prenait des croquis. Germain qui, à la faveur de la foule, s'était rapproché de M<sup>lle</sup> de Bignan lui disait :

— Mon père et M. Lefort devraient parfaitement s'entendre. L'un et l'autre croient ressusciter la Bretagne d'antan : le riche industriel par cette mascarade, mon père en s'imaginant vivre comme un ancien seigneur de Corcoat ; mais je crois, comme vous, que ni l'un ni l'autre n'y parviendront. M. Lefort, malgré sa fortune, n'aura pas plus de succès que ce seigneur anglais, dont parle William Morris, qui s'était offert le luxe d'habiller tous les paysans de son comté en personnages de Walter Scott. Mon père devra se résoudre à admettre que les Bretons d'aujourd'hui ne sauraient vivre comme

au moyen âge. La Bretagne me fait songer à ces princesses byzantines retrouvées dans les fouilles d'Antinoë qui, sous l'éclat des fards, des bijoux et des étoffes prodigieusement conservées, semblent avoir gardé l'apparence de la vie ; mais leur peau desséchée comme le parchemin ne recouvre que des restes momifiés : un contact brutal et ils tomberont en poussière.

« Le pittoresque, la couleur locale de la Bretagne font croire aux esprits comme celui de mon père, prenant leur rêve pour une réalité, à une survivance du passé. Sous le costume archaïque des Armoricains habitent des êtres que les nécessités de l'existence moderne ont si profondément modifiés qu'il suffira d'un souffle venu du large pour les dépouiller de tout ce qui faisait leur charme en les différenciant des habitants des autres provinces. »

— Il faut donc y voir seulement un spectacle d'art prodigieusement coloré, et comme cette province peut encore nous en offrir, approuva André Lefort qui avait écouté avec intérêt les réflexions de Germain. Mon père ne se rend pas compte de son illogisme en voulant perpétuer des façons d'exister que, par la diffusion de ses moteurs, il contribue si puissamment à détruire.

Enfin sorti de son bain, Thomazo cherchait du regard ses vêtements et son équipage. S'approchant de lui, M. Lefort commanda qu'on le réchauffât fortement à l'aide de copieuses rasades de vin et de rhum, et il glissa un billet dans ses doigts mouillés.

De plus en plus ahuri, Thomazo considérait le châtelain, le billet et la foule. Se grattant l'arrière de la tête, il finit par dire :

— C'est-y que vous voulez m'acheter tous mes chatouillards ?

— Un autre jour, mon brave, répondit M. Lefort, amusé. Ceci est pour vous remercier de votre bon caractère.

De retour au château, semblables au pépiement de milliers d'oiseaux, les binioux lancèrent au-dessus de la foule leurs joyeux appels. Comme mues par un ressort, les jambes de tous les Bretons commencèrent à s'agiter en cadence.

Au même instant, Anne-Marie et son fiancé s'approchèrent des musiciens, les mains unies, puis les désunirent en les tendant aux paysans. Ils furent les premiers chaînons de la ronde qui allait sans cesse s'agrandissant d'un couple de danseurs. Bientôt, une seconde ronde encercla la première. Gagnées par l'exemple des fiancés, les amies d'Anne-Marie, les officiers, les jeunes châtelains, leurs mains gantées dans les mains rudes des paysans qui les secouaient sur un rythme que la fatigue ne ralentissait jamais, entrèrent dans la danse, et les ridées succédèrent aux gavottes, tandis que les musiciens, perchés sur une estrade, les veines de leur cou gonflées à se rompre, soufflaient sans reprendre haleine dans leurs primitifs instruments.

M. Lefort, jovial, emmenait les paysans boire, et, comme aux jours de liesse de jadis, le vin, le cidre et la bière coulaient à flots d'inépuisables fontaines.

Herminie, à qui la faiblesse de son cœur ne permettait pas de danser, se tenait à l'écart. Dans sa simple robe de voile blanc semé de larges pastilles bleues, elle se détachait sur le fond orange d'une bignone dont les fleurs éclatantes tapissaient un vieux pan de muraille.

Au cours de cette réunion, elle n'avait échangé que de rares paroles avec Guy, et sa timidité l'avait empêchée de demeurer auprès de lui. Qu'était-il devenu dans cette foule agitée? Soudain, elle le découvrit, assis sur un banc d'une allée écartée; bras croisés sur sa poitrine et son chapeau rabattu sur les yeux, il était plongé dans une méditation dont elle ne pouvait imaginer toute l'amertume.

Elle se souvenait avec quelle impétuosité, lors de sa première visite au Trer, le vicomte avait pris part à la ridée dansée par les moissonneurs, la batterie terminée. Avec quelle ivresse il agitait, suivant la rude cadence, ses membres souples et vigoureux!

Cette fête, à laquelle il n'avait pu s'empêcher d'assister, rappelait à Guy la *garden-party* de Trégoat où, en dansant avec Eliante, il lui avait déclaré son amour. Comme il avait l'air d'implorer à son tour un aveu, de son air audacieux et loyal elle lui avait répliqué :

— Ne me demandez pas encore si je vous aime ; tout ce que je peux vous dire, c'est que vous me plaisez.

Comme la vie était belle, ce jour-là ! Dans sa joie, il lui semblait étreindre le monde entier.

— Quel beau couple ils font ! avait-il entendu murmurer pendant qu'il entraînait Eliante dans une nouvelle danse sur le sable fin de la terrasse, au son d'un petit orchestre dissimulé par les buis taillés en pyramides.

Il ne voulait pas se dire que, peut-être, même sans son accident, il n'eût pas été heureux. A présent que son mariage était impossible, il pensait que, pour posséder Eliante, il eût abandonné le Trer et vécu avec elle où elle aurait voulu le conduire.

Anne-Marie avait de la chance ; elle avait dirigé son existence à sa guise et trouvé par un hasard aussi étrange que celui qui l'avait guidé vers Trégoat le mari de son choix. Ces fiancés n'avaient eu à se consentir aucun sacrifice, sauf peut-être de la part d'Anne-Marie — et sans doute lui était-il léger ? — de changer le beau nom de Bignan en celui de Lefort.

Oubliant sa réserve coutumière, Herminie, profitant de l'inattention de sa mère, rejoignit Guy.

Bien qu'elle effleurât à peine le gravier, il entendit son pas hésitant et rouvrit les yeux. A la vue de la jeune fille, un sourire, le premier de cette pénible journée, éclaircit son visage.

— Comment, Herminie, vous ne dansez pas ?

— Non ! Tous les exercices violents me sont interdits. D'ailleurs, je déteste la danse.

— Parce que vous n'y avez pas goûté !... J'en étais fou ! Entendons-nous : je ne parle pas des valse et des tangos qu'il faut glisser dans les salons en murmurant des fadaïses aux élégantes personnes, non ; mais de nos danses paysannes, en plein air, alors que le soleil vous brûle, que le vent de mer agite les jupes et que la bombarde et le biniou vous déchirent les oreilles. L'on sort de là les membres rompus et désarticulés, mais ivre de mouvement et de joie. Voilà ce que j'appelle danser.

En l'écoutant, Herminie songeait :

« Quel être au monde pouvait plus que lui souffrir d'une pareille mutilation? Avec quel bonheur j'aurais donné ma vie pour que cette horrible amputation lui fût épargnée! »

Comme l'expression de tendre pitié d'Herminie traduisait ses sentiments, Guy reprit :

— Quelle faiblesse de regretter cela... Je n'avais véritablement pas en moi l'étoffe d'un héros!

D'un élan, Herminie s'était emparée de la main que Guy laissait pendre avec découragement sur le dossier du banc et prononçait avec exaltation :

— Ne dites pas cela! Si vous saviez combien je vous admire pour l'énergie dont vous faites preuve depuis votre accident...

Et tout son être de douceur et de tendresse, qui se donnait sans réserve, ajoutait : « ... Et je vous aime! »

Guy avait compris l'aveu muet de la jeune fille. Dans un éclair, il revit Eliante, souple et robuste, à la grâce hardie, dorée, savoureuse comme un fruit duveté, avec ses cheveux qui avaient la couleur du blé ensoleillé; trésor d'un prix unique tenu quelques instants entre ses mains et qu'il avait perdu sans retour!

Puis il leva ses yeux sur Herminie, si décolorée, si fragile, et dont la vie était comme un filet d'eau s'égouttant dans une prairie de mélancoliques colchiques.

« Ame crépusculaire de sous-bois, de vieux manoirs, de chapelles; âme en veilleuse pour garder le mutilé que je suis!... »

Alors il lui sourit. Puis, s'emparant à son tour de sa main, mais avec d'infinies précautions, pour ne pas l'effaroucher, il y appuya ses lèvres. Puis il obligea Herminie, pâle et chancelante d'émotion, à s'asseoir près de lui.

Extasiée, M<sup>lle</sup> Verget ne voyait même plus les groupes joyeux d'invités passer par les allées. Une force mystérieuse qu'elle n'avait jamais soupçonnée la soulevait et elle s'écoutait avec étonnement prononcer des paroles qui, depuis des mois, dormaient dans son cœur :

— Lorsque Anne-Marie aura quitté le Trer, si l'amitié la plus humble et la plus dévouée pouvait

vous être de quelque secours, je vous en supplie, disposez de moi.

— Chère Herminie, répliqua Guy, touché, en pressant de nouveau la main tremblante, c'est plus que de l'amitié que je voudrais réclamer de vous... Mais le puis-je, à présent ?

Sans réfléchir que si le vicomte de Bignan n'avait pas été mutilé il n'aurait jamais songé à épouser M<sup>me</sup> Verget, la jeune fille, bouleversée, répondant à la pression de sa main, ne sut que lui balbutier, éperdue de reconnaissance :

— Ne savez-vous donc pas que je vous aime depuis le jour où je vous ai vu ?

Ce fut Germain qui, en venant chercher sa sœur, dont la disparition surprenait M<sup>me</sup> Verget, l'arracha à son ravissement.

La jeune fille retrouva à la place où elle les avait laissés son père et sa mère, toujours en compagnie de M<sup>me</sup> de Kerdaniel. La vieille dame, charmée par les idées de l'ancien conseiller à la Cour, songeait qu'il serait facile d'ajouter au nom de Verget celui de leur propriété, et que M. Germain Verget du Pender ferait un parti sortable pour Onenne ou Judic qui, délaissées par les jeunes gens, avaient fini par entrer dans la ronde, confondues avec les paysans.

Surprise de l'air extatique de sa fille, M<sup>me</sup> Verget pressa le départ, tandis que la liesse populaire, généreusement arrosée par le constructeur, était à son paroxysme et étouffait la rumeur discrète et les rires distingués des invités.

Lorsque, après avoir monté la côte, ils s'engagèrent à travers l'immense lande de Lanvaux, le bruit de la fête, qui les avait accompagnés jusque-là, fut brusquement étouffé. bercés par le ronronnement du moteur, Germain et sa sœur s'abandonnaient à leurs pensées : mélancoliques chez le jeune homme, enivrantes chez la jeune fille.

La nuit enveloppait doucement la campagne, légèrement ondulée, et ils retrouvaient avec plaisir le silence coutumier à ces espaces, cependant peuplés, mais dont les habitants, graves et lents, semblent aussi bien accablés par le ciel pesant que par leur dur labeur. Le contraste entre la joie bruyante et exceptionnelle de cette journée de fête,

excitée par de copieuses libations, était d'autant plus grand et plus imprévu.

Germain songeait que, pour lui aussi, à son arrivée au Pender, c'était l'austérité de sa vie d'agriculteur inexpérimenté qui le reprendrait. Si le trouble de sa sœur et de Guy, surpris sur le banc, ne l'avait pas abusé, Herminie ne le quitterait-elle pas bientôt? Mariée et emportée dans les tourbillons de la vie brillante qu'elle avait choisie en rompant avec toutes les traditions de sa race, Anne-Marie demeurait interdite, même à ses rêves... Que lui réservait l'avenir?

Des brumes, accourues de la mer, ensevelissaient rapidement la belle journée expirante ; mais, dans l'air opaque, Herminie voyait briller au-dessus de son front la merveilleuse étoile qui l'avait conduite dans cette poétique Bretagne pour y connaître le héros qu'elle avait parfois imaginé...

\* \* \*

La demande en mariage que le comte de Bignan venait d'adresser aux Verget au nom de son fils avait laissé les habitants du Pender dans un trouble profond, et des sentiments contradictoires les agitaient diversement.

Alors qu'Herminie, transportée de bonheur, y voyait la preuve que les sentiments exprimés par le vicomte pendant la fête des fiançailles d'Anne-Marie étaient une émouvante réalité, M. et M<sup>me</sup> Verget étaient tour à tour partagés par la vanité, la satisfaction et aussi la crainte que leur fille, si peu préparée au mariage, ne souffrît dans son rôle d'épouse. Le caractère passionné et violent de Guy, ses habitudes de commandement conviendraient-ils à leur douce fille? Son humeur ne se trouvait-elle pas assombrie du fait de sa pénible mutilation?

Dans l'aveuglement de leur amour paternel, M. et M<sup>me</sup> Verget ne se disaient pas que, si Guy n'avait pas été blessé, il aurait dédaigné leur enfant. Plus lucide, Germain, qui connaissait l'orgueil et l'ambition de la famille de Bignan, redoutait que le vicomte, infirme, craignant d'être repoussé par les jeunes filles nobles et fortunées, n'eût surtout vu en Herminie une infirmière dont le dévouement et la tendresse ne lui feraient jamais défaut. Dans la

crainte d'affliger les siens, il gardait pour lui ses doutes. D'ailleurs, cette union offrait pour sa sœur de grands avantages. Très vraisemblablement, son manque de beauté réelle, le sérieux de son caractère, la médiocrité de sa dot et la fragilité de sa santé la destinaient à faire à jamais partie de la triste légion des jeunes filles qui ne se marieront pas.

Après le départ du comte, M. Verget s'écria :

— Quel désintéressement dans ces vieilles familles de la noblesse ! Le comte ne demande en dot que nos terres les plus médiocres, presque toutes en landes... Ainsi Herminie aura en propriété sa chère Allée des Fées.

Germain allait renchérir sur la délicatesse de Bignan, lorsque l'insistance mise par le comte pour que l'Allée des Fées fût spécifiée sur le contrat le fit réfléchir.

— Tiens ! Tiens !... Est-ce que... ?

Et il se rappela les allusions que Guy avait faites à différentes reprises sur la présence présumée de minerais d'étain sur la lande de Kéronnec, et des possibilités nouvelles d'existence lui apparurent...

\* \* \*

Lorsque M. et M<sup>me</sup> Verget venaient voir leur fille mariée à Guy de Bignan depuis la Noël, ils la trouvaient presque toujours dans le petit salon, en compagnie de son beau-père que ses fréquents accès de goutte condamnaient à la réclusion pendant l'hiver.

Elle avait pour le vieillard une patience et des attentions multipliées auxquelles Anne-Marie, plus égoïste et plus active, ne l'avait pas habitué. Et, bien que la jeune femme n'engendrât pas la gaieté, il goûtait toute la douceur de sa présence. Plus observateur que ses parents, Germain, lorsque la gestion de son domaine lui permettait de venir au Trer, croyait surprendre sur le visage d'Herminie un voile de mélancolie.

« Ne serait-elle pas aussi heureuse qu'elle se l'était imaginé ? Et le paladin de ses rêves ne lui apparaît-il pas à présent dépouillé de l'auréole poétique dont elle l'avait paré ? »

En réalité, parce que sa mutilation avait rendu impossible son mariage avec M<sup>lle</sup> Tardivel, le vicomte, amoindri dans sa vie physique, s'était laissé toucher par l'adoration et le dévouement d'Hermine. La conduite d'Eliaute lui prouvait l'égoïsme des jeunes filles du monde et le mettait en garde de s'unir à l'une de ces charmantes créatures trop amies du plaisir et de l'agitation. Rendu ombrageux par son accident, il redoutait les fâcheuses aventures de la vie conjugale, et il ne lui plaisait pas d'inspirer pitié à sa femme. Avec Hermine, rien de semblable à redouter. Il n'entraît dans sa touchante acceptation aucun sentiment de vanité ni d'intérêt, mais rien que tendresse, pureté et dévouement.

En retour de l'amour absolu de sa femme et des soins qu'elle lui prodiguait, Guy lui donnait une paisible affection qui suffisait parfaitement aux besoins de son cœur peu sentimental. Homme d'action et réaliste, il formait avec sa femme, dont la vie était tout intérieure, le contraste le plus frappant.

A présent qu'il avait fondé un foyer, le souvenir d'Eliaute s'effaçait, et, pour atténuer ses regrets, il s'avouait que leurs goûts et leurs caractères ne se seraient jamais accordés. Il avait courageusement accepté son amputation et il estimait que la vie avait encore du bon. Avec une énergie qui ne se démentait jamais, levé à l'aube, il passait ses journées sur ses terres, surveillant, commandant, dirigeant. Pendant les repas, la présence du comte empêchait toute intimité entre les époux ; le soir, retiré dans leur chambre, Guy, harassé par son labeur, s'endormait aussitôt.

La jeune femme n'osait se plaindre et se montrait reconnaissante des moindres marques d'affection que son mari lui témoignait. Chaque jour, en se réveillant aux côtés de Guy, elle se demandait quelle fée bienfaisante, par un coup de baguette magique, l'avait transportée dans ce château de légende. Elle ne se lassait pas d'admirer la vaste chambre lambrissée de menuiserie à godrons, le plafond à poutrelles, dont les bleus et les ors se fanaient délicieusement, la cheminée à hotte écussonnée aux armes qui étaient devenues les

siennes et où flambait par les matins d'hiver un feu joyeux.

Seul, le lit, sous ses courtines de damas bleu et argent, luisait dans la pièce où la nuit s'attachait. Par les croisées aux profondes embrasures, la triste lumière bretonne se glissait furtivement ; mais cette lumière qui n'avait guère plus d'éclat qu'un long crépuscule était douce à la jeune femme. Il lui semblait que cette brume éparsée dans l'air, dans la vaste demeure et jusque dans son âme, l'empêchait de voir son mari dans sa réalité. De toutes ses forces, Herminie voulait qu'il fût encore et toujours le paladin de ses rêves.

Elle eût aimé le retenir longuement dans ses bras tendres, car depuis que son cœur était comblé, elle n'avait plus ce besoin d'activité qui, au Pender, la poussait à se lever à l'aube et à s'occuper jusqu'à la nuit. Elle s'alanguissait dans ce bonheur que sa candeur de jeune fille ne soupçonnait même pas.

Dénouant trop vite à son gré sa timide étreinte, Guy se levait et reprenait courageusement sa tâche quotidienne. Lorsqu'elle ne le rejoignait pas dans les champs, penchée à sa croisée, elle suivait d'un regard attendri sa marche pénible sur les terres labourées. Longue et mince dans l'encadrement des meneaux de granit, son visage aux yeux bleus, encadré de tresses blondes relevées en couronne au-dessus de son front bombé, elle s'identifiait si parfaitement avec les châtelaines médiévales qu'elle se demandait parfois si elle ne réincarnait pas l'une d'elles ? De temps à autre, elle agitait une écharpe dans la direction de son mari, mais Guy, absorbé par la surveillance de ses journaliers, ne se retournait jamais vers le Trer.

« Quelle activité ! songeait-elle. Quelle peine il se donne ! »

Et elle ne lui en voulait pas de son indifférence.

Pendant ces heures de solitude et d'inaction — car, tout en tirant l'aiguille, son esprit gardait toute sa liberté de flânerie, — elle essayait de se représenter la vie des dames de Bignan qui l'avaient précédée dans cette antique demeure. Les archives du château qu'elle avait feuilletées pendant les soirées du Pender, en compagnie de

M. Verget, ne révélèrent rien de particulier en dehors des titres et qualités de ces nobles dames et de leurs pieuses donations. Alors que les sires de Bignan avaient joué un certain rôle au cours des guerres de Cent ans, de la Ligue ou pendant les insurrections des nobles bretons contre la domination française, leurs épouses filaient la laine, mettaient des enfants au monde, priaient et souffraient en silence. Herminie admirait cet ordre voulu par Dieu et par la tradition ; le rôle de la femme lui apparaissait immuable et sur le même plan de dévouement, de tendresse et de résignation.

Guy aussi était dans la tradition de sa race un peu rude en ne demeurant pas à sa dévotion ; elle ne devait donc pas se plaindre... La réalité, si elle n'égalait pas son rêve adorable, demeurait encore éblouissante, et elle se sentait pleine de reconnaissance pour Guy qui avait daigné la choisir pour épouse.

Ce n'était pas un sentiment de vanité bourgeoise qu'elle éprouvait lorsque les domestiques l'appelaient « Madame la comtesse » ou qu'elle lisait cette suscription sur les enveloppes que lui adressaient ses amies de Nantes ; non, elle goûtait seulement la satisfaction profonde d'appartenir à la noblesse bretonne en laquelle elle se plaisait à voir la gardienne du passé et des plus belles traditions d'honneur, de désintéressement, de fidélité. Ce lui était un plaisir chaque jour renouvelé d'habiter le Trer en qualité de châtelaine héréditaire ; il n'était pas possible que M. Lefort éprouvât dans le château des ducs de Rieux, splendidement restauré, grâce à ses millions, un sentiment analogue. Le constructeur d'automobiles ne pouvait, comme elle, s'identifier aux anciens possesseurs de cette féodale demeure : il l'habitait avec la même âme dilettante qu'il apportait dans son cottage de Deauville ou sa villa du cap Martin. Herminie ne pouvait comprendre comment Anne-Marie avait pu rompre si délibérément avec sa race et son milieu pour vivre dans un monde de luxe, de plaisir et d'affaires.

Elle recevait assez régulièrement des lettres de sa belle-sœur. La jeune femme, de sa longue écriture décidée et hâtive, racontait brièvement ses

occupations de la semaine qui auraient suffi à combler une année d'Herminie. Bien que, peu sentimentale, elle ne fût pas portée aux confidences, il se dégagait de ses missives une impression de contentement. Elle s'émerveillait de se trouver semblable de goût et d'idées à son mari. Elle écrivait :

Chère sœur, dussé-je scandaliser M. Verget, je vous dirai que je suis de plus en plus convaincue que seule compte l'aristocratie de l'esprit. Votre exemple, comme celui d'André, prouve que l'aristocratie du sang est trop souvent un vain mot. Vous étiez plus digne que n'importe laquelle des filles de la noblesse bretonne de devenir comtesse de Bignan, de même qu'André est mille fois plus aristocrate de manières, de goûts et d'éducation que nos hobereaux. Quand je songe que j'aurais pu être la femme d'Alain de Limerzel, j'en bâille d'ennui, ... car je n'ai pas comme vous cette imagination poétique qui transfigure un gentilhomme campagnard en paladin.

En remettant la lettre dans son enveloppe, Herminie ne put s'empêcher de sourire en remarquant que sa belle-sœur ne manquait jamais de signer : « Bignan-Lefort ». Aux « renseignements mondains » des journaux, la présence de la jeune femme était toujours signalée ainsi : « M<sup>me</sup> André Lefort, née de Bignan. »

Malgré la satisfaction qu'ils éprouvaient du mariage de leur fille, M. et M<sup>me</sup> Verget souffraient du départ d'Herminie. Ils la voyaient presque chaque jour, lors des visites qu'ils faisaient au Trer, mais son absence attristait le Pender. Ses robes claires et son pâle visage où brillaient ses yeux mystiques n'illuminaient plus les pièces ; depuis qu'elle n'y vivait plus, l'humble manoir des sires de Corcoat leur apparaissait en peu ce qu'il était dans sa réalité : triste, malsain et inconfortable.

Depuis que les « mois noirs » avaient étendu sur la gentilhommière et la campagne leur crêpe de brouillards, les pluies brassées par les tempêtes, ou monotones et douces dans l'air immobile, avaient saturé d'humidité les vieilles pierres. Le Pender semblait gonflé comme une éponge et ses murs suintaient, tandis que ses larmiers ne cessaient de répandre sur le sable des gouttes lourdes comme du plomb.

\*  
\*  
\*

Cet après-midi de février, la pluie faisait trêve et un vent tiède dissipait au-dessus du Pender les nuées grises.

— Si nous profitons de cette belle journée pour faire aux dames de Kerdaniel cette visite que nous remettons de mois en mois ? proposa M<sup>me</sup> Verget pendant le déjeuner.

— Le retard que nous y apportons frise l'impolitesse, acquiesça M. Verget. Si Germain est libre et veut bien nous y conduire, nous en serons ravis.

— Comme vous voudrez, approuva Germain avec indifférence. Tout somnole à la campagne pendant l'hiver et rien de particulier ne me presse aujourd'hui.

A ce moment, il crut surprendre un regard complice entre son père et sa mère.

— Nous passerons au Trer prendre Herminie, proposa M<sup>me</sup> Verget ; Onenne et Judic de Kerdaniel seront enchantées de la voir. Dépêchons-nous, mon grand, les journées sont si courtes !

Le manoir de Coat-By était situé, comme l'indiquait son nom, au milieu de sombres futaies de chênes et de pins à travers lesquelles le vent d'hiver soufflait lugubrement.

Une trentaine de kilomètres le séparait du Trer et la route qui y conduisait traversait une étendue monotone de landes marécageuses. Sur les tertres où les ajoncs hérissaient leurs broussailles, des moulins à vent agitaient leurs grands bras dans le vent tiède qui semblait l'annonciateur du printemps.

Heureux du soleil qui les réchauffait et de se retrouver tous les quatre étroitement rapprochés dans l'auto, les Verget regardaient avec indulgence l'immense paysage désolé et lui prêtaient une signification émouvante.

Lorsque, au fond de l'allée, Coat-By apparut entre la masse sombre de ses bois, son allure impressionna M. Verget. Plus important que le Pender, le manoir des Kerdaniel offrait un ensemble de constructions qui attestaient une certaine opulence passée. On accédait à la cour par un portail mo-

numental flanqué d'un portillon de style flamboyant. La gentilhommière disparaissait en partie sous une carapace de lierre dont les racines avaient disjoint les pierres appareillées et les belles lucarnes à coquille de la Renaissance dominaient les combles affaissés par la vieillesse. Au fur et à mesure qu'ils s'en rapprochaient, les Verget étaient frappés de l'air de délabrement et d'abandon de ce vieux logis. La cour desservait aussi bien la ferme que le château et le fumier stagnait près de la fosse à purin. Sur la façade délabrée, les volets dont la peinture n'était plus qu'à l'état de souvenir montraient leur bois spongieux. Une girouette rouillée tournait avec un cri plaintif au sommet de la tourelle dont la toiture s'élançait fièrement.

Au milieu de la cour un vieux puits verdi par les mousses était surmonté d'une ferronnerie, et, en se penchant sur son ouverture circulaire, Herminie admira les « chevelures de Vénus » qui la tapissaient. La ferme, dont les pierres étaient semblables à des miches de pain bis, allongeait sa façade très basse sous sa haute toiture de chaume bruni. D'une étable, le meuglement d'une vache s'échappait et le chien attaché à sa niche aboyait furieusement, les crocs découverts, à l'arrivée de ces visiteurs inconnus. Il se dégageait de l'ensemble une mélancolique poésie qui avait bien son charme, et on se plaisait à imaginer la vie intérieure que M<sup>me</sup> de Kerdaniel et ses filles, toutes repliées vers un passé plus glorieux pour elles que le présent, devaient mener.

— C'est le château de la « Belle au Bois dormant ». Attendrait-on l'arrivée du prince charmant pour se réveiller ? dit Herminie en regardant son frère.

« Si M<sup>lles</sup> de Kerdaniel ne comptent que sur moi pour les arracher au sommeil, elles attendront longtemps », pensa Germain qui commençait à se demander si ses parents ne faisaient pas cette visite dans un but matrimonial.

— Il me semble que nous sommes suffisamment annoncés par les aboiements peu accueillants de ce chien, dit M<sup>me</sup> Verget qui manquait de patience.

Germain agita une cloche et les aboiements du

chien redoublèrent, mais personne ne se montra.

Les Verget, déconcertés, allaient regagner leur voiture, lorsque la porte s'ouvrit, et un valet à l'air ahuri, de la paille plein les cheveux, et qui achevait de boutonner son gilet de velours côtelé, apparut et introduisit les visiteurs. Ils pénétrèrent dans une vaste salle qu'écrasait son plafond à solives de chêne noircies, et aussitôt une humidité glaciale s'abattit sur leurs épaules. Herminie ramena frileusement autour d'elle son collet d'hermine, somptueux cadeau de son mari. Chaque fois qu'elle l'endossait, elle se rappelait la phrase charmante que Guy lui avait murmurée en le lui offrant :

— Chère « Hermine », acceptez cette parure moins blanche et moins pure que vous.

Le valet, agenouillé devant le foyer, dédaignant le soufflet, activait le feu en gonflant ses joues énormes, mais le bois humide refusait de « crocher », suivant son expression. Une âcre fumée emplissait le salon et faisait larmoyer Herminie et sa mère.

Enfin, M<sup>me</sup> de Kerdaniel et Onenne, qui achevait de fermer son corsage en assujettissant son Sacré-Cœur monté en broche, parurent, guindées et solennelles :

— Quelle bonne surprise ! s'exclamèrent-elles. Excusez-nous de nous présenter ainsi ; nous n'avons pas voulu vous faire attendre.

« Que serait-ce si elles avaient fait grande toilette ? se dit Germain. Voilà un quart d'heure que nous nous morfondons dans cet aquarium. »

Ses yeux avaient découvert sur les plinthes, au ras du plancher, des champignons. Par comparaison, le Pender lui apparut riant et confortable.

Au bout d'un quart d'heure, pendant lequel Onenne, armée du soufflet, s'efforça de faire jaillir la flamme des bûches, sans plus y parvenir que le valet avec ses joues, Judic apparut. Germain ne put réprimer un sourire : du même geste que sa sœur, elle assujettissait son Sacré-Cœur monté en broche à son corsage, et, de la même voix affectée, elle prononça :

— Excusez-moi de me présenter ainsi : je n'ai pas voulu vous faire attendre.

Et, à son tour, elle prit le soufflet des mains de sa sœur et parvint, non sans peine, à obtenir des fagots verts quelques étincelles.

Bien qu'Onenne et Judic jaloussassent Herminie, elles affectèrent de lui témoigner une grande amitié, dans le secret espoir de trouver en elle une alliée.

Elles en voulaient à M<sup>lle</sup> Verget d'avoir su se faire aimer du vicomte de Bignan. Comment Guy, qu'elles connaissaient depuis si longtemps, avait-il pu préférer à des descendantes de la vieille noblesse bretonne cette fille de roturier et de magistrat, sans beauté et sans fortune? Combien, habilement, avec ses airs doux et candides, elle avait su circonvenir le frère d'Anne-Marie! Malgré sa mutilation, Onenne ou Judic eussent été trop heureuses de l'épouser. Devenir comtesse de Bignan et habiter le Trer avait toujours été le rêve de leur vie.

Qu'Herminie devait être heureuse! Elles ne pouvaient s'empêcher de reconnaître que le bonheur embellissait la jeune femme... Et quelle élégance! Cette fourrure d'hermine était digne de parer une duchesse de Bretagne. Onenne et Judic reportèrent avec amertume leurs regards sur la triste robe de drap marron qui les vêlait et s'efforcèrent de dissimuler leurs mains noircies par les travaux du ménage, car leur pauvreté les obligeait à suppléer dans la maison l'unique servante qui leur tenait lieu de fille de ferme. Flattée de l'attention que M. Verget du Pender — ainsi appelait-elle le conseiller — portait aux portraits noircis accrochés au mur, M<sup>me</sup> de Kerdaniel lui énumérait les titres et qualités de ces obscurs gentilshommes à l'épée de fer, fidèles à leur Dieu et à leur roi. Leur existence ne différait guère de celle de leurs tenanciers. C'est du fond de leurs pauvres manoirs, véritables nids de hiboux, que se levèrent les chefs chouans les plus dévoués à la monarchie. Devant le portrait de Mériadec de Coat-By, M. Verget, ému, s'écria :

— C'est bien ainsi que je me représentais ce fier gentilhomme!

Et, à la surprise de M<sup>me</sup> de Kerdaniel, il lui apprit que, lors d'une séance au Parlement de Bretagne, son ancêtre avait eu un duel retentis-

sant : convié avec tous les membres de cette illustre assemblée à un dîner de gala, le pauvre gentilhomme, ébloui par les mets délicats qu'on lui servait, avait dérobé sur la table quelques friandises qu'il dissimula dans les basques de son pourpoint. Un brillant seigneur des Marches de Bretagne, ayant remarqué l'innocent larcin de ce « bara sagal » (mangeur de pain noir), l'en plaisanta méchamment. Tirant son épée de fer, Mériadec de Coat-By provoqua en duel l'insolent et il eut la gloire de tuer ce présomptueux marquis dont l'épée enrichie de pierreries échappa à sa main raidie.

Tandis qu'Onenne communiquait à Herminie une recette de meringue au chocolat, Judic, rapprochée de Germain, l'interrogeait sur ses travaux agricoles. Elle songeait que, puisque Guy de Bignan l'avait dédaignée, elle ne serait pas fâchée de devenir M<sup>me</sup> Verget. Les années passaient, désespérément monotones, et les quelques chances que sa sœur et elle avaient de se marier devenaient rares. Une fois la femme de Germain, il serait tout simple de se faire appeler M<sup>me</sup> Verget du Pender. A regarder de trop près, dans la plupart des familles de petite noblesse bretonne, on trouverait, à l'origine, la substitution du nom de la propriété au nom bourgeois de la famille.

Germain, qui se forçait à être aimable, interrogea la jeune fille sur ses lectures. Quels étaient ses auteurs favoris? Sa vie retirée au fond de ce paisible Morbihan devait lui laisser de nombreux loisirs pour cultiver son esprit.

M<sup>lle</sup> de Kerdaniel se récria sur la mauvaise opinion que Germain avait d'elle et de sa sœur. Est-ce que des jeunes filles élevées comme elles pouvaient perdre leur temps à des lectures profanes? Leur mère, d'ailleurs, ne le permettrait pas. Onenne et Judic avaient assez d'occupations rien que pour surveiller la maison, s'occuper du potager, des travaux à l'aiguille et des œuvres paroissiales. L'état d'esprit devenait si mauvais autour de Coat-By, que, châtelaines de leur paroisse, elles devaient redoubler de zèle et de bonnes paroles.

Germain remarqua que, pendant qu'il entretenait Judic, Onenne avait disparu. Au bout d'un

quart d'heure, la jeune fille revint, les joues rouges, ce qui contrastait avec l'habituelle couleur « navet » de son teint. Quelques instants après, Judic s'éclipsa à son tour. Onenne avait pris près de Germain la place de son aînée et lui marquait un vif intérêt pour les résultats qu'il obtenait en gérant lui-même sa terre. Deux ou trois fois, les sœurs disparurent à tour de rôle et se remplacèrent. Enfin, le domestique, qui sentait le cidre et l'écurie, vint annoncer que le goûter était servi, et l'on passa dans la salle à manger.

En mangeant le gâteau, dont la surface était brûlée et l'intérieur cru — ce qui attestait une cuisson trop rapide, — Germain comprit que les deux sœurs, qui venaient de le confectionner, afin de donner le change, avaient employé le subterfuge de venir surveiller la cuisson, alternativement.

« Quelle manque de simplicité ! pensait Germain. Les pauvres filles, sont-elles assez laides ! Il se dégage d'elles un ennui formidable... Elles sont à plaindre... Quelle triste existence doit être la leur ! »

Et le jeune homme examinait la salle à manger dont la demi-obscurité dissimulait mal la pauvreté et la laideur.

Pleins d'indulgence et dans un évident désir d'être aimables, M. et M<sup>me</sup> Verget s'extasiaient sur l'excellence du « quatre-quarts ».

— Et ce sont ces demoiselles qui ont confectionné ce délicieux gâteau?... L'une d'elles n'y aurait-elle pas, par hasard, laissé tomber sa bague ? dit en souriant Edmond.

A cette allusion, une rougeur envahit les joues de Judic et d'Onenne qui lancèrent un regard furtif dans la direction de Germain.

— J'ai élevé mes filles comme je l'ai été moi-même, se rengorgea M<sup>me</sup> de Kerdaniel, et, sans me flatter, je crois en avoir fait d'excellentes maîtresses de maison. Lorsqu'elles se marieront, Onenne et Judic seront à même de prendre, du jour au lendemain, la direction, non seulement d'un ménage, mais d'un domaine.

Cette allusion parut si transparente à Germain qu'il réfléchit amèrement :

« Cette visite était donc un piège que mes parents, d'accord avec M<sup>me</sup> de Kerdaniel, me tendaient?... Ah! délicieuse, spirituelle et impertinente Anne-Marie, est-ce pour mieux me marquer la distance qui me séparait de vous qu'on me destine ces « quenouilles de chanvre » ?

L'existence qui l'attendait apparut à Germain aussi plate, morne et désolée que l'étendue des landes marécageuses qu'il traverserait pour rentrer au Pender. La gorge serrée, il ne pouvait avaler les tranches de gâteau qu'avec des gestes mutins. Onenne et Judic s'obstinaient à mettre dans son assiette.

Un tel sentiment de détresse le pénétra que, sous le prétexte d'une course urgente à Questembert, il hâta le départ.

Pendant le trajet qui les ramenait au Pender, M. et M<sup>me</sup> Verget ne tarirent pas d'éloges sur M<sup>me</sup> de Kerdaniel et ses filles qui perpétuaient avec une fidélité touchante les plus pures traditions de la noblesse bretonne.

— Vous perdez votre temps! se récria Germain, impatienté. J'aimerais mieux ne jamais me marier que d'épouser pareils laiderons et filles si niaises!

— Elles sont vraiment d'un autre âge et sentent par trop le moisi, convint à son tour Herminie, cependant si peu à la page. Germain vaut mieux que cela. Espérons la rencontre providentielle qui mettra sur son chemin une compagne charmante.

\* \* \*

Un après-midi que Germain était venu seul au Trer, M. et M<sup>me</sup> Verget, enrhumés, gardant le coin du feu, Herminie lui proposa d'aller au-devant de Guy qui devait se trouver sur la lande du Kéronnec.

— Il me semble que ton mari affectionne à présent presque autant que toi ton Allée des Fées?

A cette réflexion, le visage de la jeune femme s'éclaircit de plaisir. Appuyée au bras de son frère, ils parcouraient lentement la terrasse à gros balustres Louis XIII qui dominait l'étang.

Inclinée, Herminie regardait s'avancer sur l'eau moirée quelques cygnes noirs à bec rouge, le col

cambré, poussant leurs corps en carène parmi les herbes aquatiques. Des ondes cuivrées, argentées, en cercles autour des oiseaux, les précédaient.

— Quelles adorables couleurs dans ce petit lac, n'est-ce pas, Germain ? Je ne me lasse pas, chaque jour, de les y admirer. Ce n'est que de l'eau comme celle des fontaines rustiques, et pourtant, c'est ici tout autre chose. Tous les siècles se sont dilués dans l'étang. Les remparts, en y plongeant, rendent la surface glauque et les courtines jaunies par leurs orseilles se colorent comme d'un épiderme d'or.

— Cet étang est comme ton âme, petite sœur : tout ce qui s'y reflète y devient beau, prononça Germain tendrement.

Et il songea que les réalités du mariage n'avaient pas modifié la tournure poétique de son esprit.

Dans l'allée sablée qui longeait la façade méridionale du château, ils aperçurent Guy s'en revenant d'une marche lente et pénible. Lorsqu'ils furent devant lui, ils remarquèrent ses vêtements souillés de terre et l'expression à la fois satisfaite et tendue de son visage.

Évitant de répondre au tendre sourire de sa femme, il dit à son beau-frère :

— Si vous n'êtes pas pressé, Germain, rentrons au château ; j'aurais à vous entretenir d'une affaire qui, je pense, pourrait vous intéresser.

— Très volontiers, cher ami.

Lorsque les jeunes gens furent réunis dans le petit salon d'où le comte de Bignan n'avait pas bougé, Guy, harassé, se renversa dans un vaste et moelleux fauteuil de cuir cramoisi. Il s'était tourné de façon à éviter les regards de sa femme.

Après quelques minutes pendant lesquelles il essuya son front en sueur, il prononça :

— Comme nous le pensions, père, il existe un très important filon d'étain sur la lande du Kéronnec ; les derniers sondages que j'ai fait faire ne laissent aucun doute à ce sujet. Je pense que, si nous arrivions à l'exploiter dans de bonnes conditions, il y aurait une fortune à gagner.

— Ah ! vraiment ? s'écria Germain, intéressé. Mon père et moi étions loin de nous en douter et nous traitions de radotages les dires du vieux Plouben.

Herminie avait pâli. D'une voix tremblante, elle interrogea :

— Que voulez-vous signifier, Guy? Ce serait un sacrilège que d'exploiter notre Allée des Fées.

Et, ses doux yeux remplis de larmes, elle réfléchit :

« C'est donc cela la source du grand intérêt qu'il prenait à cet endroit poétique entre tous? Ah! mon Dieu, qu'est-ce que mon père pensera? »

Puisant dans son respect et son affection pour M. Verget la force de protester, elle prononça :

— Mon père ne pourra se résigner à voir le Pender, qu'il considère comme le reliquaire de la Bretagne, transformé en usine.

Eclatant d'un rire cuivré, le comte s'écria :

— Eh! ma bru, on ne vit pas de la vénération des reliques! Alors qu'autour de lui tous se sont enrichis, M. Verget végète. Il faut être de son temps, que diable! Et vos parents eux-mêmes, si simples soient-ils, ne sauraient s'accommoder des façons de vivre des anciens seigneurs du Pender; ils trouvent plus commode de se servir d'une auto que d'une voiture à chevaux. De nos jours, l'agriculture, pour être rémunératrice, doit se faire sur une vaste étendue et avec l'outillage le plus moderne. Possesseurs d'un minerai, avons-nous le droit de le garder enfoui dans la terre et improductif, comme un avaré garde un trésor ou un maniaque un objet de collection? L'exploitation du Kéronnec peut être une source de bien-être pour quelques centaines d'ouvriers; c'est une considération, cela! Sans parler de l'intérêt qu'il y aurait pour votre jeune ménage à toucher de gros revenus!...

— Nous ne serions pas les seuls intéressés, père, déclara Guy en posant amicalement sa main sur l'épaule de son beau-frère. Comme je ne saurais, à moi seul, mener de front la gérance de nos terres et une exploitation minière, je propose à Germain, qui ne saurait se contenter de ce que lui rapporte le Pender, de s'associer avec nous?

— Excellente idée, approuva le comte.

Sans répondre directement à l'offre de Guy, Germain interrogea :

— Alors, vous, monsieur de Bignan, vous

n'éprouveriez aucune indignation à voir une industrie s'établir dans notre voisinage?

— Pourquoi voudriez-vous nous y voir opposés, mon cher ami? Après plusieurs années de fréquentation presque quotidienne, vous ne semblez pas encore vous rendre compte, vos parents et vous, que mon fils et moi menons la vraie existence réaliste des gens de notre condition. L'erreur de M. Verget est de nous avoir cru fossilisés en s'imaginant vivre lui-même dans son manoir comme sous l'ancien régime. Croyez bien que, si nos pères avaient vécu à notre époque, ils eussent agi comme nous le faisons; c'est pourquoi nos actions journalières, à la grande désillusion de ma pauvre belle-fille, semblent sans rapport avec le cadre médiéval où nous existons. Nos décisions pour défendre nos grands intérêts ne peuvent être que rapides, nettes, brutales, même. Suivant l'expression de Joseph Perrotin, nous nous américanisons. La politesse et la douceur de vos parents, qui pensent représenter la tradition d'urbanité de la vieille noblesse locale, leur nuit près de nos rudes paysans. Croyez-moi, Germain, suivez le conseil de Guy : votre intérêt vous commande de vous associer avec lui!

Profondément troublé, Germain se taisait, et son regard inquiet allait du visage de Guy à celui douloureusement crispé d'Herminie. Des pensées contradictoires l'oppressaient. Certes, comme ses parents et sa sœur, il avait en horreur l'industrie, et c'était pour fuir les villes souillées par la fumée des houilles, remplies du fracas des moteurs, qu'il avait renoncé à l'enseignement afin de vivre dans la paix des champs. Moins spéculatif que son père, l'action ne lui déplaisait pas, une action qui, toutefois, lui laisserait la faculté de penser. Or, il s'était flatté, à tort, de pouvoir, tout en conduisant la charrue, s'enivrer de poésie. Au bout de quelques mois d'expérience, il avait compris que, si l'on veut obtenir des rendements en agriculture, il ne faut pas labourer son champ en poète, mais en paysan. Les églogues étaient bonnes aux époques de l'âge d'or, alors que l'homme, sous un ciel divin, se nourrissait du fromage de ses chèvres et des fruits de son jardin. Il se rendait compte aussi que l'exploitation du Pender, même excellemment

conduite, ne lui rapporterait presque rien. Or, sans être intéressé, ni assoiffé de bien-être, Germain était trop de son époque pour se contenter de la frugale existence menée jadis par les sires de Corcoat. Il avait des goûts délicats, et, afin de ne pas s'abrutir, il comptait enrichir chaque année sa bibliothèque de livres, d'ouvrages d'art et pouvoir accomplir un beau voyage. S'il se mariait un jour et fondait une famille, comment le pourrait-il? Or, il fallait de l'argent, et voilà que Guy venait lui proposer une association qui pourrait lui permettre de mener une existence conforme aux exigences de la vie moderne. Certes, il serait sacrilège d'éventrer la lande du Kéronnec que gardaient les menhirs, ces témoins de la préhistoire; mais pouvait-on, pour de vieilles pierres qui n'avaient même pas l'excuse d'être des œuvres d'art, sacrifier son avenir et s'opposer au bien-être que cette exploitation apporterait à toute une population? Un jour ou l'autre, l'Allée des Fées serait sacrifiée; mieux valait que ce fût lui, Germain, qui en profitât. La loi du monde n'était-elle pas de toujours détruire afin de reconstruire?

Herminie aussi regardait son frère avec anxiété; il lui semblait que tout son espoir était en lui. Enfin, un douloureux soupir s'échappa de la poitrine oppressée de la jeune femme. L'ayant entendu, Guy se retourna vers elle et lui dit avec une douceur non exempte d'hypocrisie, car il ne doutait pas de la soumission d'Herminie à la moindre de ses volontés :

— Bien entendu, ma chérie, je n'agirai qu'avec votre consentement; ce terrain vous appartient et...

— N'êtes-vous pas le maître, Guy? Tout ce qui est à moi est bien plus encore à vous.

— A la bonne heure! Vous voici raisonnable, ma bru, approuva le comte. Il faut avoir, comme Anne-Marie, le sens des réalités.

Le soleil avait disparu derrière l'étang. Germain, à qui il en coûtait de peiner Herminie, se leva pour partir.

— Avant de vous donner mon acceptation, Guy, prononça-t-il, je désire entretenir mes parents.

Et, lorsqu'il prit congé de sa sœur, il la sentit qui se dérobaît à son étreinte. Sans doute lui

reprochait-elle sa trahison : pourquoi n'avait-il pas eu la force de combattre le sacrilège projet de son beau-frère ?

Désolé du chagrin de sa sœur et redoutant l'accueil que son père ne manquerait pas de faire à sa proposition, Germain s'enfonça à travers les bois empourprés par l'automne. Dans un champ fraîchement labouré, une paysanne grande et forte lançait, d'un geste au rythme éternel, la semence, et, dans la lumière du soir, les grains retombaient en pluie d'or. Fraîche et blonde, sa main gauche serrant contre son flanc son tablier relevé, l'air farouche et appliqué, elle était semblable à ces Gauloises qui ensemençaient le sol primitif. Elle apparut au jeune homme superbe dans son impassibilité, et, devant cette image archaïque, Germain se demanda si cette tradition inconsciente, qui était la force de la race bretonne, ne tiendrait pas en échec toutes les tentatives modernes que le comte de Bignan et son fils voulaient essayer ?

Lorsque, après le dîner, Germain, d'un ton ferme, commença d'exposer à ses parents les projets d'association que lui avait proposés son beau-frère, M. et M<sup>me</sup> Verget l'interrompirent d'un accent désolé.

Eh quoi ! avaient-ils quitté une ville industrielle qu'ils détestaient pour voir se créer sur leurs terres une exploitation minière ? La pensée seule leur en était odieuse. Leur délicieux Pender transformé en usine haletante, quelle abomination ! Ils se refusaient à croire que le vicomte de Bignan pourrait leur infliger un pareil voisinage. Germain ne pensait-il pas comme eux qu'une pauvreté décente valait mieux qu'une prospérité acquise par des moyens qui empoisonneraient sa vie, celle de sa sœur et celle de ses parents ? Le bonheur n'est pas dans l'or ; les crêpes de sarrasin des Bretons d'avant-guerre leur sembleraient meilleures dans la paix parfumée des fenaisons que le luxe dans la puanteur des houilles, le fracas des moteurs et la nargue des ouvriers.

— Tout cela est bel et bien, répliqua Germain ; mais vous oubliez, père, que mariée sous le régime de la communauté, Herminie ne saurait interdire l'exploitation de l'Allée des Fées à son

mari. Il faudrait obtenir une séparation de biens qui ne serait pas à l'avantage de ma sœur.

M. et M<sup>me</sup> Verget se récrièrent qu'il n'était pas dans leur intention de mettre la brouille dans le jeune ménage en incitant leur fille à refuser à son mari la libre disposition de cette lande. C'était en toute innocence qu'ils avaient cédé au désir du comte en donnant cette mauvaise terre en dot à Herminie. Ils n'avaient jamais pris au sérieux l'histoire de ce filon d'étain. S'ils avaient pu prévoir!...

— Bah! se récria Germain, sceptique, l'usine que vous auriez empêchée là se serait créée ailleurs. Quelle illusion de croire que votre exemple peut arrêter la marche en avant de la Bretagne!

— Je n'ai pas cette illusion, Germain. Ce que je te demande, c'est de ne pas hâter cette marche en participant à cette exploitation que je réprouve.

— Soit! Guy prendra un gérant moins consciencieux que moi et je végéterai toute mon existence sur des terres dont la trop faible contenance ne me permettra pas, je ne dis même pas le luxe, mais l'aisance; à moins que je ne rentre dans l'enseignement?

— Libre à toi de faire ce que tu désires, prononça d'un ton glacé M. Verget. Quant à moi, je resterai fidèle à mon idéal de vie.

Peiné du ton de son père, Germain prononça :

— Malgré vous, mes pauvres parents, vous serez bousculés dans votre rêve par la vie ardente et violente dont la guerre a précipité le mouvement. Vous serez obligés d'accepter l'inévitable.

« Comprenez donc que ce n'est pas avec plaisir qu'un homme comme moi acceptera la brutale servitude du nouveau monde mécanique qui remplace partout les anciennes formes d'existence. Toute mon âme proteste, tout mon cœur redoute, mais mon intelligence répond : il faut accepter la tâche de son temps, nul ne saurait s'y dérober! »

Lorsqu'il eut ainsi parlé, Germain, voulant prendre congé de ses parents, s'approcha d'eux pour en recevoir leur baiser de chaque soir, mais, pour la première fois de sa vie, Edmond et Louise le renvoyèrent sans vouloir poser leurs lèvres sur son front.

\*\*

Depuis un mois, la lande du Kéronnec était transformée en un vaste chantier, où, sous la surveillance alternative de Guy de Bignan et de Germain, des équipes de terrassiers, dont l'aspect était encore plus de paysans que d'ouvriers, s'employaient de l'aube au soir. Une fièvre joyeuse animait le vicomte qui, oubliant la fatigue que lui causait l'obligation de rester longtemps debout, demeurait de longues heures parmi ses journaliers.

Germain avait abandonné en partie à son père la surveillance de la ferme. De nature plus complexe et cultivée que son beau-frère, tour à tour il partageait son enthousiasme ou bien regrettait de voir s'industrialiser une région qu'il avait aimée pour son archaïsme, son silence et sa poésie. Malgré tout, il était tenté par l'aventure et la joie de créer était en lui. Il était impatient de voir jaillir du sol antique, producteur de blé et de seigle, le métal qui allait transformer ce pays de lente rumination en une contrée ardente, vivante. En vain son père et lui-même avaient-ils cru prolonger le passé en venant vivre sur ce Morbihan en apparence immuable, mais où les hommes, semblables au sol que chaque jour les éléments modifiaient, se transformaient lentement, mais sûrement.

Seul, Edmond était resté l'éternel rêveur. Devant les faits, il refusait de se rendre à l'évidence. Il fermait les yeux à la grande loi de l'évolution qui transforme peu à peu les Bretons et les rendra semblables, par les vices et les qualités, aux habitants des autres provinces. En vain, des rêveurs, des poètes ou des politiciens intéressés avaient-ils voulu faire revivre le régionalisme ; il se mourait parce qu'il ne répondait plus à des besoins profonds, et les manifestations qu'on attendait de lui ne seraient désormais que des exhibitions à l'usage des touristes. Depuis longtemps, la harpe d'Ossian est muette et les bardes en oripeaux de carnaval qui ont tenté de la ranimer n'en ont tiré que des sons de mirliton. Quelle tristesse de le constater quand

son cœur de lettré et d'artiste était demeure sensible à ce passé plein de charme et de force!

A leur retour du Japon, André Lefort et Anne-Marie, très intéressés par la découverte de l'étain, étaient venus passer quelques jours au Trer, et Herminie avait eu la tristesse de constater que sa belle-sœur ne semblait nullement émue à la pensée de voir exploiter le Kéronnec.

André Lefort, peu confiant dans les capacités de Guy et de Germain, leur conseilla de prendre un ingénieur pour diriger cette exploitation qui, bien conduite, pourrait donner d'excellents résultats, et il leur indiqua un de ses cousins éloignés, Paul Rollier, récemment sorti de l'École des Mines et garçon plein d'avenir.

Quelques jours plus tard, Germain, qui surveillait la réfection d'une tranchée qu'il avait fait ouvrir parmi les roches stannifères de la lande du Kéronnec, vit descendre de la torpédo qui amenait chaque jour Guy de Bignan sur le terrain un jeune homme et une jeune fille. Le vicomte lui présenta le nouvel ingénieur, arrivé le matin même de Paris, et sa sœur Marguerite.

Après une poignée de main énergique à l'ingénieur, comme pour bien lui prouver sa satisfaction de lui voir prendre la direction de ces importants travaux, Germain s'inclina devant M<sup>lle</sup> Rollier, dont le charmant visage avait cette expression décidée des jeunes filles bien résolues à gagner leur vie par leur travail sans le concours de l'homme.

Aux souhaits de bienvenue de Germain, elle répondit que son brevet de chimiste lui permettrait de participer aux travaux de son frère.

— Orphelins, expliqua-t-elle, nous sommes l'un pour l'autre toute notre famille.

— J'espère, Mademoiselle, répliqua le vicomte en s'inclinant, que vous trouverez au Trer des amis qui vous feront oublier votre solitude et votre exil en cette vieille Bretagne.

— Soyez-en remercié, Monsieur, répondit la jeune fille avec simplicité. Avec d'aussi aimables amis, nous n'éprouverons jamais la sensation de l'exil dans cette province si pleine d'intérêt et que, depuis longtemps, je désirais connaître. Aussi,

lorsque notre cousin André proposa à mon frère cette situation, nous n'avons pas hésité une seconde, malgré les avantages qu'on lui offrait dans les mines du Nord.

Il fut agréable à Germain d'entendre M<sup>lle</sup> Rollier exprimer sa sympathie pour la Bretagne, et il pensa :

« On peut donc faire des sciences et être ému par la nature et les souvenirs du passé? »

Et il se sentit soudain réconforté.

Pour Marguerite Rollier, qui avait adopté presque toutes les idées de la jeunesse moderne — non point celle qui s'amuse ou ne pense qu'au sport, mais celle qui est avide d'indépendance, de science et est bien résolue à faire son chemin, — la famille Verget lui parut contemporaine de ces menhirs au milieu desquels son destin allait la faire vivre pendant quelque temps. Herminie, au nom ridicule, semblait une châtelaine médiévale oubliée au Trer depuis la dernière croisade ; il ne lui manquait qu'un page aussi dolent qu'elle et un hennin perché sur ses tresses blondes. Germain lui-même ne ressemblait guère à son frère et à leurs camarades ; malgré les airs désinvoltes qu'il prenait en sa présence — elle n'avait pas manqué de le remarquer ! — il était par trop « avant-guerre »...

Lorsqu'elle se retrouvait avec son frère, Marguerite ne manquait pas de lui rapporter, en s'en amusant, les propos que lui avaient tenus Herminie ou ses parents.

— Ce sont de véritables objets de musée celtique, ne trouves-tu pas, Paul ? Avant de venir ici, je n'aurais jamais cru qu'à notre époque des êtres pareils pouvaient exister !

Mais Rollier, moins observateur que sa sœur, plus absorbé par ses travaux et par les responsabilités qu'il avait assumées au Kéronnec, haussait les épaules et se contentait de répliquer :

— C'est bien possible !

Un peu consolée à la pensée que les dolmens et les menhirs de l'Allée des Fées seraient autant que possible respectés, M. et M<sup>me</sup> Verget et Herminie, dont la délivrance était proche, venaient parfois, l'après-midi, rejoindre sur le chantier Guy et Germain. Malgré leur réprobation, ne fallait-il

pas, pour l'harmonie de leurs relations de famille, accepter l'inévitable?

M. Verget dit un jour à Paul Rollier :

— Lorsque M. de Bignan vous proposa la direction de ces travaux, n'avez-vous pas éprouvé quelques doutes sur l'avenir de cette mine bretonne?

L'ingénieur, adossé à l'une des pierres du dolmen, répondit d'un ton un peu doctoral :

— Pourquoi aurais-je douté? Dès l'antiquité, les Romains surent exploiter vos roches archéennes. Notre Armorique approvisionnait d'étain le monde ancien ; depuis la Vilaine jusqu'à Ploërmel, le sol était éminemment stannifère. La métallurgie fut donc en honneur en Bretagne à cette époque, et ce n'est pas offenser cette province, tout au contraire, que de reprendre une tradition vieille au moins de vingt-cinq siècles.

— Ah! vraiment? s'exclama M. Verget.

Ses sourcils froncés, l'ingénieur continua son exposé :

— Le peuple des Venètes, qui occupait ces rivages, dut sa civilisation et sa prospérité à l'existence de ces roches stannifères. La navigation lui permit d'en répandre aisément les produits ; les lointains ancêtres de vos paysans furent donc des métallurgistes. Croyez bien que César fut surtout attiré chez les Venètes par le désir de leur ravir l'étain dont l'antiquité faisait un considérable usage. Or, ces minerais sont des plus rares sur la terre. L'extraction les épuisa presque partout en France ; c'est donc par un hasard surprenant que ce Kéronnec, où j'ai relevé les traces d'une exploitation primitive, fut abandonné. Eh bien! nous allons recommencer d'exporter l'étain dont Posidonius, un siècle avant notre ère, signalait le transport de Bretagne jusqu'au bassin de la Méditerranée. Ce recul majestueux donnera à notre mine une allure historique impressionnante, bien faite pour se faire pardonner de M. Verget.

Et, comme l'ancien conseiller ne semblait pas convaincu, l'ingénieur ajouta :

— J'espère, Monsieur, que vous ne serez plus hostile à l'industrie, maintenant que vous savez

que, même dans ce pays archaïque, elle peut se réclamer de la tradition tout autant que l'agriculture ?

Gentiment, Marguerite Rollier ajouta :

— Je voudrais joindre mes efforts à ceux de mon frère pour persuader M. et M<sup>me</sup> Verget, ainsi que M<sup>me</sup> de Bignan, que nous ne sommes pas des révolutionnaires !...

L'ingénieur s'était rapproché de Guy. Après avoir examiné la tranchée creusée par les terrassiers, il remarqua :

— Il est regrettable que vous ayez commencé vos puits d'extraction aux endroits où la roche friable obligerait à d'importants travaux de soutènement.

— Avez-vous donc trouvé le lieu le plus favorable d'ouverture de notre principale galerie ? interrogea Germain.

Rollier répondit :

— Ce point ne souffre même pas la discussion ; d'ailleurs, je n'en ai pas le mérite : les antiques Venètes l'avaient trouvé, puisqu'ils avaient foré un tunnel sous ce dolmen.

M. de Bignan, Guy et Germain se considérèrent en silence. Que penseraient Herminie et M. Verget ? Surpris de leur émotion, l'ingénieur les observait.

Guy dit enfin :

— Sous l'Allée des Fées ? Diable !

— Pensez-vous donc qu'il sera nécessaire de détruire le dolmen ? questionna Germain, peiné.

— Comment pouvez-vous même me poser cette question ? repartit Rollier. L'établissement de mes pylônes métalliques nous obligera certainement à supprimer ce que vous appelez : l'Allée des Fées.

— Supprimer ? s'exclama Guy.

— Rassurez-vous, continua Rollier qui ne comprenait pas les raisons de l'émotion de ses interlocuteurs ; avec les moyens dont nous disposons, nous nous débarrasserons sans difficulté de ces pierres qui parurent des monuments phénoménaux aux Néolithiques qui les dressèrent.

— Lorsque vous dites : débarrasser, reprit Ger-

main, vous comptez sans doute les extraire une à une et les rétablir plus loin ?

— A quoi bon ? Ce dolmen ne me paraissant présenter pour nous qu'un intérêt archéologique relatif, nous le ferons sauter économiquement, d'un seul coup, avec une vingtaine de cartouches de dynamite.

— Quelle abomination ! s'écrièrent ensemble Guy et Germain.

— Quel dommage ! dit à son tour Marguerite, émue par la tristesse de Germain ; ces menhirs sont si grandioses !

— Mon cher Rollier, ajouta Guy, vous ne semblez pas du tout vous douter que votre projet, qui nous contrarie, va désespérer ma femme.

— Certes ! Je conçois les regrets de M<sup>me</sup> de Bignan, mais le mot « désespérer » me paraît fort.

— Non, Monsieur, il n'a rien d'exagéré, prononça gravement Germain, du moins en ce qui concerne ma sœur. Je vous avoue que la pensée que vous feriez voler en éclats cette Allée des Fées me peine. D'ailleurs, il y faudrait le consentement d'Herminie, et je redoute pour elle, en ce moment, toute émotion violente ; n'est-ce pas, Guy ?

— Evidemment, répliqua de Bignan, sincèrement désolé d'imposer ce chagrin à sa femme, surtout dans l'état où elle se trouvait.

Froidement, l'ingénieur retira ses lunettes d'écaille et, tandis qu'il essuyait les verres avec lenteur, il prononça :

— Si M<sup>me</sup> de Bignan refuse son consentement, et après l'étude faite par moi de cette lande, ma présence ici deviendra inutile. Il me faut être le maître de tous mes mouvements.

Un silence embarrassé suivit cette déclaration.

Des sentiments contradictoires agitaient Guy et Germain ; les forces du passé et les nécessités du présent livraient combat dans leur âme. Ce fut Rollier qui le rompit :

— Il est étrange que je fasse à vos yeux figure de barbare, lorsque ce sont ces vieilles pierres, que je suis obligé de faire sauter — et croyez bien qu'il ne se mêle à ma décision aucune joie sacrilège ! — qui représentent pour nous la barbarie et d'affreuses coutumes funéraires. Cette prétendue

science initiatique des druides doit être encore un de ces bourrages de crâne chers aux celtisants que les savants modernes dénoncent à chacune de leurs découvertes. Ces frustes monuments élevés par les Néolithiques, et que vous voudriez conserver parce qu'ils représentent à vos yeux des traditions millénaires, parurent sans doute aussi révolutionnaires aux derniers survivants des Magdaléniens, qui se terraient dans des cavernes, que nos constructions métalliques aux générations d'avant-guerre.

— Il se peut, répliqua Germain ; mais ces dolmens et ces menhirs témoignent aussi, et c'est ce qui en fait le prix à nos yeux, des aspirations des hommes à l'immortalité et à la spiritualité.

— J'y verrais plutôt une affirmation de leur puissance, de leur intelligence, de leur esprit scientifique qui essayaient déjà de se mesurer avec la nature en extrayant ces monolithes, en les transportant et en les dressant, reprit Rollier. Les ingénieurs ne font pas autre chose que de continuer l'œuvre des Néolithiques ; depuis que Prométhée déroba le feu céleste, l'homme tente sans cesse de s'égalier aux dieux !

— Nous allons être maudits par tous les archéologues ! s'écria Guy dont le consentement était déjà acquis à l'œuvre de destruction, et les membres de la Société polymatique du Morbihan, s'ils sont informés de cette décision, vont amener contre nous le public lettré.

— Eh bien ! nous leur répliquerons que l'exemple vient de haut et de loin, puisque ce furent les apôtres de la Bretagne qui en détruisirent le plus grand nombre. Ceux qui échappèrent à cette pieuse rage furent sanctifiés par l'adjonction d'une croix ou d'une Vierge Mère.

Rollier sentit que Germain demeurerait hostile à ce projet. Il chercha alors l'approbation de sa sœur qui semblait demeurer étrangère au débat ; mais, à sa surprise, Marguerite regardait de ses yeux brillants d'honnêteté et d'intelligence l'Allée des Fées et se taisait.

« Subirait-elle aussi l'envoûtement de la Bretagne ? songeait l'ingénieur, irrité, et s'est-elle laissé influencer par cet étrange et mystique

vicomtesse de Bignan ? Le vieil enchanteur Merlin n'est donc pas mort qu'il ensorcelle encore les âmes ?... Rien à craindre en ce qui me concerne : je suis blindé ! »

Or, Marguerite craignait surtout de contrister Germain dont l'amitié et la discrète admiration, malgré tout ce qui semblait les séparer, lui devenaient chaque jour plus chères. Plus sensible que son frère au charme des choses, à la beauté de la nature, elle trouvait déplorable cette destruction qui enlèverait à ce grandiose paysage de lande et de mer toute sa signification. Plus nuancée que l'ingénieur, qui aurait fait volontiers table rase de tout le passé, elle trouvait inutile de s'attarder en vains regrets et de vouloir perpétuer des formes d'art, de pensée ou d'existence qui ne s'accordaient pas avec les besoins des hommes nouveaux.

Germain, lui aussi, examinait Marguerite. A l'idée que, s'il se refusait à la suppression de l'Allée des Fées, elle disparaîtrait de sa vie, il eut soudain le cœur serré. Depuis qu'il la fréquentait chaque jour, toutes ses préventions contre les jeunes filles d'éducation trop moderne s'évanouissaient. Marguerite Rollier lui paraissait parfaitement équilibrée, sachant concilier la féminité et le savoir ingrat, la raison avec le sentiment. Loin d'être une « scientifique » pédante, au cœur desséché, à l'âme dépouillée de toute poésie, elle incarnait un idéal nouveau de femme, et qui correspondait merveilleusement à ce que les hommes d'aujourd'hui étaient en droit d'attendre de leur compagne. Sa présence mettait de la grâce sur le chantier, et sa fine silhouette, son frais visage auréolé de cheveux en mousse dorée, formaient un heureux contraste avec les ouvriers aux vêtements souillés de terre.

A une centaine de mètres plus loin, les terrassiers travaillaient avec mollesse.

Le déferlement des flots s'entendait sur la grève. Au même instant, dans la paix des champs, la cloche de Ploëmel, agitée par quelque Bretonne dolente, appela un marin perdu en mer.

Assise près de sa mère sur un dolmen, Herminie,

à contre-jour du soleil, se silhouettait sur l'Océan.  
— Un mot encore, monsieur Rollier, dit enfin Guy. Pouvez-vous nous estimer approximativement la valeur du Kéronnec ?

— Oh ! bien approximativement, répondit l'ingénieur avec prudence. Autant qu'il me paraît, cet flot d'étain ne dépasse pas la superficie de douze ou quinze hectares. Par contre, si je m'en réfère aux gisements de ce pays, à Pénétin et Piriac, par exemple, je crois à un dépôt d'une certaine profondeur. Indiquer un chiffre m'expose à une erreur considérable d'évaluation ; néanmoins, je crois être modeste, étant donné le cours très élevé de l'étain, en estimant que nous foulons ici une valeur de plusieurs millions.

— Plusieurs millions ! répéta Guy dont le visage brilla de satisfaction.

Emu par ce chiffre, Germain pensait que la fortune pouvait succéder à leur pauvreté, et cette évaluation lui ouvrait de nouvelles perspectives sur son avenir.

— Plusieurs millions ! répéta de nouveau Guy. Bien que cette décision nous coûte, pouvons-nous encore hésiter ?

Germain lui-même, ébloui par ce mot fatidique de « millions », n'osait plus qualifier cette destruction d'acte de vandalisme. D'ailleurs, en l'acceptant, il s'assurait pour longtemps et peut-être pour toujours la présence de Marguerite.

M<sup>lle</sup> Rollier, dont les regards intelligents allaient du dolmen au visage tourmenté de Germain, demanda :

— N'y a-t-il donc aucun moyen de déplacer ce monument sans le détruire ?

L'ingénieur répliqua que les moyens contemporains permettaient de résoudre de plus difficiles problèmes. Les trente-deux énormes monolithes de granit pourraient certainement être extraits du sol et conduits dans un nouveau lieu pour une réédification. Il faudrait peut-être dépenser deux cent mille francs, et pendant de longues semaines les travaux miniers devraient être arrêtés. Il s'offrait néanmoins à tenter ce sauvetage.

Guy, soucieux d'épargner à sa femme une vive

contrariété, et cependant bien décidé à ne pas entreprendre l'onéreux sauvetage des pierres, dit à Paul Rollier qu'il réfléchirait. Avant de lui donner une réponse, il désirait entretenir Herminie : il se faisait fort d'amener sa douce femme à ses vœux.

\* \* \*

Ce fut Germain qui, le lendemain matin, s'en alla porter la réponse qu'attendait Paul Rollier pour terminer ses travaux.

Préoccupé, il n'avait pas dormi. La résolution de Guy, contre laquelle il n'avait pas même eu le courage de lutter, le peinait. Sachant la contrariété qu'en éprouveraient son père et sa mère, il avait eu la lâcheté, pendant la longue veillée, de leur cacher la décision de leur gendre.

Frissonnant dans le matin brumeux, il quitta le manoir, le cœur serré. D'accord avec son beau-frère, il entendait autoriser l'extermination du dolmen qui, depuis plus de trois mille ans, s'érigeait sur le Kéronnec, à la vue de tout le golfe du Morbihan. Il allait donc rompre par un signe éclatant avec l'ancien monde qu'il avait aimé. Cet auguste symbole, volontairement détruit, rien ne s'opposerait plus aux exigences de l'ingénieur.

Successivement, les constructions médiévales du Pender, les arbres centenaires gênants, les vieux chemins creusés par les eaux et les roues des chars seraient jetés bas, extirpés, nivelés ou remblayés suivant les besoins de l'exploitation. Une nouvelle société utilitaire allait se dresser sur le passé vaincu, et le règne des mécaniciens ferait fuir les mélodieux pâteurs et les laboureurs d'une harmonieuse lenteur. Dans la nouvelle société ardente, aurait-on le temps d'entendre tinter la cloche de Ploëmel ?

Ainsi réfléchissait Germain pendant qu'il se dirigeait vers le Mengan. Cependant, une sorte d'impatience, qui contrastait avec la mélancolie de ses pensées, précipitait ses pas.

A l'entrée du bourg, il s'arrêta pour reprendre son sang-froid, car il fallait aborder Paul Rollier

et il ne voulait pas donner à cet homme réaliste le spectacle de son émotion.

Le village de Mengan, malgré la villa de Perrotin et quelques constructions nouvelles, gardait sa physionomie du bon vieux temps. Son église, entourée d'un vaste cimetière-jardin, fleuri de pieds-d'alouette et d'anthémis, et où des pommiers donnaient innocemment leurs fruits, occupait la place d'honneur.

En passant devant l'ossuaire, le jeune homme eut un frisson, tant il avait ce jour-là, malgré ses préoccupations, le goût de la vie. D'habitude, en vrai Breton d'adoption, comme son père ou sa sœur, il aimait la douceur de ce jardin des morts. Devant ce petit temple funéraire, les branches sombres des grands frênes plantés devant la façade du reliquaire descendaient si bas que, par contraste avec cette sombre verdure, les crânes amoncelés entre les colonnettes étaient d'une blancheur éclatante. Au côté droit de l'ossuaire, une *pietà* de granit représentait avec une naïveté touchante une Vierge toute raccourcie par sa douleur, portant sur ses genoux son Fils mort descendu de la croix. A ce moment, des tourterelles qui nichaient à la trachée d'un frêne roucoulaient.

« Comme la mort est proche de la vie ! », soupira Germain.

Et il pressa le pas, comme pour saisir plus vite cette vie que, dans le secret de son cœur, il espérait.

Sur la place, les façades des notables : notaire, médecin, percepteur, charron, menuisier, couvreur, maréchal-ferrant, sabotier et épicier-mercier-débitant tournaient la ronde autour de la nef.

Face à l'échalier du cimetière, un grand cheval naïvement découpé servait d'enseigne à l'hôtelier, tout à la fois restaurateur et maquignon.

Paul Rollier et sa sœur s'étaient provisoirement logés à cette auberge blanche, avenante sous sa glycine. Saisi par la vue du décor médiéval de la place, Germain se sentit plus criminel. Au même instant, le passage d'un troupeau l'obligea d'attendre. Quelques vaches noires et blanches, un couple de bœufs roux, une jument panarde au pelage blanc moucheté de noir par la vieillesse,

quelques moutons, un bélier, une chèvre, un âne et un porc, conduits par un chien et un petit berger au chapeau de paille à pannes de velours, s'approchèrent de la fontaine. Un édicule de la Renaissance, en forme de vaste lanterne de granit, posé sur huit piliers, magnifiait cette source à qui la statue de bois de saint Melec donnait un caractère sacré. Ce bon évêque, la crosse haute sur la vasque, semblait dire : « Buvez avec assurance, mon eau est une eau de santé ! » Des tombeaux antiques servaient d'auges ; fraternellement, les bœufs, le porc, l'âne, les moutons et les vaches s'inclinèrent sur ces tombes romanes où ils trouvaient aujourd'hui leur rafraîchissement.

Quand Corentine Laduret, qui, sous sa coiffe à bavolets, semblait une nonne plutôt qu'une hôtesse, introduisit M. Verget dans la salle à manger, il y trouva Marguerite qui achevait son petit déjeuner.

— Je vais prévenir mon frère, dit-elle, aussitôt levée.

— Laissez-moi ce soin, s'empressa Corentine.

Les jeunes gens demeurèrent l'un en face de l'autre, assez embarrassés. Marguerite, qui ne voulait pas questionner Germain sur une résolution dont dépendait cependant son séjour au Mengan, parla de l'impression produite sur elle par l'existence du bourg.

— Quel repos dans ces villages ! avoua-t-elle. La nuit, dans le silence que rien ne trouble, on n'entend que la respiration de l'Océan. Par exemple, il faut se coucher avec les poules, car le chant des coqs vous réveille bien avant le jour, et les grelots des chevaux pousseurs, attelés au courrier, vous apprennent des départs pour une petite gare distante de seize kilomètres ! Seize kilomètres sans rail ! Il me semble exister sous l'ancien régime.

— Bientôt le Mengan sera réuni à la station de Questembert par un autobus postal ; ainsi, Mademoiselle, l'archaïsme de ce bourg qui vous amuse, parce que vous y campez, aura vécu. Je pense que si vous étiez condamnée à y vivre — malgré l'autobus ! — vous y péririez d'ennui...

— Qui vous le fait supposer ? se récria la jeune

filles. Avec mon travail, un laboratoire bien installé et un foyer agréable, je me plairais n'importe où. Or, ce Morbihan ne peut laisser personne insensible, pas même une licenciée ès sciences, achevante-elle avec un rire clair qui découvrait ses dents bien rangées.

— Et c'est pourtant son arrêt de mort que je viens vous apporter ce matin. La destruction de l'Allée des Fées, si chère à Herminie, n'est-elle pas symbolique du triomphe de la vie moderne dans ce département où les traditions paraissaient inexpugnables ?

— Ainsi, M<sup>me</sup> de Bignan et vous avez consenti ? s'écria Marguerite qui ne put cacher sa satisfaction.

— Le jour où mon beau-frère et moi avons décidé d'entreprendre l'exploitation du Kéronnec, nous avons consenti tacitement à toutes les destructions et profanations. Nos hésitations d'hier n'étaient qu'hypocrisie, que formules polies envers le passé que nous contribuons à supprimer. Pourquoi sommes-nous donc obligés sans cesse de détruire l'œuvre des ancêtres ?

— C'est afin de créer de la vie, des formes nouvelles d'existence. Notre civilisation industrielle, que nous avons le malheur de représenter aux yeux de M. et M<sup>me</sup> Verget — Germain protesta du geste, — ne se montre pas plus iconoclaste et impitoyable que toutes celles qui l'ont emporté dans le monde. Il faut comprendre la beauté de son temps et avoir la ferme volonté de s'y adapter pour son bonheur... et pour le bien du plus grand nombre.

— Je crois que vous avez raison, approuva Germain. Bien que, par mon âge, je devrais être un « jeune », par le milieu singulier dans lequel j'ai vécu et par mon éducation, sans appartenir absolument au passé comme mes parents et Herminie (je m'empresse d'ajouter qu'ils s'en font une idée absolument conventionnelle !), je m'y sens rattaché par des liens qu'il me coûte beaucoup de briser, bien que, parfois, ils m'emprisonnent et menacent de m'étouffer...

D'un accent énergique, Marguerite Rollier répliqua :

— La vie moderne a aussi sa beauté ! Croyez bien que mon frère éprouve de grandes satisfactions lorsque sa science d'ingénieur transforme la matière et crée du bien-être et de la richesse.

En regardant le visage sérieux et énergique de la jeune fille, Germain vint à penser :

« Comme elle est loin d'Herminie qui n'est que tendresse et rêve!... Mais plus harmonieuse et mieux équilibrée qu'Anne-Marie de Bignan, trop avide de luxe et de jouissance. Sa présence me révèle le sens de la vie moderne que j'ai trop souvent blasphémée. »

Paul Rollier entra dans la salle à manger. Il salua avec une sorte de précision mathématique dans ses mouvements et dit lentement :

— En admettant, monsieur Verget, que le vicomte de Bignan et vous ne donniez aucune suite à vos projets, j'ai néanmoins rédigé un mémoire qui vous donnera quelque idée de la valeur du Kéronnec. Tout en comprenant la grandeur de votre désintéressement, je ne pourrai que déplorer de vous voir exploiter dans de mauvaises conditions une si belle affaire.

Sans la moindre hésitation, Germain déclara :

— Monsieur Rollier, veuillez vous considérer comme le directeur de l'exploitation du Kéronnec.

— Avec une initiative entière ? précisa l'ingénieur.

— Avec pleins pouvoirs !

— Vous savez ce qu'ils signifient, monsieur Verget ?

— Nous savons ce qu'ils signifient.

— Bien, Monsieur, j'accepte. C'eût été folie d'agir autrement.

— Mon beau-frère vous demande seulement de différer de quelques semaines l'enlèvement de l'Allée des Fées, afin d'épargner à ma sœur des émotions qui pourraient, en ce moment, lui être funestes.

— C'est trop naturel ! Des travaux préliminaires sont nécessaires, d'ailleurs.

Tourné vers Marguerite, Germain reprit :

— Comme collaboratrice de M. Rollier, veuillez accepter par avance, Mademoiselle, nos sincères remerciements pour votre concours.

La jeune fille s'inclina en tendant sa main à Germain et la serra d'une pression énergique, comme pour lui insuffler un peu de la vaillance et de la confiance en la vie qui étaient en elle.

En attendant de faire sauter à la dynamite l'Allée des Fées, les travaux se poursuivaient sur la lande du Kéronnec.

Joseph Perrotin, chargé d'édifier la villa et les bureaux de Paul Rollier, pressa si vivement la construction en ciment armé que, au bout de trois mois, la nouvelle maison terminée reçut ses aménagements intérieurs.

Son laboratoire achevé, Marguerite, aidée par Germain qui prévenait ses désirs, l'installa et se mit au travail.

Chaque jour, le jeune homme venait s'inquiéter de leurs besoins, à son frère et à elle. Les questions urgentes de l'exploitation réglées, il s'attardait en entretiens qui lui devenaient chaque jour plus chers. Lorsqu'il revoyait Marguerite, Germain éprouvait le sentiment réconfortant qu'ils se consentaient peu à peu l'un à l'autre des concessions. Tandis que l'intelligence de la jeune fille, qui trouvait dans l'existence moderne son véritable élément, s'ouvrait à la conception d'une vieille France dont elle n'avait pas soupçonné la solide construction, Germain apprenait à pardonner aux ingénieurs et aux chimistes qui, en voulant accroître le bien-être, espéraient que l'homme, moins accablé dans son corps, s'améliorerait et trouverait sa peine moins lourde.

Au lieu de boudier à ce monde dont il commençait à entrevoir la force créatrice, la beauté — une beauté sans rapport avec celle dont jusqu'ici son âme paresseuse, timorée, s'était satisfaite, — il fallait s'y donner tout entier, être l'un des rouages agissants de la grande machine qui emportait l'humanité vers on ne sait quel avenir prométhéen, puisque l'homme, par son intelligence, ses découvertes et ses conceptions, s'égalait de plus en plus aux dieux.

Déjà Anné-Marie lui avait prouvé que la jeune fille, pour se conformer à un type nouveau, n'en

était pas moins exquise, mais Anne-Marie, qui ne pouvait pleinement se réaliser que dans un milieu de luxe et d'agitation, lui serait toujours demeurée inaccessible, étrangère, lointaine... Marguerite Rollier lui apparaissait de plus en plus comme la véritable jeune fille moderne, aussi intelligente et instruite que l'homme, mais sans avoir perdu pour cela aucune de ses prérogatives féminines. Sa façon de se vêtir, de parler, de sourire, montrait qu'elle n'avait pas renoncé à plaire, à être aimée et... peut-être aussi à aimer? Il ne croyait pas s'illusionner en remarquant le plaisir de plus en plus vif qu'elle prenait à sa conversation.

Lorsqu'il se trouvait sur la lande du Kéronnec, Marguerite, loin de le fuir, semblait chercher des prétextes pour se retrouver près de lui. Elle se montrait gentiment affectueuse pour Herminie et visitait souvent la jeune femme qui ne quittait plus guère sa chaise longue. Venue plusieurs fois prendre le thé au Pender avec son frère, elle s'était montrée si prévenante pour M. et M<sup>me</sup> Verget que leurs préjugés contre les jeunes filles modernes fondaient à la grâce de Marguerite.

Certes, M<sup>lle</sup> Rollier était loin de réaliser l'idéal qu'ils se faisaient de leur future belle-fille. Son indépendance de caractère, et plus encore la hardiesse de son esprit critique, les épouvantaient encore, et, dans le fond de leurs cœurs naïfs, ils auraient préféré Onenne ou Judic de Kerdaniel. Mais, à toutes les allusions qu'ils avaient tentées depuis leur visite au manoir de Coat-By, Germain avait manifesté une telle antipathie pour ces « quenouilles de chanvre » qu'ils n'avaient plus insisté. Peu à peu, ils se faisaient à l'idée que Marguerite Rollier pourrait devenir la femme de leur fils. Cette union ferait partie du fatal engrenage dans lequel ils étaient tous pris depuis leur arrivée au Pender. Vainement avaient-ils voulu, en venant se fixer en Bretagne, s'enraciner dans le passé; les événements, plus forts que leur volonté, les poussaient en avant.

Le mariage d'Herminie lui-même, qui semblait les rattacher plus étroitement au bon vieux temps, avait été la cause du bouleversement de leur exis-

tence, puisque, par cette union, Guy, devenu possesseur de la lande du Kéronnec, avait eu la néfaste idée d'en exploiter l'étain. A son tour, Germain, dans son désir de gagner largement sa vie, accélérerait le mouvement, et il était amené à trouver très séduisante une jeune fille d'une éducation aussi différente que celle de Marguerite Rollier.

Moins intransigeante que son mari, M<sup>me</sup> Verget souriait à l'avenir. Bientôt, elle l'espérait, un autre jeune ménage édifierait son nid à l'ombre douce de leur vieux Pender, et le gazouillis de leurs petits-enfants les empêcherait d'entendre le cri déchirant des sirènes et le halètement des moteurs.



Paul Rollier avait dû retarder l'ouverture du puits principal. L'arrivage difficile du matériel minier nécessaire, la confection de la voie ferrée et d'un débarcadère sur le golfe, le montage des pylônes, la mise en place d'une dynamo et les essais de deux moteurs dévoreraient son temps.

Pendant ces préliminaires, Herminie avait donné le jour à un gros garçon qu'elle appela Joël, en souvenir de Joël de Bignan, l'un des trente chevaliers du célèbre combat de la Mi-Voie, contre les trente Anglais, et qui était rentré à Josselin le casque fleuri de genêts.

La venue de cet enfant, grand sujet de joie pour le Trer et le Pender, avait fait un peu oublier à M. et M<sup>me</sup> Verget la contrariété que leur causait la transformation du Kéronnec. Sincèrement reconnaissant à sa femme de lui avoir donné ce beau garçon qui perpétuerait leur vieille race, dont, malgré toutes les concessions qu'ils faisaient au temps présent, les de Bignan étaient si fiers, Guy se réjouissait de penser qu'Herminie serait à présent plus à même de supporter le massacre de sa chère Allée des Fées.

Par un après-midi gris et tendre comme la Bretagne en offre souvent, car, aussitôt le soleil caché par les nuages qui arrivent de l'immense Atlantique, cette terre du Ponant prend la couleur de la cendre, M. et M<sup>me</sup> Verget et Herminie, suivis

de la nourrice qui portait l'enfant, remontaient le sentier du golfe afin d'atteindre la chapelle de Ploëmel.

— Nous parcourons le même chemin qu'au jour de notre première visite au Pender, remarqua Herminie avec émotion, en baisant son fils endormi. Ce jour-là aussi, vous en souvient-il, maman? j'embrassai un nouveau-né. Quel symbole! Moi qui songeais si peu au mariage, qui m'eût dit que, quelques années plus tard, j'irais aussi présenter à la Vierge de Ploëmel mon premier-né?

— Chère petite, quel beau petit-fils tu nous as donné pour charmer nos vieux jours, et comme ton bonheur nous réjouit! prononça tendrement M<sup>me</sup> Verget.

Herminie ne put s'empêcher de soupirer :

— Ce bonheur serait complet si le Kéronnec n'avait pas recélé d'étain!...

— Quelle chose mystérieuse que la destinée! reprit Louise. Ce qui cause ta peine sera peut-être la joie de ton frère qui semble sérieusement épris de M<sup>lle</sup> Rollier.

— Marguerite, que j'ai souvent l'occasion d'approcher, est capable de rendre Germain heureux; ses occupations si peu féminines n'ont pas desséché son cœur.

— Son esprit scientifique la prédispose peu à comprendre notre chère Bretagne, observa M. Verget qui voyait s'envoler chaque jour ses illusions.

— Je crains qu'elle ne consente pas à vivre toujours ici, remarqua M<sup>me</sup> Verget, soucieuse.

— Si elle aime Germain, elle consentira à tout, répliqua Herminie, et il me semble que l'amitié qu'elle lui témoigne commence à ressembler à l'amour!...

Par cette journée moite, l'on sentait passer les effluves du Gulf-Stream. Parvenus sur les dunes que les salicornes charnues et les immortelles aux corymbes ocrées festonnaient, Herminie se pencha pour les cueillir.

Un peu en arrière de son cap granitique, la chapelle de Ploëmel, sortie de son sol même, en avait la couleur bleu fané. Debout sur le parvis, M. et M<sup>me</sup> Verget et leur fille contemplèrent les grèves dont les anses dessinaient des courbes répétées.

jusqu'à l'horizon. Par ce jour sans vent, les vagues d'une verdure d'herbe déferlaient sans faire plus de bruit que le froissement d'une étoffe de soie. Au loin, quelques barques aux voiles fauves s'effaçaient dans la brume.

Quelques paysannes attirèrent leur attention. Ces pèlerines coiffées de capuches de drap noir s'en venaient pieds nus par la grève. Elles arrivaient de leurs maisonnettes chaulées qui miroitaient à l'horizon du golfe. Sur le sable encore immaculé et tel que l'avait laissé le dernier jusant, elles marchaient au-dessous de la laisse des goémons dorés. La première des femmes posait ses pieds avec une sorte de timidité sur ce beau tapis blond ; ses compagnes ajustaient leurs pas à ses empreintes afin d'épargner de leur mieux la virginité de la plage.

Mains jointes et tête basse, ces quatre villageoisés passèrent à côté de la famille Verget. Après quelques instants, la cloche retentit et son airain eut une qualité de son si plaintive qu'il transit Louise, Edmond et Herminie.

— Pauvres Bretonnes ! soupira la jeune femme. Ah ! si l'amour ressuscitait les disparus, quels cris de joie sur l'Océan !

Quelques chevaux rouges, de ces bidets de lande, sauvages, à crinières de chiendent, bondissaient à travers l'ajonc piquant. Arrêtés au sommet de la dune, face à la chapelle, poitrail au vent, oreilles dressées, sur un nouveau coup de cloche ils repartirent avec de folles ruades. Les pèlerines sortirent de la nef comme hallucinées, roidies dans leurs jupes à vertugadins ; elles semblaient ne rien voir, ou peut-être apercevaient-elles l'Au-delà...

M. Verget allait pousser le vantail du porche, lorsque le hurlement rauque d'une sirène remplit l'espace.

Ils pâlirent de contrariété lorsqu'ils comprirent que cette horrible clameur, qui couvrait la symphonie émouvante des déferlements de l'Océan, venait du Kéronnec.

Une fumée jaune s'élevait dans l'air, la fumée puante de la bouille inconnue jusqu'ici dans ce pays, où seules s'élevaient les vapeurs bleues et

légères produites par la combustion des cœurs de chêne. Tous trois détestèrent la salissure infligée par ces charbons à l'atmosphère que les salines parfumaient d'une senteur de violette.

Un puissant moteur s'essouffla, et son ahancement parut la plainte collective des ouvriers rassemblés sur le Kéronnec. Des sifflets stridents déchiraient l'air, et la falaise de Ploëmel, formant écho, les répercutait. Louise et sa fille portèrent leurs mains à leurs oreilles.

Ils rentrèrent dans l'église. Au moment où Herminie posait sur l'autel de la Vierge son enfant, un fracas effroyable retentit. Ils sortirent, effrayés, tandis que la nourrice se signait en poussant des « Ma Doué ! » épouvantés.

Du parvis de Ploëmel, qui dominait le golfe, ses îles dorées, nombreuses comme les jours de l'année, et la lande, Edmond, Louise et Herminie aperçurent, dans la direction du Kéronnec, des éclats de pierres qui retombaient sur un cratère encore fumant.

— Quelle horreur ! s'écrièrent-ils, pleins d'angoisse. L'Allée des Fées ! Oh ! Guy ! Germain ! Malheureux !

— Guy, pourquoi m'avoir trompée ? reprit Herminie, les yeux en larmes.

Le vent ayant dissipé les poussières en suspension, quand l'atmosphère fut purifiée, ils aperçurent, à la place de la butte rocheuse sur laquelle s'érigeait l'imposante silhouette du dolmen qui dominait le golfe, le gouffre qu'allaient agrandir les foreuses qui permettraient aux mineurs d'éventrer ce sol sacré des Druides.

Se jetant dans les bras de ses parents, Herminie éclata en sanglots. Puis, tournée vers le golfe, s'emparant de son fils, elle le dressa au bout de ses bras sur le ciel perlé que rosissait le couchant, en prononçant d'une voix ferme :

— Cher petit Joël, je t'élèverai de telle sorte qu'une Allée des Fées, que nulle force mauvaise ne pourra jamais détruire, vivra dans ton cœur. Si la poésie et la tradition s'exilent même de la terre bretonne, il faudra la chercher dans nos âmes.

Bras liés, tous trois reprirent lentement le chemin du Pender.

Leurs âmes étaient aussi candides que le jour déjà lointain de leur arrivée au vieux manoir argenté ; mais, au lieu de la joie qui rendait leur marche légère, la tristesse les accablait. Ils voyaient s'écrouler autour d'eux ce qu'ils avaient cru éternel.

Là-bas, sur la lande, Germain et Guy, émus par cette dévastation qu'ils auraient voulu éviter, se taisaient. Pâles et éternés, leurs regards se fuyaient ; ils se sentaient coupables et complices. Pour de l'argent, ils avaient consenti, malgré les touchantes supplications d'Herminie et les remontrances de M. et M<sup>me</sup> Verget, à cette profanation. Dans sa détresse, Germain rencontra soudain les yeux de Marguerite Rollier, dont l'expression de tendre pitié le remua jusqu'au fond de l'âme.

S'avançant vers lui, elle lui tendit la main.

— Me félicitez-vous de mon courage ou de ma lâcheté, Mademoiselle ? interrogea-t-il.

— Ce ne sont pas des félicitations que je vous adresse, mais des condoléances. Je suis plus émue que vous ne le pensez de cette destruction et je me rends compte, à présent, combien il a dû vous coûter, ainsi qu'à Herminie, de consentir ce sacrifice. Vous m'en voulez beaucoup ? interrogea-t-elle avec une inflexion de voix caressante.

— Vous en voulez ? Même si vous étiez responsable, ... le pourrais-je ? répliqua Germain chaleureusement. Rollier n'est pas le coupable : il n'a fait que remplir son rôle d'ingénieur soucieux des intérêts qu'on lui a confiés. Les responsables, c'est Guy, son père... et moi !

Après avoir considéré en silence les monolithes brisés, Germain reprit :

— Il a suffi de quelques minutes pour anéantir ce monstre de pierre. Comme la puissance de l'homme diffère suivant les époques ! Les Néolithiques prouvèrent leur force et leur puissance en édifiant des monuments colossaux à la mémoire de leurs morts, aux extrêmes limites de l'Occitanie ; au xx<sup>e</sup> siècle, les hommes, en se jouant, avec quelques grains de dynamite, réduisent en

miettes ce que leurs lointains ancêtres eurent tant de peine à édifier.

Levant vers lui ses beaux yeux intelligents, Marguerite prononça :

— Oui, les moyens de s'exprimer changent, mais le fond des sentiments humains reste le même : effroi devant le mystère, culte des morts, haine, amour ! A travers toutes les formes de société, et malgré les divergences de milieu et d'éducation, l'homme et la femme se cherchent et se trouvent pour former le couple éternel.

Bouleversé d'émotion, Germain s'était emparé de la main de la jeune fille :

— Chère Marguerite, murmura-t-il, vous plaît-il que nous soyons l'une des incarnations de ce couple éternel ?

La jeune fille le regarda loyalement dans les yeux et, répondant à son étreinte, elle déclara :

— Oui, Germain, c'est mon plus cher désir ! Voyez, de ces pierres ruinées, une vie moins belle et moins poétique que celle que vous rêvez, mais combien plus féconde ! va sortir. Elle nous invite, en nous unissant, à y participer. Mettons-nous courageusement à l'œuvre, et notre labeur, illuminé par l'amour, aura aussi sa beauté.

Arrachés à leur émouvant accord par l'invitation de Paul Rollier, ils s'avancèrent sur le bord du cratère.

Triomphant, l'ingénieur faisait constater l'incomparable réussite des cartouches de dynamite :

— Dix mille tonnes de pierre volatilisées ! Je suis très content. Nous réduirons les frais de main-d'œuvre à peu de chose. Avant un trimestre, nos exportations vous rassureront sur l'avenir.

Joseph Perrotin, que la curiosité avait attiré, s'entretenait avec le comte de Bignan qui, malgré les vives douleurs de ses genoux, avait tenu à voir ce spectacle rare : un dolmen de trois mille ans réduit en miettes par quelques kilos de poudre.

L'entrepreneur songeait avec regret :

« Ah ! si la guerre avait éclaté dix ans plus tôt ! La fortune que j'ai acquise m'aurait permis d'acheter le Pender avant l'arrivée de ces chouans

de Verget. Inutile de récriminer ! Tâchons de tirer le meilleur parti possible de leur exploitation. »

Et il s'approcha de Guy de Bignan pour lui proposer une entreprise de transport du minerai par camion automobile.

La sirène, d'un hurlement rageur, ramenait l'équipe des terrassiers sur le terrain qu'il fallait déblayer.

— Au travail ! ordonna énergiquement Rollier.

— A notre œuvre ! répétèrent Germain et Marguerite en se regardant tendrement.

Le soir même, il ne restait plus trace de l'Allée des Fées.

FIN

# ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

## COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan.* (Filets anciens, filets modernes.) 300 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous styles. Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

*Les Albums 1, 2, 3, 6, 7 et 10 sont épuisés.*

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

- ALBUM N° 14.** *Alphabets et Monogrammes,* contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, serviettes, etc.

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; fco : 6 fr. 75.

## COLLECTION " AURORE "

- TOUT EN LAINE** (Album n° 1).
- NOUVEAUX LAINAGES** (Album n° 3).
- LES PLUS JOLIS LAINAGES** (Album n° 4).
- TRICOT et CROCHET** (Album n° 5).
- TRICOT et CROCHET** (Album n° 6).
- TRICOT et CROCHET** (Album n° 7).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

**PREMIÈRES BRODERIES** (pour les fillettes), nombreux ouvrages faciles à exécuter. L'album, 64 pages : 3 fr. 75 ; fco : 4 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV<sup>e</sup>).  
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille  
et pour les jeunes filles par sa qualité morale  
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable  
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :

France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :

France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,  
*en prime gratuite, UN RELIEUR MOBILE* cartonné  
permettant de relier facilement un volume de la  
Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste  
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),  
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,  
1, rue Gazan, Paris (14<sup>e</sup>).

